

MAX DU VEUZIT

Vers l'unique



BeQ

Max du Veuzit

Vers l'unique

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 283 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

La Châtaigneraie

Sainte-Sauvage

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milet

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Vers l'unique

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, Paris, 1970.

– Êtes-vous contente d’Isabelle ? s’informa d’un ton d’impératrice M^{me} Rabel-Fouquet.

– Mademoiselle votre nièce a très bien chanté, aujourd’hui, madame, se hâta de répondre l’humble professeur de chant qui venait tous les deux jours dans cette imposante demeure, pour y cultiver la voix de la pupille de M^{me} Rabel-Fouquet.

– Il me semble, reprit avec hauteur cette dernière, que les vocalises de ma nièce ont été moins onctueuses que d’ordinaire.

– Je ne trouve pas, madame, protesta l’artiste. Mademoiselle n’a que vingt ans et il me paraît nécessaire de ne pas trop forcer sa voix. Je la forme sans fatigue ; petit à petit, nous arriverons à l’ampleur totale, sans la moindre anicroche. N’est-ce pas la plus sage manière d’être utile à mon élève ?

– Heu ! Je ne sais si, vraiment, c’est la meilleure façon d’apprendre, fit avec prétention

la vieille dame. Mon aïeule, Isabelle Fouquet, chantait déjà à l'Opéra à l'âge de ma nièce, et son talent s'était imposé à tous.

– M^{lle} Fouquet devait avoir une voix merveilleuse, acquiesça le professeur, avec une admiration qui cherchait à flatter la maîtresse de maison.

– Une voix de toute beauté, en effet, affirma celle-ci en se rengorgeant. La légende dit que mon aïeule, quand elle chantait, faisait taire les oiseaux eux-mêmes, qui cessaient de siffler pour mieux l'écouter...

Derrière elle, un éclat de rire mal réprimé vint lui couper la parole.

Furieuse de cette irrespectueuse gaieté, l'arrogante femme se retourna vers une jeune fille d'une vingtaine d'années, qu'elle foudroya du regard.

– Vous n'avez pas à rire, Isabelle, d'une chose indiscutable et dont il est de tradition chez nous de s'enorgueillir !

L'interpellée baissa la tête, gênée par les yeux

impérieux.

– Apprenez, petite sottise, continua la dame, que notre aïeule, Isabelle Fouquet, fut présentée vers 1825 à notre bien-aimé roi Charles X, qui lui fit compliment « de son beau gazouillis et de sa belle figure ».

L'incorrigible moqueuse dut se mordre les lèvres pour éviter un nouvel éclat de rire.

– Si vous vouliez étudier sérieusement le solfège au lieu de bourdonner bêtement un tas d'ariettes insignifiantes, peut-être comprendriez-vous mieux l'admirable talent de notre cantatrice et cherchiez-vous, sinon à l'égaliser, du moins à l'imiter.

– Oh ! protesta la jeune fille avec humilité, je ne possède ni le gazouillis, ni la belle figure de l'illustre aïeule.

M^{me} Rabel-Fouquet toisa avec hauteur l'insignifiante fillette.

– Ah ! certes, non ! Malheureusement ! Vous ne tenez pas de notre aïeule, pas du tout. Vous êtes loin d'être jolie, vous !

Et, se tournant vers la maîtresse de chant qui écoutait avec embarras cet échange de réflexions, elle expliqua :

– Quand sa mère m’a demandé de la nommer et de la tenir sur les fonts baptismaux, j’espérais bien qu’elle ferait honneur à notre famille. Élevée avec la haute pensée de notre ancienne gloire, Isabelle aurait pu essayer de relever la bannière de la grande cantatrice.

– Mademoiselle étudie sérieusement, cependant, intervint généreusement le professeur.

– Mais non, madame ! répliqua la terrible femme. Elle chantonne, elle bêle, elle grince ; ça ne s’appelle pas chanter, cela !

– Pardonnez-moi de vous contredire, insista la maîtresse de chant. La voix de mon élève est ravissante et atteint une ampleur magnifique dans les notes élevées.

– Absolument comme la crécelle du puits par les temps secs, reprit la dame qui n’admettait pas la contradiction et que l’intervention d’une femme qu’elle payait, irritait doublement.

D'ailleurs, continua-t-elle, je ne sais si ce ne serait pas plus raisonnable de ma part de faire cesser ces leçons de chant qui ne servent à rien. Jamais Isabelle ne saura donner un nouveau lustre à notre nom.

– Je suis indigne d'une si belle tâche, répondit la jeune fille tristement.

– Oui, c'est réellement du superflu que de payer, pour vous, quelque chose.

– Il est surtout regrettable, ma tante, que ce ne soit pas vous qu'on ait chargée, vingt ans plus tôt, de faire revivre la grande artiste. Sûrement, vous en eussiez été plus capable que moi.

La maîtresse de chant jeta, à la dérobée, un regard sur son élève. Elle se demandait si, réellement, la jeune fille pensait ce qu'elle disait.

M^{me} Rabel-Fouquet n'avait pas eu une hésitation, elle ! Les compliments que lui décernait sa nièce ne pouvaient qu'être mérités.

– Certes, approuva-t-elle, j'aurais apporté à ma tâche plus de zèle et d'amour-propre que vous. Ma pauvre mère, hélas ! veuve de bonne

heure et sans fortune, ne put me payer les professeurs voulus... les professeurs que je vous paye, moi ! insista-t-elle durement. Et, continua-t-elle, quand M. Rabel, plus tard, m'eut épousée et faite riche, il ne permit pas à son épouse d'affronter les lustres de l'Opéra. Je dus me résigner à n'être qu'une épouse soumise, vertueuse, et...

– Et bourgeoise, acheva Isabelle à mi-voix.

Mais l'autre avait saisi le mot.

– Comment ? questionna-t-elle, prête à prendre le mors aux dents. Que voulez-vous dire avec votre « épouse bourgeoise » ?

– Oui, expliqua la jeune fille avec candeur. Vous avez été une grande dame bourgeoise et non une étoile, une artiste, comme vous en aviez l'âme.

– Et comme j'en aurais eu certainement le talent, acheva l'autre, sans fausse modestie.

De nouveau, le regard pensif de la maîtresse de chant se leva vers les deux femmes.

« Comment deux créatures aussi

dissemblables peuvent-elles vivre en contact journalier, sous le même toit, sans souffrir atrocement ? pensa-t-elle. L'une est orgueilleuse, pédante et bête ; l'autre, très simple, spirituelle et bonne fille. Vraiment, la Providence s'est plu à mettre du contraste entre elles... Mais, conclut-elle avec un soupir, la petite n'a pas le sou et dépend totalement de sa tante, ce qui la force à supporter bien des choses. »

La veuve devina-t-elle les pensées du professeur ? On eût pu le croire, car, sans transition, elle observa de son ton péremptoire :

– Quoi qu'il en soit, Isabelle, je tiens à vous dire que si vous ne me donnez pas plus de satisfaction avec votre chant, je suspendrai vos leçons ; je n'ai pas envie de continuer à payer pour une petite sottise indigne de mes bontés.

– Que faut-il donc que je fasse de plus que ce que je fais ? questionna l'orpheline avec lassitude. M^{me} Morice est contente de moi...

– Madame se contente de peu. Je suis plus exigeante, moi. Je paie et j'en veux pour mon argent ! Voici trois ans que vous traînez sur cet

acte de *Lucie de Lammermoor* ; croyez-vous que ce soit intéressant pour moi de toujours vous entendre rengainer la même chose ?

– Cet acte est très dur, madame, remarqua le professeur. M^{lle} Isabelle est arrivée à le chanter dans la perfection... Ce n'est pas un mince compliment, je vous assure ! Interrogez de vrais artistes, ils vous diront que ce passage de la partition de Donizetti est un des plus beaux de l'art musical.

M^{me} Rabel-Fouquet allait encore trouver quelque inepte et désobligeante réplique, quand elle se souvint à temps que M^{me} Morice était considérée dans cette ville de Vernon, où elles habitaient toutes deux, comme l'un des meilleurs et des plus consciencieux professeurs.

Il valait donc mieux la ménager encore, puisqu'il serait difficile de la remplacer avantageusement.

– Vous êtes contente d'Isabelle, c'est le principal, chère madame, minaуда-t-elle. Mais, à la moindre défaillance de votre élève, n'hésitez pas à me prévenir. Je me charge de mettre à la

raison cette mauvaise tête.

Navrée de voir calomnier si injustement la jeune fille, M^{me} Morice prit, en hâte, congé des deux femmes. Elle étouffait véritablement dans cette pièce trop luxueuse, où le moindre objet paraissait exiger l'admiration des visiteurs ; entre cette femme altière et méchante et cette jeune fille pâle, pensive, qui s'efforçait de demeurer calme sous l'orage.

Mais, lorsque le professeur se fut éloigné, M^{me} Rabel-Fouquet put parler librement. Personne n'était plus là pour retenir son exaltation et arrêter ses plaintes. Pendant une heure, Isabelle dut entendre tout le chapelet des lamentations de sa tante.

On lui rappela, sans ménagement, que sa mère, malgré le conseil des siens, avait épousé un homme sans fortune, et que, trois ans après son mariage, elle avait été bien aise de se réfugier à Vernon avec sa petite fille.

– Oui, ma chère, votre père n'avait trouvé rien de mieux que d'abandonner sa femme et son enfant pour aller chercher fortune ailleurs ! Votre

mère avait confiance en lui, elle était persuadée qu'il allait lui écrire et lui envoyer de l'argent ; elle n'a jamais rien reçu ! Si bien qu'elle fut complètement à ma charge et que j'aurais pu vous abandonner à l'Assistance publique, lorsqu'elle mourut quelques mois après, enlevée par le chagrin et les privations endurées auprès d'un mari insouciant et paresseux.

Isabelle se mordait les lèvres pour ne pas répondre.

Vingt fois déjà, elle avait entendu pareil récit et subi de semblables reproches.

Certes, elle était loin d'excuser le silence de son père ; mais elle ne voulait pas le juger, ne sachant pas exactement la part de vérité qu'il pouvait y avoir dans le récit de M^{me} Rabel-Fouquet et n'ignorant pas, au contraire, combien celle-ci savait broder sur la moindre des choses.

Elle s'efforçait donc de garder le silence et de se draper dans une apparente indifférence.

Mais cette attitude ne faisait pas l'affaire de la terrible femme, qui n'évoquait tous ces souvenirs

que pour avoir le plaisir d'humilier la jeune fille.

– Je ne sais, ma pauvre Isabelle, si vous vous rendez bien compte de votre situation auprès de moi. Vous êtes ma petite-nièce, évidemment, mais il n'en est pas moins vrai que je vous ai élevée par charité et que si, du jour au lendemain, je cessais de m'occuper de vous, il ne vous resterait qu'à mourir de faim.

– Je vous ai déjà demandé, ma tante, de me permettre de gagner ma vie. J'aurais pu, comme tant d'autres jeunes filles, apprendre un métier et subvenir aux frais de mon existence. Vous ne l'avez jamais voulu...

– Parce que vous n'êtes bonne à rien... capable, tout au plus, de faire une fille de basse-cour ou une laveuse de vaisselle. Je ne puis tout de même pas accepter que la petite-fille de mon frère occupe un si humble emploi !

Isabelle haussa les épaules : elle savait bien qu'elle aurait pu devenir mieux qu'une servante, si on lui avait permis de chercher du travail au-dehors.

– Vous n’avez jamais admis que je pusse faire autre chose que du chant, remarqua-t-elle tristement. Il fallait que je succède à la grande aïeule ! Est-ce ma faute, si ma voix n’atteint pas la beauté de la sienne et si mes cordes vocales laissent à désirer ?

– Ah ! Vous êtes bien heureuse de me jeter au visage votre manque d’aptitude. J’ai vu grand pour vous, mais vous êtes paresseuse et entêtée ; l’effort vous répugne et vous vous enlisez dans le bien-être où je vous couve. Tout le portrait de votre père, ma chère ! Il faut que ce soient les autres qui assument votre tâche et se chargent de votre fardeau ; vous êtes incapable de gagner votre vie.

– Encore une fois, laissez-moi travailler au-dehors, ma tante.

– Ça viendra, ça viendra ! Je ne pourrai pas me montrer toujours aussi ridiculeusement bonne !

Et très fière de cette longue scène où elle avait pu à son aise « rabattre le caquet » à cette petite, l’imposante M^{me} Rabel-Fouquet quitta le salon où l’orpheline demeurait effondrée dans un fauteuil.

*

Quand sa tante eut disparu, la jeune fille releva la tête.

– Oh ! ça ne peut plus durer ! murmura-t-elle. Ce n'est pas possible ! Je n'en puis plus !

Elle se dressa, fit quelques pas dans la pièce solitaire, puis, éperdue, les mains jointes dans un geste de prière :

– Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! supplia-t-elle. Je suis trop malheureuse, mon courage est à bout !

La tête en feu, hoquetante de sanglots trop longtemps comprimés, Isabelle monta à sa chambre.

Et là, une fois la porte refermée, certaine d'être bien seule, elle osa se livrer à son désespoir.

– Ma mère, protégez-moi, vous qui, de là-haut, voyez votre enfant malheureuse. Vous aussi, vous

avez dû connaître les reproches de cette femme et la saveur atroce du pain qu'elle donne ! Faut-il donc que j'aie vous rejoindre, que je meure aussi pour lui échapper?... Cette femme est méchante. Oh ! comme je voudrais être loin d'elle... oh ! oui, partir... n'importe où, mais ne plus entendre sa voix mordante. Travailler, vivre tranquille ! Seule, peut-être, mais sans injures, sans reproches ! Ne manger que du pain sec, mais ne pas pleurer à table, avec l'estomac serré comme dans un étau... Vivre enfin... vivre !

Longtemps, elle divagua. Puis vint le soir.

Une servante vint la prévenir que Madame était déjà à table. Elle dut paraître au dîner, car sa tante n'eût pas admis, sans éclat, qu'elle s'y dérobât.

Son visage ravagé par les larmes souleva la gaieté de M^{me} Rabel-Fouquet,

– Vous êtes jolie, ma chère, remarqua-t-elle, en riant. Les larmes vous vont très bien et nos serviteurs pourront s'en donner à cœur joie, ce soir, en pensant à vous.

Isabelle ne répondit pas. Que lui importait l'opinion des domestiques de sa tante ! Et d'ailleurs, était-il exact qu'ils pussent se réjouir de son chagrin ? Eux aussi connaissaient les duretés de la dame.

Naturellement, c'est à peine si la jeune fille mangea ; elle n'avait pas faim et sa poitrine était encore si remplie de sanglots que les aliments ne semblaient pouvoir descendre.

Dès qu'elle put quitter la salle à manger, elle se précipita dans sa chambre.

Et seule, enfin, certaine de ne pas être dérangée à cette heure, que M^{me} Rabel-Fouquet passait généralement à jouer aux cartes avec des amis, Isabelle commença un singulier travail.

D'un placard, elle tira une valise de cuir jaune et un grand sac de tapisserie qu'elle avait mis deux ans à faire, autrefois, à l'école.

Dans l'un, elle mit une partie de son linge : la meilleure, c'est-à-dire celle qui paraissait devoir durer le plus longtemps. Puis, elle rangea ses petits souvenirs : les photos de ses parents, les

quelques papiers de famille laissés à sa disposition, son livret de caisse d'épargne qui contenait la jolie somme de huit cents francs, une vraie fortune qu'elle avait économisée, sou par sou, depuis six ans, en soignant les poules de M^{me} Rabel-Fouquet, qui, pour être sûre de manger des œufs bien frais, acceptait de les payer à sa nièce, pourvu que celle-ci assumât totalement les charges du poulailler.

« Elle pourra manger les dix poules que je soignais, pensa l'orpheline avec rancune. Elles sont à moi, puisque je les ai achetées de ma bourse... ce sera autant de remboursé sur ce que je lui dois. »

Car, dans son désir de fuir au loin et de gagner sa vie, il y avait aussi le besoin impérieux de dédommager, un jour, sa tante de l'argent dépensé pour elle.

« Oh ! pouvoir lui rendre tout ce qu'elle a fait pour moi ! songeait-elle souvent avec ardeur. Qu'elle ne puisse plus me reprocher ce que je lui ai coûté ! »

Elle ne voyait que ces détails matériels. Dans

son âme ulcérée par tant d'amers reproches, elle oubliait que le geste même de sa tante en la gardant près d'elle, en l'empêchant d'être réellement une enfant abandonnée, était de ceux qu'aucune somme d'argent ne peut compenser.

Combien de personnes, capables d'une belle action comme celle de M^{me} Rabel-Fouquet, l'amoindrissent et la diminuent par d'importuns reproches sous lesquels, involontairement, leurs débiteurs finissent pas ne plus la voir !

Et c'est ainsi qu'Isabelle, dans sa détresse, négligeait les bons mouvements que sa tante avait eus parfois avec elle pour ne se souvenir que des mauvais moments...

Dans l'autre sac, Isabelle mit le meilleur de ses habits et de ses chaussures.

Ce n'était pas une garde-robe merveilleuse que celle que possédait la jeune fille, mais, pour elle, qui se proposait de vivre de son travail, c'était le nécessaire.

Sur l'oreiller de son lit qui n'était pas défait et, bien en évidence, l'orpheline laissa une lettre,

depuis longtemps déjà écrite pour sa tante. Elle avisait celle-ci de son départ, lui conseillant vivement de ne pas la faire rechercher puisqu'elle voulait vivre seule, en travaillant, et qu'aucun argument ne la forcerait à revenir à Vernon.

« Vous ne me reverrez que si je réussis, ma tante, car je tiens à vous prouver que je suis moins bête et moins paresseuse que vous me l'avez toujours reproché. Je veux aussi vous dédommager de toutes vos générosités à mon égard et cette pensée me donnera tous les courages.

« Vous pourrez dire à vos amies que je suis partie avec votre assentiment.

« Je ne démentirai pas cette version pour la bonne raison que je n'écrirai à aucune de nos connaissances ; c'est une autre vie absolument nouvelle que je veux vivre et je n'ai besoin d'aucun rappel démoralisant pour amoindrir mon effort. »

Suivaient quelques lignes correctement affectueuses, car Isabelle avait des principes et elle n'aurait pas voulu avoir à rougir, un jour,

d'un mot irrespectueux prononcé ou écrit dans un moment de colère.

Cette lettre, elle en avait longtemps pesé tous les termes, car, depuis de longues semaines, la hantise de son départ la poursuivait.

Par avance, elle avait réglé tous les détails de ce premier voyage hors du nid, et maintenant que le moment était venu de les réaliser, elle agissait à coup sûr, comme si elle jouait une scène longtemps répétée.

À onze heures du soir, elle ouvrit sa fenêtre qui donnait sur le potager, derrière la maison.

À l'aide d'une corde fortement attachée au balcon, elle descendit ses deux valises. Puis, après un dernier coup d'œil dans sa chambre pour s'assurer qu'elle la laissait bien en ordre et qu'elle n'y oubliait rien, elle se laissa glisser, à son tour, le long de la corde.

Le chien de garde que l'on mettait, chaque soir, en liberté dans le jardin, vint lui lécher les mains.

C'était son camarade de promenade.

Ensemble, ils avaient fait bien des excursions...

– Oui, mon vieux Tommy, tu es beau ! Je pars vois-tu, et nos bonnes parties sont finies... C'est toi que je regretterai le plus et c'est peut-être toi qui m'oublieras le moins...

Une porte, au fond du potager, donnait sur une impasse qui permettait de desservir tous les jardinets voisins. Isabelle l'ouvrit le plus doucement possible, car les gonds grinçaient lamentablement.

Et, après un dernier regard vers tout ce qui avait été sa vie jusqu'ici, ce jardin qu'elle avait cultivé, ce poulailler aménagé par ses soins, ce chien, fidèle compagnon de ses ébats, elle sortit et referma la porte.

– Adieu tout... À Dieu vat !

Elle savait qu'à la gare un train s'arrêtait à onze heures quarante-cinq.

Dans la nuit noire et par les rues désertes à cette heure, elle gagna la station.

Sans aucune hésitation, sans un regret pour tout ce qu'elle quittait, gravement, hardiment,

Isabelle monta dans le train et roula vers Paris...

Elle savait que personne ne l'attendait à l'arrivée, qu'aucune main amie ne serait là pour la guider et lui faciliter les premiers pas, mais il y avait tant de rancœurs accumulées dans son âme que toutes les misères qu'elle était susceptible de rencontrer lui paraissaient préférables à la vie aisée mais saturée de reproches qu'elle avait vécue jusqu'ici.

*

Depuis huit jours, Isabelle courait Paris du matin au soir à la recherche d'un emploi. Complètement ignorante des moyens employés par les travailleurs parisiens pour trouver de l'ouvrage, l'orpheline avait pensé qu'il lui suffirait de se présenter dans les maisons de commerce, offrant ses services, pour obtenir facilement du travail. Et, durant toute une semaine, la jeune fille avait été de maison en maison, presque de porte en porte, partout

éconduite, sans qu'une seule fois on eût écouté favorablement sa requête.

Parfois, on lui disait avec bienveillance :

– Nous avons besoin de quelqu'un ces jours derniers ; maintenant, la place est prise !

Ailleurs, par pitié, on ajoutait :

– Repassez. Quelquefois, ça peut se trouver...

Mais, le plus souvent, on l'accueillait d'une très sèche affirmation :

– Inutile, mademoiselle, nous n'avons besoin de personne !

Et maintenant, elle était lasse, infiniment lasse, au point que, la veille au soir, elle s'était jetée, accablée de fatigue, sur son lit, en se promettant bien de ne pas continuer une aussi démoralisante recherche.

« Puisque mes efforts n'aboutissent pas, inutile de les continuer. Il faut, certainement, s'y prendre autrement que je ne fais pour réussir. »

Pour ses yeux ingénus de petite provinciale, c'était un véritable émerveillement de voir sortir

des maisons le flot des innombrables travailleurs de toutes sortes qui y étaient occupés.

« Mais, comment font-ils, ceux-là, pour trouver du travail ? se demandait-elle avec stupeur. Ils sont des milliers et des milliers qui ont une occupation. Et parmi tant de places, il n'en reste pas pour moi ! »

Et, ce matin-là, au lieu d'être dehors de bonne heure, comme elle en avait l'habitude, elle demeurait dans sa chambre, incertaine du parti à prendre pour continuer fructueusement ses recherches.

Tristement, elle se remémorait son arrivée courageuse en pleine nuit, dans la grande ville.

Avec quelle belle désinvolture, ce soir-là, elle avait demandé une chambre à l'hôtel ! Le prix élevé, réclamé par le garçon de service, l'avait bien fait un peu hésiter, mais elle s'était vite résignée à cette première brèche faite à sa petite épargne.

– Demain, je chercherai une chambre moins chère.

Recherche ardue qui ne lui avait coûté qu'une journée, cependant. Le soir même, elle avait couché dans une autre chambre, louée pour un mois.

– Trois cents francs, c'est une bien grosse somme pour moi, mais c'est néanmoins moins cher qu'à l'hôtel.

En acceptant ce logis, sur la cour, au sixième d'un immeuble très propre, la jeune fille avait espéré trouver tout de suite du travail.

– Dès que je serai fixée sur mon gain journalier, je m'organiserai pour équilibrer mon budget sans toucher davantage à mon petit pécule.

Belle résolution qu'il ne dépendait pas d'elle de pouvoir tenir, puisque les jours se succédaient sans apporter d'amélioration à sa situation.

L'orpheline, qui avait une peur affreuse de voir fondre son petit capital, n'osait plus se livrer à aucune dépense, si bien que, depuis trois jours, elle se contentait, à chaque repas, d'un morceau de pain et de quelques fruits achetés sur des

voiturettes, dans la rue.

Un pareil régime n'était pas fait pour soutenir intacte l'énergie de la jeune fille. Son estomac, mal nourri à un âge où la faim est encore impérieuse, lui donnait de sourds tiraillements dont la répercussion, sans qu'elle s'en rendît compte, altérait sa bonne humeur habituelle.

Ce matin-là, tout lui paraissait terne et désagréable : cette chambre vulgaire, d'une location si élevée pourtant, ce refuge que, dans vingt jours, il faudrait quitter ou payer à nouveau ; cette robe, qui, mal taillée par une petite couturière de province, la revêtait d'une livrée de mauvais goût ; ces souliers qu'il faudrait bientôt faire ressemeler ; ce pain peu savoureux qui aurait eu besoin d'une bonne couche de beurre pour passer plus facilement.

Tout contribuait à rendre Isabelle mélancolique. De quel côté qu'elle se tournât, elle ne voyait que matière à découragement.

Ne sachant quelle décision prendre, ne voyant aucune manière de se tirer d'affaire, elle restait songeuse devant sa petite table, la tête levée vers

sa fenêtre ouverte, contemplant machinalement les milliers de cheminées qui peuplaient son horizon.

– Ah ! qu’il est décevant, ce Paris ! Jusqu’à son ciel qui se dérobe derrière les hautes maisons...

À un mètre cinquante de sa fenêtre, une autre fenêtre se découpait dans la muraille en équerre avec la sienne. Parfois, un visage féminin apparaissait dans l’embrasure et saluait Isabelle d’un léger coup de tête.

Les rares fois où la jeune fille avait aperçu sa voisine, elle répondait d’une même inclination de front ; puis, discrètement, elle se retirait au fond de sa chambre, ayant peur instinctivement de contracter toute relation indésirable qu’elle eût déplorée par la suite.

Ce jour-là, enfoncée dans ses sombres réflexions, l’orpheline n’avait pas vu s’ouvrir la fenêtre si proche de la sienne.

Elle ne vit pas davantage le frais visage qui s’y encadrait et qui, tourné vers elle, s’immobilisa un

moment pour mieux l'observer...

Ce fut la voix jeune de l'inconnue qui la tira de sa rêverie :

– Nous allons avoir une belle journée aujourd'hui, je crois.

Isabelle tressaillit.

– Oui, fit-elle machinalement, en levant la tête vers celle qui l'interpellait.

– Il n'est pas trop tôt que le soleil revienne, reprit l'autre avec entrain. Ces trois jours de pluie ont été bien ennuyeux... surtout pour ceux qui habitent loin de leur travail.

– La pluie n'est jamais bien agréable, répondit l'orpheline, sans empressement.

Mais l'autre ne parut pas s'apercevoir du ton de son interlocutrice. Elle voyait celle-ci encore dans sa chambre à une heure où elle avait l'habitude d'être dehors ; d'un autre côté, elle avait observé son air triste et découragé ; c'en était assez pour que la nouvelle venue, en moineau parisien à la fois curieux et complaisant, désirât se renseigner.

– Vous ne travaillez pas, aujourd’hui ?
attaqua-t-elle hardiment.

Isabelle eut un vague mouvement des épaules.

– Je n’ai pas d’emploi, fit-elle amèrement,
sans songer à dissimuler sa situation.

– Vous avez perdu le vôtre ? insista
l’inconnue.

– Non, je n’en ai jamais eu.

– Vous avez vécu jusqu’ici sans travailler ?

Elle s’étonnait, mais l’orpheline expliqua tout
de suite :

– J’arrive de province ; il n’y a que dix jours
que je suis à Paris, et je ne trouve pas une
occupation. Tous les jours et du matin au soir,
j’ai couru partout et demandé à des centaines de
gens. On me fait toujours la même réponse : rien,
il n’y a rien !

– Il est certain qu’il y a une crise des affaires,
en ce moment, approuva la nouvelle venue. C’est
assez difficile de se placer actuellement.

– Oh ! protesta Isabelle avec amertume, quand

je vois des milliers de travailleurs qui ont un emploi à Paris, je me dis qu'il reste bien quelques places inoccupées. Seulement, je manque d'expérience et je ne sais pas me débrouiller.

– C'est toujours embarrassant pour une femme seule... Il faut des références, des certificats.

– Je n'ai même pas eu l'occasion d'en donner... Il est vrai que je n'aurais pu en fournir, je n'ai jamais travaillé et je ne possède aucun certificat.

– Cela complique vos recherches... Qu'est-ce que vous savez faire ?

– Oh ! beaucoup de choses : j'ai mes diplômes, je connais la musique, le chant, la cuisine, le ménage et je peux diriger une basse-cour modèle. J'ai beaucoup étudié cette dernière question, ajouta-t-elle avec orgueil.

C'était si naïvement affirmé, que l'inconnue eut un bon sourire.

– Vous êtes très jeune, remarqua-t-elle avec indulgence.

– J'ai plus de dix-neuf ans, répliqua

l'orpheline, et beaucoup de femmes, à mon âge, gagnent leur vie depuis plusieurs années déjà.

– Oui, reconnut l'autre, l'âge ne veut rien dire.

Un moment, celle-ci contempla le visage triste de sa petite voisine.

– Et si vous ne trouvez pas de travail ? questionna-t-elle encore.

À cette supposition, un sanglot vint mourir sur les lèvres d'Isabelle.

– Je tiendrai le plus longtemps possible, en cherchant toujours un emploi et avec espoir de ne pas mourir de faim. Puis, lorsque je serai au bout du rouleau... eh bien ! je ne sais pas... oh ! c'est affreux !... La Seine, peut-être !

Et cette perspective devait apparaître déjà si impérieuse à l'orpheline qu'elle ne put retenir ses larmes.

– Allons, allons ! fit l'autre avec bonté ; votre situation n'est pas vraiment si désespérée !

– Oh ! non, j'ai encore le temps d'attendre ! Mais si je ne trouve pas... Le bout du fil vient toujours, à un moment donné.

– D’ici là, bien des choses peuvent changer. Vous avez de la famille, des parents, des amis ?

– Personne ! fit nettement Isabelle, en s’essuyant les yeux.

Elle ajouta :

– Je ne dois compter que sur moi seule. Jamais je ne retournerai d’où je viens.

– Les vôtres peuvent vous aider ?

– Je ne leur demanderai rien.

– Vous les avez quittés dans un coup de tête ?

– Je suis partie parce que j’étais très malheureuse et qu’on me faisait payer trop cher le pain que je mangeais.

À peine eut-elle prononcé ces paroles qu’elle s’étonna de les avoir formulées.

Cette confidence qu’elle s’était toujours promis de taire et d’ensevelir au tréfonds d’elle-même venait de sortir de ses lèvres sans qu’elle songeât à la retenir.

Isabelle se demanda si la vie déprimante qu’elle menait depuis quelques jours n’avait pas

amoindri sa volonté.

À moins, tout simplement, que ce ne fût la voix sympathique de sa voisine qui l'incitât à des confidences.

Cependant, l'orpheline ne voulait pas livrer davantage du douloureux secret qui la faisait isolée, sur le pavé de Paris, à un âge où, généralement, la famille vous couve de sa tendresse.

Et elle demeura tête basse, un peu gênée d'avoir déjà tant raconté de son passé.

Mais l'autre restait silencieuse, pesant en elle quelque vague projet d'assistance qui pût sauver du désespoir la nouvelle venue.

La jeune provinciale lui était sympathique. Elle-même, depuis un an seulement à Paris, était bien seule dans la grande ville. La première arrivée ne pouvait-elle pas tendre la main à l'autre et, d'un service rendu, faire jaillir une bonne camaraderie ?

Et tout à coup, elle se décida.

— Écoutez, fit-elle. J'ai peut-être quelque

chose pour vous, mais il faut que vous me promettiez de rester sérieuse...

– Vous avez une situation à m’offrir ? s’écria Isabelle en quittant sa table et en se précipitant vers la fenêtre, sans même attacher d’importance à la condition imposée par l’inconnue.

L’autre sourit de l’enthousiasme si vite déchaîné de la jeune fille.

– Ne vous réjouissez pas trop vite, rien ne prouve que ma proposition vous agréera. D’un autre côté, j’ai des scrupules à vous l’énoncer. J’ai remarqué que vous rentriez sagement tous les soirs. Je vous ai vue mangeant bravement de bien maigres menus, faisant modestement votre toilette, ou vous agenouillant pour une ardente prière. Il m’a paru que vous étiez une honnête fille dans toute l’acception du mot, et je ne voudrais pas être l’artisan de votre déchéance, en vous facilitant un emploi susceptible de vous faire changer de conduite.

Un beau sourire de confiance détendit les lèvres d’Isabelle.

– Oh ! madame ! fit-elle avec chaleur, je suis bien certaine que vous pouvez être rassurée : jamais vous n’aurez à regretter de m’avoir aidée.

– Je veux bien vous croire, bien qu’il y ait beaucoup de tentations dans le milieu où je puis vous faire entrer.

– Il n’y a pas de tentations insurmontables pour une âme bien née, protesta avec feu l’orpheline.

L’autre eut un regard de bonté pour celle-ci.

– Eh bien ! fit-elle avec douceur, venez me rejoindre dans ma chambre ou permettez-moi d’aller dans la vôtre. Nous fermerons la fenêtre pour causer librement ; d’ici, chacun peut nous écouter aisément et il est inutile de mettre la maison entière au courant de nos projets.

Isabelle approuva tout de suite sa prudente voisine et, une minute après, elle l’avait rejointe dans une chambre aussi modestement meublée que la sienne.

– Comment vous remercier de bien vouloir vous intéresser à moi, madame ? dit-elle tout de

suite en arrivant.

Mais la jeune femme la fit taire.

– Écoutez-moi d’abord, répondit-elle en lui offrant une chaise. Il faut que je vous dise, avant tout, que moi-même je suis une honnête fille et que j’ai une mère et une jeune sœur à soutenir, en Normandie. J’aurais pu demeurer auprès d’elles et gagner ma vie dans un travail de couture, mais j’adorais le théâtre et mon plus grand désir a toujours été de devenir artiste. Ma mère l’a compris, et contre la promesse que je lui ai faite de demeurer sage et sérieuse, elle m’a permis de suivre ma voie et de faire du théâtre. Je sais que les débuts sont rudes et que beaucoup de femmes se laissent aller au découragement et font des bêtises qu’elles regrettent plus tard. Moi, je me suis promis d’arriver seulement par mon travail et par mes efforts continuels vers le mieux. J’adore mon métier et jusqu’ici, ça va !

– Ce doit être une vie bien agréable, dit Isabelle, songeuse ; les miens aussi souhaitaient que je devinsse artiste comme une de mes aïeules...

Mais s'apercevant de nouveau que sa pensée la ramenait vers sa tante, elle secoua la tête pour chasser l'importun rappel.

– Il doit être difficile de débiter au théâtre ? observa-t-elle.

– Oui, quand on n'y connaît personne. J'ai la chance de faire partie d'une troupe, de second ordre, évidemment !... tout de même, on me confie de petits rôles... C'est un consortium de trois théâtres populaires. Chaque semaine, une des scènes joue une pièce lyrique, pendant que la seconde aborde la comédie, et la troisième, le vaudeville ou l'opérette. Les spectacles alternent successivement dans ces trois théâtres, si bien qu'on revient tous les vingt et un jours dans le même quartier, avec une nouvelle pièce. On finit par être connue des habitués. Voici seulement six mois que je fais partie de la troupe et déjà on me cite comme une artiste consciencieuse à qui on donnera des rôles plus importants à créer dès que l'occasion se présentera.

– Et vous pensez que je pourrais être des vôtres ? questionna Isabelle dont le cœur battait

de joie à cette perspective.

– Chez nous, dans la troupe de comédie ? Non, je ne pense pas, les vacances sont rares. Mais, vous avez dit, tout à l’heure, que vous connaissiez le chant ?

– Je l’ai beaucoup étudié et même avec un bon professeur.

– Alors, ce serait peut-être possible au théâtre lyrique, où il y a souvent besoin de choristes et où l’on donne la préférence à celles qui ont quelques connaissances musicales. Peut-être même possédez-vous un peu de voix ; je pourrais vous recommander au directeur qui vous prendra certainement s’il voit qu’il peut tirer parti de vous.

– Oh ! quel bonheur ! fit Isabelle en joignant les mains. Si vous saviez combien je serais heureuse de pouvoir gagner ma vie avec mon chant !

– Heu ! je ne vous promets pas monts et merveilles ! Choriste, ce n’est pas tout de suite le Pérou... tout dépend de votre voix.

– Mon professeur affirmait que la mienne était bonne...

– Les professeurs ont intérêt à louer leurs élèves...

– J’ai une aïeule qui était une célèbre cantatrice et c’était le désespoir de ma famille que je ne puisse faire revivre sa gloire.

– Sans aller jusque-là, vous pouvez tout de même gagner honnêtement votre vie. Vous êtes jeune ; avec beaucoup de travail et de la persévérance, vous pouvez arriver à vous faire connaître des directeurs... Enfin, c’est à voir. Pour le moment, il vous faut gagner de quoi manger. Ce que je vous offre n’est pas mirobolant ; tout de même ça vaut mieux que la Seine au bout du rouleau.

Isabelle sourit.

– Mais j’accepte, j’accepte et je vous bénis de me faire une pareille proposition.

– Non, ne me remerciez pas. Je ne vous demande qu’une chose : que vous restiez sage, insista la voisine que ce souci hantait. Dans les

coulisses, voyez-vous, il y a beaucoup de vilaines occasions pour les pauvres filles dont les gains de début sont modestes. Mais il suffit, du premier coup, de se bien tenir. Les hommes n'aiment pas perdre leur temps, ils portent ailleurs leurs propositions.

– Oh ! fit l'orpheline avec assurance, cela ne me préoccupe pas, moi ; j'ai un but à atteindre qui ne me permet pas de butiner en route.

Devant tant de conviction, la comédienne eut un bon sourire.

– Allons, vous me rassurez un peu. C'est que, voyez-vous, je travaillerai toujours dans un autre quartier et aux mêmes heures que vous. Nous ne pourrons même pas revenir ensemble après le théâtre... Il faut donc que vous ne comptiez absolument que sur vous pour vous défendre contre les occasions scabreuses qui guettent toutes les artistes.

Mais Isabelle affirma à nouveau que cette question n'avait pas à être envisagée et elle supplia sa voisine de ne pas s'attarder à cette crainte et de la présenter le plus tôt possible à

ceux qui pouvaient lui assurer un sort.

– C’est entendu, vous viendrez avec moi à la répétition de cet après-midi et je parlerai pour vous à M. Ravanot qui s’occupe des trois scènes. En attendant, nous allons faire plus ample connaissance toutes les deux, et je vous invite à partager mon déjeuner.

Toute confuse, Isabelle accepta.

Pour la première fois depuis dix jours, l’espoir entraînait en elle, et la jeune fille se laissait aller à faire des projets et à envisager l’avenir avec moins d’amertume.

En parlant, elle examinait la chambre de sa voisine et, s’apercevant de son modeste aménagement, elle songea subitement que la jeune artiste ne devait pas toucher de bien gros cachets.

– Vous examinez mon humble intérieur, remarqua avec bonne humeur la jeune femme. Je vous ai dit tout à l’heure que j’ai ma mère et ma sœur à soutenir. Je suis donc forcée à une existence extrêmement modeste d’où chaque

dépense superflue est exclue.

« Voyez-vous, ajouta-t-elle avec simplicité, je me trouve heureuse malgré mon modeste train de vie : je fais le métier qui me plaît et, grâce à moi, les miens ont quelques douceurs. Enfin, je ne suis pas tellement dépourvue de petites joies. Je fais ma popote et je mijote souvent de bons petits plats ; mes robes sont simples, mais elles durent longtemps, car je ne les traîne pas dans les boîtes de nuit ; enfin, j'ai une bonne santé et, à moins d'un événement imprévu, je sens qu'avec de la persévérance j'arriverai à mieux. Tout cela donne bien des contentements, sans compter que j'ai aussi quelques satisfactions professionnelles. Vous verrez ça quand les spectateurs commenceront à vous applaudir.

Une seconde, Isabelle ferma les yeux sur l'image entrevue d'une salle frémissante d'enthousiasme.

– Oui, fit-elle gravement, faire naître de l'émotion, empoigner son public et lui donner l'illusion qu'il assiste à une tranche de vie, ce doit être à la fois très beau et très doux.

Elles s'attardèrent à table ; la jeune hôtesse faisait mille confidences à sa nouvelle compagne pour la mettre à l'aise et gagner sa confiance. De son côté, l'orpheline ne savait comment remercier sa voisine.

Jamais, en ces derniers jours, elle n'avait envisagé qu'elle pût aborder le théâtre, même comme simple choriste. Cela faisait partie des rêves inaccessibles qu'elle se reprochait parfois d'entretenir au fond d'elle-même.

Et voilà que, par la magie des choses inattendues, l'intervention d'une inconnue allait peut-être l'aiguiller vers la destinée rêvée.

– C'est trop beau ! murmura-t-elle en réponse à une crainte secrète. Je n'aurai pas la chance que ça réussisse.

La comédienne, qui l'avait entendue, se mit à sourire :

– Ne vous illusionnez pas, petite amie. Même si j'obtiens que vous entriez au Lyrique, ce ne sera pas trop beau... Vous vous apercevrez vite que l'emploi de figurante ou de choriste n'a rien

de mirobolant.

Mais Isabelle secoua la tête.

– Qui sait ? fit-elle. C’est peut-être comme ça que je dois débiter peur devenir comme mon aïeule. Chacun a sa destinée écrite sur le grand livre de la vie.

Et sa foi semblait si grande dans un fantastique destin, que l’autre n’osa pas ouvrir les yeux à son inexpérience émerveillée.

*

La nouvelle amie d’Isabelle avait vingt-quatre ans et s’appelait Élise Raule ; pour le théâtre, elle avait troqué ce nom un peu effacé contre celui plus sonore de Lyse Rolle. C’est sous ce dernier que, pour plus de commodité, nous la désignerons, puisque c’est exclusivement sous celui-ci que le public, les programmes et ses camarades la connaissent.

Comme Lyse Rolle l'avait promis à sa jeune voisine, elle la conduisit au théâtre où elle répétait et la présenta à M. Ravanot.

Celui-ci, après avoir examiné la nouvelle venue, admit la possibilité de la recevoir dans les chœurs.

– Physiquement, elle n'est pas mal. Sur la scène, elle fera de l'effet. Reste la voix. J'en ai assez de toutes ces choristes qu'on accepte parce qu'elles ont la jambe bien faite ou une frimousse agréable. Je veux des chœurs qui sachent chanter et soient capables de soutenir de bons artistes.

Tourné vers Lyse Rolle, il expliqua :

– Pour la saison prochaine, je projette des représentations de gala où nous jouerons certains opéras ; les chœurs de notre Lyrique doivent pouvoir servir afin que je n'aie, pour ces soirées-là, que les principaux rôles à engager.

Il revint à Isabelle.

– Donc, mademoiselle... au fait, comment vous appelez-vous ?

Cette question ne prit pas Isabelle au

dépourvu. Depuis le matin qu'il était question, pour elle, d'entrer au théâtre, elle avait déjà décidé de prendre le nom de son illustre aïeule.

Du patronymique de son père, la jeune fille s'appelait Dubreuil, mais à la question du directeur, elle répondit sans hésitation :

– Isabelle Fouquet.

– Hum ! dit l'autre sans enthousiasme. Votre nom n'a rien de sensationnel ; enfin, pour une choriste qui ne figure pas sur l'affiche, ça peut aller.

Isabelle était devenue toute rouge. Depuis l'enfance, elle avait grandi dans l'admiration de ce nom magique dont les syllabes lui apparaissaient auréolées de gloire.

Et voici que M. Ravanot trouvait quelconque un si beau nom ! À quoi tiennent les choses, vraiment !

Et comme elle était de nature généreuse, elle se dit qu'il était heureux que sa tante ne fût pas là pour enregistrer un pareil blasphème.

– Donc, mademoiselle Fouquet, reprenait le

directeur, si vous savez un peu chanter, je vous accepte dans notre troupe lyrique ; sinon, rien de fait, malgré votre espiègle petit nez, vos yeux profonds et vos fines chevilles.

– Je... je sais chanter, balbutia la jeune fille, effarée.

Elle se demandait comment, d'un coup d'œil, l'important directeur avait pu juger ainsi de son physique.

Et, comme il parlait d'un ton haut et d'une voix autoritaire, la fillette ne savait pas si son nez, ses yeux et ses chevilles n'étaient pas, en réalité, coupables de quelques regrettables méfaits.

– Alors, allons-y ! Donnez-moi un couplet.

Comme elle se taisait, tout à fait intimidée, il reprit, un peu bourru mais sans méchanceté :

– Eh bien ! quoi, ma petite ? J'ai pas de temps à perdre, moi. Vas-y, je t'écoute.

– Quoi ? qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

– Chanter. Tu ne comprends pas ? Chante ! Je ne peux pas juger de ta voix si tu fermes le bec,

hein !

Ce tutoiement désarçonnait complètement l'orpheline ; mais, doucement, Lyse Rolle l'encouragea :

– Chantez quelque chose, Isabelle. Et ne vous troublez pas, petite amie ; M. Ravanot a l'habitude, il jugera tout de suite.

– Que me faut-il chanter ? demanda la jeune fille, la gorge serrée.

– Un couplet, fit l'homme avec bienveillance. Tiens, un air de Rose-Marie.

– Je ne connais pas.

– Tu ne connais pas ?

– Non.

– Eh bien ! chante ce que tu sais.

Isabelle réfléchit un instant. Toujours très intimidée, elle suggéra :

– Le *Noël* d'Adam.

C'était un de ses succès. Tous les ans, dans les églises de Vernon ou des environs, on l'invitait à chanter l'admirable cantique.

Le directeur de théâtre avait eu un léger sursaut.

– Ce n’est pas précisément le lieu et l’époque, murmura-t-il, un peu ahuri.

Un instant, ses yeux amusés dévisagèrent la future choriste et, cette fois, sans s’arrêter à la régularité des traits, il remarqua la juvénile pureté du visage, qu’aucune flétrissure ne déparait. La grande innocence des prunelles qui se levaient sur lui le sidéra.

Son sourire s’humanisa.

– Oui, fit-il avec douceur, chantez-moi le *Noël* d’Adam, mon enfant.

Sans s’en rendre compte, il avait cessé de la tutoyer ; puis, comme s’il ne voulait pas gêner la timide candidate, il s’accouda sur son bureau et évita de la regarder.

La voix d’Isabelle s’éleva, un peu tremblante d’abord, mais affermie bientôt jusqu’à l’ampleur totale.

Dans l’étroit bureau du directeur que des monceaux de paperasses et d’affiches

encombraient, on ne devait pas souvent chanter de tels morceaux ; moins fréquemment encore, une voix aussi harmonieuse et flexible devait s'y faire entendre.

Ce devait être l'avis de M. Ravanot, qui garda le silence tant que l'artiste chanta.

Étaient-ce les admirables phrases musicales, ou les strophes ardentes du poète, ou la voix très pure de l'interprète ? L'atmosphère de la petite pièce semblait saturée d'émotion ; toute troublée, Lyse Rolle évoquait son enfance, et le directeur, un peu grave, devait poursuivre quelque analogue vision.

Le silence pesa un moment quand la chanteuse eut terminé.

Les deux femmes attendaient craintivement l'avis du directeur, et celui-ci, cherchant peut-être à dissiper son émoi, s'attardait à ranger quelques papiers.

L'homme enfin releva la tête ; son regard sérieux se posa sur Isabelle.

– C'est entendu, mademoiselle, fit-il

lentement ; je vous admets dans nos chœurs...

– Oh ! merci, monsieur... jeta spontanément l'orpheline.

– Écoutez-moi, interrompit M. Ravanot. Je vous accepte momentanément comme choriste... le temps de vous familiariser avec la scène et avec le public ; mais vous pouvez faire mieux et vous devez travailler... Je suivrai vos efforts. Il ne tient qu'à vous de devenir une véritable artiste...

– Mon Dieu ! Comme je suis heureuse ! balbutia Isabelle, toute tremblante d'émotion.

Le directeur s'était retourné vers Lyse Rolle.

– Quel âge a-t-elle ? s'informa-t-il en désignant la jeune fille.

– À peine vingt ans.

– Eh bien ! Veille sur elle, toi, Rolle, tu es sérieuse. Qu'elle se tienne, qu'elle ne gâche pas sa voix. Elle a de l'étoffe, dans quelques semaines on lui donnera de petits rôles... pour l'aguerrir. Mais saperlipopette, qu'elle ne gaspille pas ses dons ; la noce, les nuits de vadrouille, ça éteint vite les jolies voix.

– Je ne crois pas qu'elle fasse jamais la noce, observa Lyse Rolle avec un regard amical vers sa petite compagne.

– Alors, ça ira ; j'aurai l'œil sur elle.

Il s'était rassis devant son bureau et, sur un bout de papier, il griffonnait quelques lignes.

– Voici un mot pour Bonvoisin, du lyrique. Allez-y demain, il vous débrouillera un peu. Je lui parlerai de vous ce soir ; vous n'aurez qu'à lui obéir.

Isabelle ne se sentait plus de joie. À Lyse Rolle, qui l'accompagnait jusqu'à la rue, elle cria son bonheur de l'avenir entrevu :

– Artiste ! le directeur a dit que je pouvais devenir une véritable artiste. Oh ! mademoiselle Lyse, comme je vous suis reconnaissante de m'avoir conduite à ce monsieur !

L'autre sourit :

– Je suis contente aussi d'en avoir eu l'idée. Ce matin, vous étiez découragée... vous voyez que les choses s'arrangent quelquefois au gré de nos désirs...

– C’est vrai ! Pour une fois, j’ai de la chance ; un vrai conte de fées ! Me voici acceptée, tout d’un coup, dans un théâtre, alors qu’il y a quelques heures je n’y pensais même pas !

Les deux jeunes filles se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le soir.

– Je vous apporterai une place pour mon théâtre, afin que vous veniez m’entendre, puisque cette soirée vous appartient encore.

Ce fut ainsi que l’orpheline prit son premier contact avec l’art théâtral ; une petite pièce encombrée, dans laquelle elle chanta naïvement un cantique et une salle populeuse d’un théâtre de quartier où elle occupa, émerveillée, un fauteuil de galerie.

*

Des journées passèrent, si différentes de celles qu’elle avait vécues jusqu’ici qu’Isabelle croyait vivre un rêve tout éveillée.

D’abord, il y eut les répétitions où, face à une

salle remplie de fauteuils vides que d'immenses toiles grisâtres défendaient contre la poussière, il fallait chanter ou mimer des fragments de chants ou de scènes qui ne s'adapteraient les uns aux autres que quelques jours avant la première représentation.

Et ce régisseur toujours affolé, ce metteur en scène criant à tout bout de champ, tutoyant chacun, et qui parfois traitait ses compagnes de bourriques ou d'idiotes, quitte à leur dire quelques secondes après qu'elles avaient du chien ou qu'elles étaient épatantes !

Il y avait aussi ses camarades, les figurantes, empilées avec elle dans une chambre trop étroite pour tant de personnes, avec à peine un mètre carré d'espace pour chacune. Et ces femmes, sans fausse pudeur, sans gêne aucune, se déshabillaient en présence les unes des autres. Elles quittaient leurs bas, retiraient leurs jupons, changeaient de robes et de maillots dans la plus complète quiétude. Même insouciance quand elles se maquillaient visage, bras ou jambes dans la plus sommaire des tenues.

Tout cela faisait partie du métier et l'on n'avait pas le temps de s'y arrêter.

C'était comme ce fard : ce bleu, ce noir, ce rouge, ce blanc qu'il fallait s'efforcer d'étaler artistement sur le visage ou sur le corps ! Les effets ahurissants qu'on obtenait quelquefois et qui mettaient chacune en gaieté. Des maquillages mal faits qui vous transformaient en personnages de l'Apocalypse ou en monstres inventés par un dessinateur en délire !

Ces mésaventures-là étaient toujours matière à gaieté... une bonne gaieté qui secouait et délassait en même temps.

Mais il y avait aussi la question des costumes à enfiler très vite ; des costumes qui n'étaient bien souvent que des parties de vêtements ou des morceaux d'étoffes drapées ; à moins que ce ne fût, encore, un simple tutu ou un mince corselet d'argent sur un slip invisible. Il n'en fallait pas moins aller très vite à s'en revêtir ou à le quitter, pour en prendre un autre avec la même rapidité et le même besoin de ne pas perdre une minute, afin d'incarner un nouveau personnage et de ne pas

donner aux spectateurs l'impression d'une figuration trop peu nombreuse ou mal réglée.

Enfin, revêtues d'oripeaux clinquants et prétentieux, ou affublées de robes coupées par un couturier extravagant, la perruque bien campée et le visage fait à point, il fallait, au premier appel du régisseur, dégringoler l'une derrière l'autre, tel un troupeau de moutons dociles, l'escalier étroit desservant les loges et conduisant aux coulisses.

L'heure magique était venue de paraître en scène.

Tout cela était si nouveau pour Isabelle qu'elle n'avait pas le temps de réfléchir aux singularités de sa nouvelle vie. Elle n'apercevait même pas la pauvreté de sa misérable existence, humble numéro dans ce troupeau humain qui gravitait autour des étoiles et aidait à leur apothéose.

Elle mettait même du rêve à accomplir ces gestes et ces parades réglés par un metteur en scène quelquefois vraiment fantaisiste. Et c'est avec âme qu'elle chantait, au milieu de ses compagnes, donnant toute l'ampleur de sa voix aux chœurs dont elle faisait ressortir les moindres

caractéristiques.

Cette vie bizarre, où le fictif remplaçait la plupart du temps le réel, la charmait véritablement ; elle n'en voyait pas les petits côtés et les eût-elle remarqués que, prise par ses rêves d'espoir, elle ne s'en fût pas découragée.

Il était, d'ailleurs, pour elle, des moments qui la dédommageaient de tous les petits désagréments qu'elle ne pouvait écarter d'elle. C'étaient les minutes qu'elle passait sur la scène, face au public.

Un bien-être inconnu entraînait en elle ; de la salle lui venait une sorte de griserie, l'enivrant et lui donnant l'ardent désir de se surpasser et de faire vibrer tous ces spectateurs qui l'ignoraient.

Un seul point noir existait pour elle, dans ce grand bonheur : l'audace des habitués des coulisses.

Elle était toujours sur le qui-vive, obligée de se défendre contre des hardiesses masculines dont elle ne s'expliquait pas le besoin chez les hommes.

Il en était de ceux-ci qui se permettaient de la frôler au passage, lorsqu'elle regagnait sa loge, mêlée à ses camarades insouciantes de tels gestes. Ils la pinçaient, la prenaient par la taille, essayaient de la serrer dans leurs bras et Isabelle, très rouge et très indignée, devait se défendre contre eux à coups de poing.

Il en était d'autres, moins hardis, mais plus hypocrites, dont les compliments lui étaient une injure, dont les regards énamourés l'écœuraient, dont les paroles, enfin, la crispaient d'une telle rage qu'elle aurait voulu pouvoir souffleter ces importuns.

Elle passait vive, légère, courant presque, pour échapper à ces fauves dont la concupiscence lui était odieuse.

Mais elle ne pouvait pas toujours évincer ceux qui se cachaient dans les coins et la surprenaient quand elle passait devant eux, tranquillement, parce qu'elle croyait les avoir dépistés. Il lui arrivait alors de distribuer quelques soufflets dont les moins effrontés se vengeaient par des paroles lestes ou des rires cyniques. Par contre, les plus

audacieux se trouvaient stimulés par la défense qu'elle leur opposait, et ils couraient derrière elle, lui faisant les plus ridicules propositions ou lui stipulant les marchandages les plus éhontés, jusqu'à ce que la porte de sa loge, se refermant sur elle, vînt leur claquer brusquement sur le nez et mettre fin, pour ce jour-là, à leur galante poursuite.

Ses camarades riaient de son indignation, et leurs lazzis voletaient d'un bout à l'autre de la loge, pendant que, le dos appuyé à la porte qu'elle venait de refermer sur le fâcheux, Isabelle, oppressée, reprenait son souffle.

Pourtant, parmi tous ces habitués des coulisses dont les hardiesses l'importunaient, il en était un qui intimidait la jeune fille et qu'elle n'osait pas rabrouer avec la même énergie.

Il était jeune, joli garçon, riche et sûr de lui. Il avait surtout, avec les femmes, un air à la fois courtois, hautain et cynique qui médusait Isabelle.

Lui aussi avait remarqué la fraîche choriste dont les grands yeux ingénus semblaient s'évader

si loin de la réalité scabreuse qui l'entourait.

Parmi toutes ces pauvres filles offertes à ses regards et promises à son appétit, il lui donnait une place à part et daignait, vis-à-vis d'elle, mettre une sourdine à son assurance d'homme à bonnes fortunes.

Il l'enveloppait d'une sorte d'admiration, lui faisant une cour demi-railleuse, demi-galante, plus dangereuse peut-être parce que moins audacieuse en apparence.

Il sut graduer ses attentions. Il la salua d'abord au passage, avec un sourire engageant ; puis, il risqua un compliment discret sur sa voix, sa fraîcheur ou sa beauté. Un jour, il lui jeta une fleur qu'il avait portée à ses lèvres ; une autre fois, du bout des doigts, il osa envoyer un baiser dans sa direction.

Petites escarmouches, à peine visibles, et dont Isabelle ne croyait pas devoir s'inquiéter, mais qui, répétées, agissaient à la longue, sans qu'elle s'en rendît compte.

– C'est Henri Talaine, le fils du grand

constructeur d'automobiles, dont la marque s'étale, le soir, en lettres de feu, sur tous les monuments publics. Il remue l'or à la pelle ! Celles qu'il remarque ne sont pas à plaindre.

La jeune fille regarda la camarade qui lui fournissait ces détails sans qu'elle eût songé à les lui demander.

– Vous accepteriez qu'il s'occupe de vous dans le sens dont vous parlez ? interrogea-t-elle gravement, révoltée par cette seule pensée.

– Oh ! pour sûr, assura l'autre. Malheureusement, je n'ai pas l'espoir d'une pareille chance : je ne suis pas belle, moi, et Henri Talaine aime les jolies filles.

– Il en courtise donc tellement ? fit l'orpheline, songeuse.

– Ma foi, il y en a pas mal parmi nous qu'il a lutinées... ça a duré ce que ça a duré ! Elles en ont tiré les avantages qu'elles ont pu... parce que, si Henri Talaine voltige beaucoup autour des belles filles, il n'y en a guère parmi celles-ci qui peuvent se vanter de l'avoir gardé longtemps.

Une indignation assombrit les prunelles d'Isabelle.

– Et, malgré cette perspective d'être facilement délaissée, vous accepteriez, insista-t-elle, de tenter l'aventure avec un amoureux pareil ?

– Parbleu ! Il paie royalement.

– Il paie tant que le caprice dure ?

– Dame, oui !

– Mais après ?

– Après ? Eh bien ! Il offre un joli cadeau. C'est toujours intéressant. Oh ! Il n'est pas pingre, le beau Talaine, il a du savoir-vivre !

Une flamme de colère colora le visage de l'orpheline.

– C'est un joli monsieur, votre Talaine ! fit-elle avec dégoût. De l'argent, c'est tout ce qu'il sait donner à une femme qui l'aime, peut-être... en tout cas, à une femme qui se perd pour lui.

– Oh ! Vous savez, lui ou un autre !

Mais Isabelle poursuivait un raisonnement qui

semblait encore augmenter son courroux.

– De l'argent ! Il en a plus qu'il ne peut en dépenser ; donc, ça ne lui coûte aucun effort d'en donner. Et des femmes intelligentes se contentent de ça ?

– Elles ne sont pas riches, ma pauvre.

– Il n'en est que plus déplaisant, votre joli monsieur !

L'autre ne répondit pas. Elle comprenait mal les objections de sa jeune compagne.

Celle-ci n'avait pas besoin de faire la dédaigneuse, estimait-elle. Chacun sait qu'une choriste vit rarement de ce qu'elle gagne ; les femmes qui acceptent un si humble emploi ont toujours l'espoir de dénicher l'oiseau rare qui les tirera de là !

Et la nouvelle venue, avec sa robe de laine et ses bas de coton, n'espérait tout de même pas trouver mieux qu'un Henri Talaine ! Celui-ci ne réunissait-il pas à la fois tout ce qu'une femme peut souhaiter : la fortune et la conquête d'un joli garçon ?

Elle en trouverait de mieux tournés que lui, la petite choriste aux yeux illuminés et à la cervelle d'ingénue ! On verrait bien, une fois qu'elle serait fatiguée de manger toujours de la vache enragée, si le bon sens ne lui viendrait pas !

Mais il faut croire que, pour Isabelle, le moment n'était pas arrivé de raisonner différemment. D'ailleurs, ce qu'elle venait d'apprendre sur le jeune millionnaire semblait lui avoir été particulièrement désagréable. Une meurtrissure était en elle.

Le soir de ce jour-là, elle parla longuement à Lyse Rolle de cet Henri Talaine qui la poursuivait, et Dieu sait si elle se priva de commentaires désobligeants sur le vilain « bonhomme » qui séduisait les jeunes filles pour les abandonner aussitôt !

Jamais elle ne montra tant d'indignation, voire même d'acharnement contre un des habitués du Lyrique où elle chantait. Sa compagne en était toute surprise.

– Je suis contente de vous voir dans de telles dispositions, la félicita-t-elle.

Mais, en même temps, elle remarqua qu'Isabelle ne mangeait presque pas. Elle avait les pommettes rouges, les mains fiévreuses et, sous l'éclat indigné des prunelles, il semblait que des larmes cherchassent à sourdre.

Ces constatations rendirent Lyse Rolle songeuse.

Elle se disait que l'indignation de sa petite amie ne partait, peut-être, que d'un bon naturel.

L'enfant naïve pouvait avoir laissé trotter son imagination. La raison et le cœur ne marchent pas toujours de compagnie, et quand la première s'aperçoit que le second s'est laissé prendre à un mirage, ça ne va pas sans quelque peine...

Elle n'exprima pas tout haut les pensées qu'elle ruminait tout bas. Il était inutile de souligner un mal dont la pauvre ne s'apercevait pas mais son amitié sincère pour la jeune fille s'alarma des assiduités du bel Henri et elle se promit de veiller au grain dans la mesure où son emploi le lui permettrait.

*

Le lendemain du jour où le véritable caractère d'Henri Talaine avait été dévoilé à Isabelle, le jeune homme, prenant de l'audace, osa aborder l'orpheline et lui offrir de la reconduire chez elle en auto.

La jeune fille ne s'attendait pas à pareille proposition.

Interdite d'abord, elle regarda le millionnaire avec une sorte d'hébétude. Puis, se ressaisissant, elle le toisa de la tête aux pieds, en marquant, des lèvres, un mépris profond.

– Et avec ça, fit-elle gouailleuse, faut-il aussi commander les violons pour célébrer votre succès ?

À vivre dans le monde des coulisses, elle avait gagné un peu d'aplomb et appris certaines reparties faciles.

– Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, répliqua Talaine avec présence d'esprit. Il tombe de l'eau, ce soir, à ne pas mettre un

chien dans la rue, et la pensée que vous devrez regagner votre domicile avec vos petits souliers et votre léger manteau me crée le devoir...

– Le devoir ! interrompit-elle railleusement. Je ne doute pas que vous poussiez l’amour du devoir jusqu’à m’offrir le vêtement douillet dont vous constatez l’absence sur mes épaules ?

Se trompant sur le ton indéfinissable dont la jeune fille avait parlé, le jeune homme crut reprendre l’avantage.

– Oui, affirma-t-il, le manteau, le petit hôtel, tout ce que vous voudrez. Vous me plaisez et je suis prêt à vous tirer de votre lamentable situation... Je ne désire que vous faire plaisir.

Isabelle ne s’expliqua pas pourquoi les paroles de son interlocuteur lui faisaient tant de mal. Elle aurait dû en rire. Un bel éclat de rire est quelquefois le meilleur des sarcasmes ; elle ne put manifester qu’une immense irritation.

Grave, les yeux sombres, elle le dévisageait.

– Impertinent ! dit-elle à mi-voix. Il offre à une honnête fille ce qu’il offrirait à une

courtisane !

– Voyons, ma jolie, ne vous fâchez pas.

De la main, il essayait de lui caresser le menton.

D'une tape nerveuse sur le bras, elle arrêta son geste :

– Goujat !

Elle était pâle, toute raidie dans sa révolte, le dominant de son mépris qui l'écrasait, de son œil noir qui ne le quittait pas.

Il avait à peine remarqué l'injure. Elle était si jolie dans son indignation qu'il ne releva pas ses paroles ; même, il eut le bon goût de ne pas la heurter davantage.

– Mademoiselle Isabelle, fit-il d'une voix basse et ardente, en mettant presque du respect dans ce « Mademoiselle », dont il faisait précéder le nom, je vous jure que mon offre n'avait rien de calculé... vous me plaisez plus que je ne saurais vous le dire. Je pense à vous du matin au soir et, si vous voulez, je ferai de vous la plus heureuse des femmes...

Mais elle éclata de rire... un rire qui était presque douloureux et ironique :

– Votre ritournelle habituelle ? Je l’attendais ! Toutes les femmes d’ici en connaissent les couplets et me les ont fait connaître avant que vous commenciez votre chanson.

– Pourquoi êtes-vous si méchante ? observa-t-il d’un air peiné.

– Parce que vous ne voulez pas comprendre que votre insistance me déplaît.

– Tant que ça ? En êtes-vous bien sûre ?

– Oh ! Certaine ! Vous perdez votre temps en vous adressant à moi. Occupez-vous donc de celles qui ont des oreilles disposées à vous écouter.

– C’est vous seule qui m’intéressez, vous le sentez bien.

Irritée de son aplomb qui ne désarmait pas, elle haussa les épaules.

– Me croyez-vous donc si naïve que je sois capable d’attacher de l’importance à vos déclarations ? Comment faut-il m’y prendre pour

que vous cessiez de tourner autour de moi ?

Elle s'énervait, mais le jeune homme demeurait calme.

Il la regardait l'œil brillant, excité par cette belle fille qui le bravait.

– Pourquoi tant vous débattre ? observa-t-il placidement, avec une assurance basée sur de nombreux précédents. Je sais bien qu'un jour nous finirons par nous entendre.

– Moi, je... !

Elle avait bondi avec un élan en avant comme si elle allait se jeter sur lui.

Toute petite, auprès de lui si grand, les mains tendues, les doigts raidis, les ongles aiguisés avec l'instinctif besoin de déchirer, d'égratigner, elle le regarda, prête à bondir.

Il lui fallait un véritable effort pour ne pas achever le geste commencé.

– Vous êtes odieux ! balbutia-t-elle, pâle de colère. Un fat, voilà ce que vous êtes exactement !

Elle ne trouvait pas de mots assez durs pour exprimer ses pensées en courroux. Pourtant son adversaire n'avait pas bronché. Insensible à sa menace, on eût dit qu'il n'attendait que son attaque pour avoir le droit de riposter, afin de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui...

Reculée de deux pas, elle le toisait avec mépris :

– Tenez, vous me dégoûtez ! jeta-t-elle encore.

Et d'un bond, atteignant l'escalier qu'elle gravit quatre à quatre, elle gagna sa loge où elle s'effondra sur une chaise, devant le petit miroir et ses accessoires de toilette posés sur la longue table de maquillage où chaque figurante avait sa place.

Maintenant, loin de l'impertinent, elle pleurait librement.

La tête cachée dans son coude replié sur la table, le corps tout secoué de colère, elle eut une vraie crise de larmes.

Ses camarades la regardèrent sans trop d'émoi. Elles ignoraient la cause de ses pleurs, mais

chacune avait ses soucis et ses moments de dépression...

Bien pleurer remet quelquefois le cœur d'aplomb. Quand on n'a pas les moyens de se payer une bonne attaque de nerfs, avec un docteur, des médicaments et tout le tremblement autour de soi, c'est encore les larmes qui sont le meilleur des remèdes à une contrariété.

Pourtant, une choriste d'un certain âge déjà, qui lui faisait vis-à-vis à la table, la regardait avec plus de commisération que les autres.

– Dis donc, la gosse, c'est-y que le régisseur t'ait emballée ? questionna-t-elle. Tu as une amende ?

De la tête, Isabelle fit signe que non.

– Alors, c'est le directeur ? Il t'a pas fichue à la porte, tout de même ?...

– Oh ! non.

– Eh bien ! Pourquoi pleures-tu ? Il y a que ça qui compte, dans l'existence, et, du moment que tu es sûre de toucher ton pognon, tout le reste est de l'accessoire.

– Tout de même, il est indigne de voir comment les hommes traitent les femmes ici ! observa Isabelle, la voix encore hoquetante.

– C’est pour ça que tu t’en fais ? Faut pas venir dans nos décors pour trouver de la considération, mon petit chat.

– Enfin, quand on ne leur parle pas, qu’on ne leur demande rien, qu’on ne s’occupe que de son travail, ils pourraient nous laisser tranquilles.

– Bah ! Les hommes, il n’y en a pas de deux sortes : c’est comme les coqs, faut que ça chante du matin au soir, sans savoir pourquoi.

Il y eut des rires espiègles dans la loge.

– Vois-tu, reprit maternellement la femme en s’adressant toujours à Isabelle, si tu verses des larmes chaque fois qu’un homme te fera du boniment... tu n’auras jamais assez de tes yeux pour pleurer. Il faut leur rire au nez à tous ces lascars-là, ma petite. C’est comme ça qu’on les vexe. Si celui qui t’a dit quelque chose, tout à l’heure, savait que tu pleures, il ferait la roue comme un paon victorieux.

De nouveau, le rire fusa de l'une à l'autre ; chacune approuvait les considérations de celle qui venait de parler.

– C'est vrai tout de même, ce qu'elle dit : y a pas plus fanfaron qu'un homme, dans ces cas-là.

Vivement, Isabelle avait essuyé ses yeux. La seule pensée qu'Henri Talaine pût tirer vanité de son chagrin faisait tarir ses larmes.

Cependant, celui qui la troublait tant fut plus de huit jours sans reparaître au théâtre, et l'orpheline supposa un moment qu'elle ne le reverrait plus.

Cette pensée mettait en elle une délivrance, mais aussi comme un vague regret... Sans doute était-elle dépitée de ne pas avoir l'occasion de le vexer en riant de lui.

Puis, le jeune homme reparut et, à peine fut-il revenu, qu'Isabelle sentit, de loin, son regard posé sur elle. Il semblait surveiller ses moindres mouvements, et la jeune fille, bien qu'à nouveau troublée, se promit une belle gaieté s'il l'abordait.

Mais Talaine ne chercha pas à l'approcher. On

eût dit qu'il devinait son état d'esprit, à moins qu'il ne lui gardât rancune de leur précédent entretien. Il se contentait de la suivre des yeux à distance. Et ce regard d'homme qu'Isabelle sentait peser sur elle la désarçonnait et lui causait un véritable malaise, comme s'il dissolvait son énergie.

Cependant, comme elle était bien élevée, elle s'efforçait de ne pas rencontrer ces yeux qui cherchaient les siens, et elle s'évertuait à ne pas paraître remarquer la présence de l'audacieux.

Plusieurs soirs passèrent sans rien changer à leur mutuelle attitude. Puis, un jour, après le dernier acte du spectacle, alors que chacune des choristes s'apprêtait à quitter le théâtre et à regagner ses pénates, on frappa à la porte de la loge où elles étaient encore réunies.

– Entrez, fit l'une,

Henri Talaine parut, un peu pâle peut-être, mais si décidé...

– Mesdemoiselles, fit-il, très à l'aise, c'est ce soir la fête de l'Armistice, j'ai pensé que

quelques friandises vous feraient plaisir.

– C’est une riche idée !

– Chic, alors !

Déjà, toutes l’entouraient, empressées à le remercier de l’attention, leurs yeux fascinés par l’énorme boîte remplie de chocolats fourrés qu’il tendait successivement à chacune d’elles.

Isabelle s’était levée de sa chaise et, sans paraître même s’apercevoir de la présence du nouveau venu, elle rangeait ses petites affaires, mettait son chapeau et se préparait à partir.

Henri Talaine vint vers elle, il lui tendit la boîte encore pleine aux trois quarts. Et du même ton qu’à ses compagnes :

– Mademoiselle, fit-il, permettez-moi de vous offrir quelques bonbons.

Elle jeta un regard distrait sur le coffret qu’il lui tendait :

– Merci, fit-elle simplement avec un léger signe de tête négatif.

– Oh ! Isabelle, protestèrent plusieurs voix.

Ces chocolats sont exquis. Goûtez-en !

– Je n’y tiens pas, répondit-elle de son même air indifférent.

Sans affectation, elle gagnait la porte. Le jeune homme se plaça devant elle.

– Faisons la paix, mademoiselle Isabelle, fit-il à mi-voix, d’un ton qui cherchait à être sympathique. Un bonbon de réconciliation, cela ne se refuse pas.

– Alors, je m’excuse de n’en pas prendre, fit la voix correcte de la jeune fille.

Une crispation troubla le fin visage du visiteur.

– Même cela de moi, vous le refusez ? insista-t-il avec un sourire contraint.

– Je ne mange guère de chocolats, expliqua-t-elle, toujours très patiemment. Quand j’en désire, je les achète moi-même.

– Vous craignez peut-être que j’aie empoisonné ceux-ci ?

Sous une raillerie, il cachait son dépit.

L'orpheline leva les yeux, une seconde, sur son interlocuteur :

– De vous, tout est possible, répondit-elle simplement.

Il ne s'attendait pas à une telle riposte et il se mordit la lèvre pour maîtriser son mécontentement, qu'un mot trop vif était prêt à traduire.

Tendant la boîte au groupe de femmes, il prit congé un peu brusquement :

– Alors, mesdames, partagez-vous le reste. Et à demain !

Dégageant la porte, il rouvrit devant Isabelle.

– Passez, mademoiselle.

Elle hésita, se demandant s'il n'allait pas la suivre.

Un instant, tournée vers ses camarades, elle cherchait des yeux celle qui pourrait l'accompagner. Mais toutes étaient occupées au partage des chocolats et ne s'occupaient pas d'elle.

Alors, bravement, elle sortit.

« Une pauvre fille doit savoir se défendre seule », pensa-t-elle en évoquant la phrase que Lyse Rolle lui avait dite le jour où elles s'étaient connues.

Au fond, les assiduités d'Henri Talaine attristaient Isabelle plus qu'elles ne lui faisaient peur. Elle avait l'impression que le jeune homme était plus hardi en paroles qu'en actes et qu'elle saurait toujours se défendre contre lui.

Elle passa sans hâte devant le concierge, qui la regarda, étonné de la voir suivie d'Henri Talaine.

« Encore une qui ne restera plus bien longtemps sage », pensa le bonhomme, en hochant la tête avec philosophie.

Depuis des années qu'il assurait au Lyrique les mêmes fonctions, il en avait vu quelques-unes défiler devant lui !

C'était toujours pareil. Elles sortaient seules, d'abord ; puis, un beau jour, un homme les attendait à la porte et les suivait... Quelques jours après, elles ne revenaient plus au théâtre et il y

avait, quelque part, une pauvre fille de plus !

Cependant, Isabelle se pressait, dans la rue sombre, vers le boulevard où elle comptait prendre le métro.

Derrière elle, le pas de Talaine semblait copier le sien.

« Va-t-il me suivre longtemps ainsi ? » se demanda-t-elle, un peu ennuyée de cette poursuite.

Il eût fait jour qu'elle aurait déposé l'indiscret ; mais, à minuit passé, que peut faire une humble travailleuse qui n'a pas la ressource de s'offrir un taxi, sinon rentrer chez elle par le dernier métro ? Isabelle n'avait pas d'autre alternative.

« On prétend que, depuis la guerre, les hommes ne perdent plus leur temps à suivre une femme dans la rue ! » soupira-t-elle, en pensant qu'il n'en était pas toujours ainsi.

Sur le boulevard, Isabelle marcha plus modérément. Il y avait des taches de clarté à chaque devanture de magasin et la foule, assez

dense, la garantissait contre une trop grande hardiesse de son poursuivant.

D'ailleurs, elle aperçut bientôt les feux rouges de l'entrée du métro.

Et elle, s'engouffra dans la station souterraine sans oser tourner la tête pour s'assurer si elle était toujours suivie.

*

Dans le compartiment de seconde classe où elle avait pris place, Isabelle parut s'absorber dans la contemplation de la ligne métropolitaine. Elle regardait défiler les murs nus avec autant d'attention, semblait-il, que s'il se fût agi d'un paysage merveilleux.

En réalité, enfoncée dans ses pensées dont elle suivait le fil mélancolique, elle ne désirait rien tant que de ne pas paraître avoir remarqué la présence d'Henri Talaine.

Dans le reflet des glaces formant miroir sans tain, elle apercevait celui-ci, debout, à l'autre

extrémité du wagon. Plongé dans son journal, il ne semblait pas lui-même faire attention à la jeune fille. Mais le seul fait qu'il était là, dans cette voiture de seconde classe, lui, l'élégant clubman qui avait à sa disposition les plus merveilleuses voitures et les plus adroits chauffeurs, indiquait suffisamment à Isabelle qu'il n'avait pas perdu sa piste.

Si elle avait eu un doute à ce sujet, elle en aurait été vite tirée.

Quand vint pour elle le moment de descendre et qu'elle se leva de son siège, elle vit Talaine plier son journal.

Il affectait toujours de ne pas s'occuper d'elle, mais lui aussi devait avoir suivi ses mouvements par le jeu des glaces du wagon.

Il quitta celui-ci derrière elle, et c'est toujours à sa suite qu'il gravit les escaliers de ciment.

Dehors, il copia à nouveau son pas sur le sien.

Un peu désespérée par cette poursuite qui ne se lassait pas, Isabelle marchait plus vite, son léger manteau bien serré contre elle et la tête un

peu basse sous la bise qui cinglait fortement à cette heure.

Elle traversa la place Clichy. Avant de s'engager dans la rue étroite où était sa chambre, elle eut une légère hésitation et arrêta sa course.

Le suiveur s'immobilisa aussitôt.

Un gros soupir gonfla la poitrine d'Isabelle.

Lui fallait-il donc arriver chez elle escortée de cet homme ? Que penserait sa concierge ou l'un quelconque des locataires pouvant l'apercevoir à cette heure tardive ?

Enfin, elle avait la crainte obscure de révéler à son poursuivant l'endroit exact où elle habitait.

Elle sentait que s'il s'acharnait ainsi à la suivre, c'est que, justement, pour continuer plus librement ses importunes assiduités, il avait besoin de connaître sa vie privée et le lieu de sa résidence.

Alors, un grand courage envahit subitement l'orpheline.

Au lieu de fuir devant la menace, elle marcha hardiment vers le jeune homme.

Surpris de l'attitude de la jeune fille qui, au lieu de poursuivre sa route, revenait vers lui, Henri Talaine ne songea pas à s'écarter. Il la regardait, étonné, et prêt à toutes les suppositions quand elle s'arrêta devant lui.

– Monsieur Talaine, disait-elle avec fermeté, puis-je vous demander de ne pas insister plus longtemps derrière moi ?

– Mais, permettez, mademoiselle, je ne vous ai rien dit qui puisse me valoir cette demande.

– Depuis une heure, vous me suivez.

– La rue est à tout le monde et je suis navré que ma route soit identique à la vôtre.

Elle haussa les épaules, presque agacée de son ton trop courtois.

– Admettons, voulez-vous, que votre chemin soit, en effet, par hasard, parallèle au mien...

– Ce par hasard me plaît infiniment, railla-t-il doucement.

– Je vous ai dit : « Admettons », riposta-t-elle en s'énervant.

– Et alors ? En admettant ce que vous désirez ?

– Eh bien ! Je vais vous prier de bien vouloir interrompre votre course, pendant quelques minutes.

– Pourquoi cela ?

– Parce que j’habite dans cette rue, que je suis une honnête fille et que je désire rentrer seule chez moi, sans qu’aucune ombre masculine importune règle son pas sur le mien.

– C’est dans cette rue que vous habitez ? questionna-t-il, un peu méfiant.

– Oui.

– À quel numéro ?

– Oh ! protesta-t-elle. J’estime que cela ne vous intéresse pas.

– Alors, mademoiselle, je ne puis pas interrompre mon chemin. Le malheur veut que j’aie absolument besoin de m’intéresser à des choses que vous n’estimez pas nécessaires.

– C’est inimaginable ! s’exclama-t-elle ; vous

avez une audace !...

– Moins grande qu'elle ne vous apparaîût, remarqua-t-il tristement. Je vous ai suivie discrètement, sans oser vous adresser la parole. C'est vous qui m'avez accordé ce bonheur de pouvoir échanger quelques paroles avec vous, dans une si grande solitude que j'en ai le cœur tout remué d'une telle marque de confiance.

– Oh ! protesta-t-elle de nouveau avec rage. Comment pouvez-vous vous prévaloir de cet échange de paroles ? Je suis une malheureuse orpheline que personne ne protège ; il me faut défendre seule ma réputation et mon humble vie solitaire.

Des larmes de dépit mouillaient subitement ses yeux sombres.

– Je n'attaquais, ce soir, ni l'une ni l'autre, observa-t-il doucement. Poursuivez votre chemin, mademoiselle Isabelle et laissez-moi suivre le mien, même s'il est dans le sillage du vôtre.

– Enfin, en quoi ma vie privée vous intéresse-t-elle ? s'exclama la jeune fille avec un puéril

désespoir. Est-ce que je m'intéresse à la vôtre, moi ?

– Malheureusement non, en effet !

Agacée par le ton de raillerie courtoise dont il lui répondait, l'orpheline aurait voulu pouvoir le souffleter.

– Oh ! tenez, vous êtes odieux ! s'écria-t-elle sans mesurer ses paroles. Vous n'avez pas de cœur ! N'importe qui, ce soir, aurait eu pitié de ma prière et se serait rendu à mes désirs. Vous, vous plastronnez comme un paon, tout fier de son plumage !

Elle trépignait d'indignation, ne trouvant pas de mots assez blessants pour le cingler davantage.

– Vous êtes méchant... Oh ! si méchant ! jeta-t-elle encore.

Et brusquement, Isabelle se détourna de lui et s'enfuit à toutes jambes vers sa demeure, avec l'impression qu'il courait derrière elle, qu'il allait la rejoindre et se venger de tout ce qu'elle venait de lui dire.

Mais, comme elle allait disparaître dans le

vestibule obscur de la maison où elle logeait, la jeune fille risqua un coup d'œil dans la rue sombre.

Tout était désert autour d'elle, Talaine n'était pas là.

Elles respira mieux, mais une surprise la clouait au sol. Il ne l'avait pas suivie !

Elle observa plus attentivement les alentours, la place claire piquetée de globes électriques.

Là-bas, à l'endroit précis où elle avait laissé le jeune homme, elle vit une silhouette masculine se dresser... Son poursuivant était demeuré sur place, immobilisé sans doute par la violence de son algarade.

Cette vue fit tomber subitement sa colère. Elle imagina le millionnaire pâle, le visage tourné dans la direction qu'elle avait prise, si désorienté par ses injures qu'il en demeurait frappé de stupeur.

Une tristesse sournoise l'envahit.

Les yeux fixés sur l'homme toujours stationnaire, elle demeura debout, rivée elle-

même sur place, le dos appuyé au chambranle de la porte.

Elle ne cherchait pas à s'expliquer pourquoi elle restait clouée à cette entrée de maison, pas plus qu'elle ne s'efforçait de comprendre sa fuite instinctive, ni la violence inusitée de son emportement de tout à l'heure.

Est-ce qu'une pauvre fille, obligée de travailler pour vivre et qui veut rester honnête malgré sa pauvreté, a besoin d'analyser ses impressions ?

Tout ne se résume-t-il pas, pour elle, en une seule chose qui est comme le leitmotiv de sa vie : gagner son pain quotidien afin de ne pas être obligée de se vendre pour manger ?

Et Isabelle, sur le pas de sa porte, ne songeait certainement pas à s'étonner de se voir là.

Elle resta dehors tant que l'autre fut là-bas, mais quand celui-ci s'ébranla, enfin, et se mit en marche avec l'intention de parcourir la rue dans laquelle elle venait de disparaître, l'orpheline retrouva la faculté de se mouvoir.

Chaque pas en avant d'Henri Talaine faisait renaître son inquiétude.

Il cherchait sûrement à retrouver sa trace !

Et soudain, comprenant qu'il allait bientôt passer devant elle si elle demeurait là, elle s'élança dans le noir du couloir et, quatre à quatre, gravit l'escalier qui conduisait à son humble logis.

*

– Voyons, Isabelle, pourquoi cette crise de larmes ? demanda Lyse Rolle, attirée chez sa jeune voisine par le retentissement de sa montée rapide dans l'escalier et le claquement bruyant de la porte fermée en hâte sur un invisible poursuivant. Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes en retard ?... Y a-t-il eu quelque complication qui vous ait retenue après la représentation ?

L'orpheline releva la tête, et cessant de pleurer, expliqua :

– Non, je suis sortie à l'heure habituelle ; mais

je me suis arrêtée, place Clichy, pour parler à Henri Talaine.

– Pour parler à Talaine ? Oh ! Isabelle, quelle imprudence à pareille heure ?

– Cet homme est insupportable !

– Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

– Il s'attachait à mes pas et il m'était désagréable de rentrer ici, escortée d'un pareil suiveur. Alors, je l'ai supplié de me laisser tranquille...

De nouveau, la choriste se mettait à pleurer.

– Voyons, Bella, expliquez-moi comment tout cela s'est passé.

Affectueusement, Lyse Rolle se penchait vers Isabelle et lui tapotait la joue.

– Ce Talaine est bien assommant. Quelle rage a-t-il de vous poursuivre ainsi ?

– Il est persuadé que toutes les femmes sont à vendre ! s'écria la jeune fille avec indignation.

– Hé, mon Dieu ! Qu'il croie ce qu'il veut, mais qu'il vous laisse tranquille. Allons, chérie,

racontez-moi tout.

Isabelle, déjà consolée par le ton affectueux de son amie, mit celle-ci, loyalement, au courant de ce qui s'était passé.

– J'ai peut-être eu tort d'aller vers lui et de lui parler, mais je vous affirme, Lyse, que, sur le moment, j'ai cru sincèrement que le moyen était bon. Et puis, j'étais énervée. Cette présence d'homme à quelques pas derrière moi m'ôtait toute ma présence d'esprit. Vous ne pouvez pas vous imaginer, mon amie, combien c'est agaçant d'être poursuivie ainsi.

– Je m'en doute !

– Ce qui me console, poursuivit-elle d'un ton plus réjoui, c'est que je n'ai pas goûté un seul de ses bonbons ! Il en a été pour ses frais, le monsieur qui se croit tout permis !

À quoi Lyse Rolle riposta en riant :

– Je préférerais que vous ayez vidé toute la boîte que d'avoir pleuré à cause d'un vilain bonhomme comme Talaine.

Ce que la comédienne ne disait pas, c'est

qu'elle s'inquiétait sérieusement des crises de désespoir auxquelles Isabelle était sujette depuis quelques jours. Sans motif sérieux, Lyse la voyait passer de la gaieté à la tristesse, ou garder de longs mutismes inexplicables. Et malheureusement, si la voisine remontait à la source de ces sautes d'humeur, elle constatait avec contrariété que l'inquiétant Talaine y était toujours mêlé pour un motif quelconque.

L'artiste avait bien essayé d'obtenir du jeune millionnaire qu'il laissât son amie tranquille, mais celui-ci s'était tout de suite mis à rire, trouvant amusante son intervention.

– Réellement, je ne me croyais pas si dangereux, remarqua-t-il, un peu goguenard ; à vous entendre, je serais un danger public.

– Il me suffit de savoir que ma jeune amie est obsédée de vos assiduités, pour souhaiter que vous n'insistiez pas.

– Bah ! serait-ce elle qui vous a envoyée vers moi ? A-t-elle donc peur de ne pas savoir résister à mes prières, qu'elle éprouve le besoin de vous expédier en ambassadrice ?

Une indignation fit flamboyer les prunelles de Lyse Rolle devant tant d'assurance masculine.

– Vous vous méprenez étrangement, monsieur Talaine, sur l'effet que vous produisez ! Ma compagne ne redoute nullement votre fascination, elle craint davantage votre poursuite injurieuse et compromettante, qui peut salir sa réputation.

– C'est bien la première fois que j'entends dire que mes façons d'agir avec une femme sont injurieuses et malpropres. Il me semble, au contraire, que toutes celles qui ont bien voulu m'accorder leurs faveurs ont été unanimes à reconnaître que je me suis toujours conduit, avec elles, en galant homme, correct et... délicat !

L'amie d'Isabelle regarda longuement son interlocuteur :

– Cela tient peut-être, monsieur, à ce que, jamais encore, vous n'avez rencontré sur votre route une véritable honnête fille.

Un nuage passa sur le front d'Henri Talaine. En un éclair, il venait d'évoquer la fière et digne attitude de la petite choriste qu'il souhaitait

conquérir.

Mais son orgueil d'homme à bonnes fortunes ne pouvait pas admettre qu'elle le tînt longtemps en échec.

– Je suis réellement navré, mademoiselle, fit-il ironiquement en s'inclinant devant Lyse, que vous ayez cru devoir vous déranger pour une aussi futile bagatelle. Isabelle n'a pas de plus fervent et de plus respectueux admirateur que moi... Je suis persuadé qu'un jour ou l'autre elle me rendra justice et que nous deviendrons, elle et moi, les plus grands amis du monde.

Devant une telle assurance, la sérénité de l'actrice s'altéra un moment. L'homme lui apparut subitement si sûr de lui, si joli garçon, si prodigieusement bâti pour dominer une femme, qu'elle se demanda s'il n'était pas prétentieux de la part d'Isabelle d'oser tenir tête à un pareil adversaire.

Puis, l'instinctif antagonisme qui, à travers les siècles, a toujours divisé les sexes, lui fit redresser la tête. Un sourire erra sur ses lèvres et elle observa avec douceur :

– Vous vous illusionnez beaucoup, je crois, monsieur Talaine. Avec une autre jeune fille moins innocente qu’Isabelle, vous réussiriez, bien certainement, à arriver à vos fins. Mais mon amie est d’autant plus forte qu’elle est pure et se méfie de ce qu’elle ne connaît pas...

Elle s’arrêta, se mit à rire, puis ajouta avec une soudaine bonne humeur :

– Voyez-vous, j’ai toujours pensé que la nature a bien fait les choses en créant l’homme tel qu’il est. Avec sa force physique, son égoïsme, sa facilité d’élocution et son assurance, il eût été un adversaire dangereux et redoutable en face de la faiblesse physique et sentimentale de la femme. La nature, en créant l’amour, l’a sérieusement handicapé... Quel monstre formidable aurait-il été sans cela ?

– D’où vous déduisez ?

– Qu’Isabelle n’a rien à craindre de vous, parce que vous souhaitez la conquérir. Quoi que vous soyez capable d’entreprendre contre une femme, vous aurez toujours peur de vous aliéner à jamais celle que vous aimez,

– Oh ! railla-t-il. Quelle subtilité ! Vous n’oubliez qu’une chose, mademoiselle, c’est que je ne suis jamais véritablement amoureux : Isabelle me plaît, c’est vrai ; mais mon sentiment ne va pas plus loin.

– Tant mieux ! répondit Lyse, en s’efforçant de prendre la chose gaiement, car le cynisme du jeune homme la révoltait. Tant mieux ! Vous abandonnerez d’autant plus facilement une poursuite qui ne peut vous avancer en rien.

– Ça, c’est autre chose ! répliqua-t-il, vivement. Et jusqu’ici, rien ne me prouve que le caprice qui me pousse vers votre camarade soit irréalisable. Elle est gentille, cette petite, et elle serait une amie charmante.

La comédienne dut refréner l’envie qui la prenait soudain de gifler l’impertinent.

Une seconde, elle l’examina, les yeux durs. Puis, tout à coup, elle éclata de rire :

– Vous êtes plus malade que vous ne l’imaginez, Henri Talaine ! s’écria-t-elle. Je crois que les rebuffades de ma petite compagne ont

excité votre vanité. De l'amour-propre à l'amour tout court, il n'y a jamais qu'un adjectif qui diffère. Prenez garde de souffrir, mon beau monsieur !

– Allez au diable avec vos réflexions, répondit-il d'un ton bourru. Je me moque de vous comme de votre amie, soyez-en persuadée, et ne vous illusionnez pas trop sur mes sentiments : il n'y a que mon bon plaisir qui compte !

Ils se quittèrent mécontents l'un de l'autre, sans qu'une parole meilleure vînt atténuer l'impudente déclaration du jeune homme.

Lyse Rolle put croire, malgré tout, qu'Isabelle allait être débarrassée des importunités de son poursuivant et celui-ci, furieux de l'intervention de l'artiste, se promit bien de ne plus penser à la petite pimbêche qui se complaisait à lui tenir rigueur.

La vérité nous oblige à dire que tous les deux s'illusionnaient : huit jours ne s'étaient pas écoulés que la concierge de la maison meublée où logeaient les deux jeunes filles, remit, un matin, une belle gerbe de fleurs à Isabelle.

– C’est un garçon de courses qui les a apportées, mais il y a une carte... Ce doit être quelqu’un de riche, car la gerbe sort d’un chic magasin.

L’orpheline regarda pensivement les fleurs.

Oui, elles étaient jolies et bien artistiquement présentées.

La carte portait, gravé, le nom d’Henri Talaine. Et Isabelle poussa un gros soupir. Dès qu’elle avait vu les fleurs, l’orpheline avait deviné le nom de celui qui les avait envoyées. Ainsi, le jeune homme ne renonçait pas à la poursuite, malgré tout ce que Lyse Rolle lui avait dit, celle-ci ayant raconté à sa compagne, après coup, son entretien avec le bouillant millionnaire.

La jeune fille tendit le bouquet à sa concierge.

– Gardez-le, madame. Il embaumera votre loge. Dans mon humble chambrette, il n’y a pas de place pour d’aussi somptueuses fleurs, pas plus qu’il n’y a d’yeux pour les admirer ; ou bien je dors, ou bien je suis dehors, à mon théâtre ; mon temps est limité ; quand donc pourrais-je les

regarder ?

La concierge fut ravie. Mais, quelques jours après, un second bouquet eut le même sort, puis un troisième et beaucoup d'autres ensuite, si bien que la loge prit un aspect de reposoir et qu'Isabelle ne pouvait apercevoir sa concierge sans avoir une grande envie de rire de tant encombrer son logis.

La brave femme finit par comprendre que sa jeune locataire refusait, systématiquement, toutes les fleurs qu'on lui envoyait.

Et, très digne, à son tour, elle repoussa avec hauteur les bouquets que le garçon de magasin s'obstinait à déposer chez elle tous les deux jours.

– Je ne comprends pas du tout votre client, affirma-t-elle avec supériorité. Il doit bien s'apercevoir que la destinataire ne le remercie pas de ses envois.

– C'est un bien digne jeune homme et qui se montre généreux avec moi, soupira l'autre qui voyait finir, avec regret, l'ère des bons pourboires.

– En effet, c’est dommage, approuva la femme qui s’attendrissait également à la pensée des générosités dont l’expéditeur était capable.

Mais puisque, jusqu’ici, elle n’avait participé à aucune de ces largesses, il convenait de faire sentir au client importun que, dans l’immeuble dont elle s’occupait, tout le monde, concierge ou humble locataire, était incorruptible.

– Allons, ouste ! décida-t-elle. Fichez-moi le camp avec vos fleurs et n’en rapportez pas.

– Mais notre acheteur...

– Eh bien ! Vous lui direz que ma loge n’est pas destinée à loger ses bouquets et que, maintenant, ils iront directement à la poubelle s’il s’avise de récidiver.

Et de l’air d’une impératrice outragée, elle ferma sa porte au nez du commis.

*

– Dis donc, la petite Fouquet, vous êtes des

nôtres, tantôt ? On sable le champagne à l'*Abbaye de Samos*.

Isabelle leva les yeux vers celle qui venait de parler.

– Je ne connais pas l'*Abbaye de Samos*. Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un endroit chic, ma chère ! Un jazz, des danseuses nègres et des sauces épatantes. Vous en rêverez par la suite.

– À quelle heure, cette réunion ?

– Tantôt, après le théâtre.

– Alors, je ne puis être des vôtres !

– Et pourquoi cela ?

– Parce que, chez moi, on s'inquiéterait de ne pas me voir rentrer à l'heure habituelle.

– Qu'est-ce que vous nous chantez là, Isabelle ? Vous êtes seule à Paris.

– Pardon... mon entourage, mon amie...

– Ah ! c'est de Lyse Rolle que vous parlez...

Elle tient une bien grande place dans votre vie,

cette comédienne !

Le ton était railleur, mais Isabelle n'y prit garde.

– Elle tient toute la place, remarqua-t-elle simplement. Vous venez de le dire, je suis absolument abandonnée en cette grande ville et, puisque Lyse m'honore de son amitié et que celle-ci est mon bien le plus précieux, je m'efforce de la ménager.

– Eh bien ! si vous ne pouvez vous absenter sans lui en demander la permission, vous lui téléphonerez de venir nous rejoindre à l' Abbaye.

– Évidemment, ce serait une solution, répondit l'orpheline, conciliante.

Mais elle observa pourtant :

– Je ne dois pas laisser dire que Lyse Rolle pèse sur ma volonté en quoi que ce soit. Je suis absolument libre de rentrer chez moi à l'heure qui me plaît ; mais je tiens à l'estime de mon amie autant que je tiens à la mienne et je trouve qu'à minuit, après la représentation, il est l'heure pour une honnête fille de rentrer chez elle.

Une voix gavroche, à l'autre extrémité de la pièce, lança soudain :

– Dites donc, Fouquet, est-ce que vous tenez aussi à l'estime de votre concierge ?

Les joues d'Isabelle s'empourprèrent subitement sous la raillerie trop évidente.

– C'est encore une de mes faiblesses, répliqua-t-elle un peu vivement.

– Ah ! Et alors, à cause de la brave commère, vous devez refuser billets tendres et fleurs précieuses ?

L'allusion à Henri Talaine apparut soudain à l'orpheline. D'autant plus que tous les yeux se tournaient maintenant de son côté.

Elle ne savait pas encore vers quelles précisions s'aiguillait la conversation, mais elle s'efforça de déjouer la menace sournoise qu'elle sentait maintenant planer autour d'elle.

On venait d'attaquer l'affection qu'elle avait pour sa généreuse voisine, on raillait son soin de garder intacte sa réputation aux yeux de sa concierge. Maintenant, on allait critiquer son

refus systématique de recevoir les fleurs d'un homme dont elle repoussait les assiduités.

– Je n'aime pas les fleurs, leur parfum m'entête et me paraît dangereux dans une petite chambre comme la mienne.

– Et les billets tendres ?

Le rire de la choriste fusa un peu trop haut pour ne pas être forcé.

– Je vais vous étonner, dit-elle gaiement. Je n'ai jamais reçu de billets tendres... des fadaises lourdes ou exagérées... des compliments mal tournés ou copiés dans quelque manuel bon marché ; c'est tout ce que je connais jusqu'ici du billet d'amour... probablement parce que je n'ai jamais encore inspiré de véritable passion à quelqu'un.

Une telle déclaration troubla la loge. Aucune des petites artistes n'aurait osé faire un pareil aveu, même si la chose avait été vraie.

Mais la voix gavroche qui provoquait Isabelle depuis quelques minutes ne parut pas vouloir se contenter d'une telle déclaration.

– Je n’aime pas les fleurs et je n’ai jamais reçu de poulet ! Quelle blague ! Vous nous en contez, Isabelle.

– Je dis ce que j’estime être vrai. Aimeriez-vous mieux que je me vante d’être adulée et couverte de présents ?

– Sans se vanter, on peut convenir de ce qui est connu de chacune. Henri Talaine tourne autour de vous et chacune de nous sait qu’en pareil cas il ne ménage ni les fleurs ni les billets doux.

– Eh bien ! Pour le moment, ce beau monsieur fait la cour à ma concierge. Et comme j’habite au sixième, de la loge de celle-ci à ma chambrette, il y a quelques marches à gravir... Vous voyez que le personnage dont vous parlez n’est pas encore là-haut.

– Il y arrivera.

– Oh ! Peut-être. Mais, des toits, les moineaux s’envolent facilement et on peut toujours essayer de les poursuivre...

L’orpheline se rendait compte maintenant que

cette conversation avait été amorcée à l'instigation de son admirateur obstiné.

Elle promena son regard pensif sur ses compagnes rieuses et étourdies...

Elles étaient toutes de braves filles, incapables d'une méchanceté préméditée, mais combien d'elles, par insouciance ou par légèreté, eussent pu résister aux offres d'un Henri Talaine s'il avait plu à celui-ci, par leur intermédiaire, de tendre un piège à l'orpheline ?

Et une méfiance s'élevait en elle, contre la fête prévue à l'*Abbaye de Samos*.

– Dites donc, s'informa-t-elle d'un ton qui jouait l'indifférence, ce soir, il faudra naturellement être en toilette de soirée ?

– Évidemment ! C'est une occasion de se faire belle.

– Si tu as une robe signée Paquin ou Wolf, ne rate pas la possibilité de l'exhiber, lança une camarade facétieuse.

– Je l'ai commandée, mais on ne me l'a pas encore livrée, répliqua Isabelle sur le même ton

enjoué.

Et, plus sérieusement, elle ajouta :

– Ne comptez pas sur moi ce soir. Je ne demanderais pas mieux que d’être des vôtres, mais en dehors de la robe que j’ai sur le dos, je n’ai absolument rien à me mettre.

– Raison de plus pour venir avec nous ! Talaine a promis de payer un costume à chacune de nous...

Une rougeur empourpra le front de l’orpheline.

– Un costume ! balbutia-t-elle, saisie.

– Oui, une robe de cinq cents balles à prendre chez Juliette.

– Qui est-ce, Juliette ? interrogea-t-elle machinalement.

– Un couturier..., une ancienne amie qu’il a installée richement et à qui il envoie des clientes... une manière comme une autre de contenter deux personnes en même temps, celle à qui il offre la robe et celle qui la vend. C’est un malin, vous voyez.

– Oui, il est tout à fait moderne, observa Isabelle d’un ton indéfinissable.

Au fond d’elle-même, la jeune fille se révoltait d’un pareil procédé. Le caractère de son poursuivant lui apparaissait soudain sous un angle pratique et calculé qui n’avait rien de reluisant.

« En résumé, ce n’est pas un bien joli monsieur, pensa-t-elle avec une sorte de rage. De quelque côté qu’on le retourne, il y a toujours une chose qui choque en lui. »

Quand la répétition fut terminée, ses camarades insistèrent pour qu’elle les suivît le soir.

– Voyons, Isabelle, pourquoi faites-vous toujours bande à part ? Ma parole, avec votre abstention persistante à toutes nos petites réunions, vous avez l’air de nous dédaigner ou de nous blâmer...

– Oh ! Je n’ai ni à blâmer ni à dédaigner personne. La vérité est que je suis une vraie sauvage qui préfère la solitude à toutes ces parties

de plaisir... une autre vérité, tout aussi péremptoire, je vous l'ai déjà fait connaître : je n'ai pas de robe à me mettre ce soir.

– Puisque Talaine a dit...

Mais, fermement, l'orpheline interrompit celle qui insistait.

– M. Talaine dit ce qu'il veut et, moi, je fais ce qui me plaît. Je n'ai pas besoin de la robe qu'il peut me payer.

– Vous voyez, vous faites la fière et paraissez nous reprocher notre facilité à accepter un cadeau qui ne coûte rien à gagner.

Isabelle eut un triste sourire.

– Voyons, fit-elle doucement ; pourquoi voulez-vous me faire dire ce que je ne pense pas ? Je suis heureuse pour vous que cet homme vous comble... sans conditions ! Mais, moi, je ne veux rien recevoir de lui... même sans réserve... comme vous !

– C'est que justement... il a fixé une clause... et ça dépend de vous maintenant.

– Qu'est-ce que vous me dites ? Quelque

chose qui dépend de moi ?

Elles l'entouraient toutes et Isabelle voyait soudain leurs regards hostiles qui la fixaient durement.

– Oui... Talaine a dit qu'il fallait qu'aucune de nous ne manquât ce soir, l'absence de l'une le délivrant de sa promesse.

L'orpheline haussa les épaules.

– Vous avez pu avoir confiance en la parole d'un individu susceptible de formuler une pareille restriction ?

– Oh ! Pour donner ce qu'il a promis, il le donnera. Cet homme tient toujours ses engagements ; à nous de tenir les nôtres.

– Et vous avez promis que vous me conduiriez à cette soirée ? acheva la jeune fille, un peu pâle, et qui ne gardait plus aucune illusion.

– Évidemment, nous avons promis ! Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous, puisqu'il s'agit, en réalité, de nous rendre service, tout en profitant vous-même de l'aubaine ?

– En effet, j'aurais l'air d'être mauvaise

camarade...

– Pour sûr !

– Votre amphitryon a très bien calculé le poids de votre intervention, observa Isabelle, dont la voix sans intonation s’efforçait de demeurer calme.

– Enfin, peut-on compter sur vous ? questionna brusquement une des plus jeunes.

La petite choriste les regarda toutes l’une après l’autre, cherchant dans leurs prunelles interrogatives la lueur de sympathie qui lui permettrait peut-être de tenir tête à cette cabale d’un nouveau genre.

Mais elle ne rencontra que des regards curieux ou malveillants ; chacune de ces humbles artistes, mal payées, mal vêtues, se débattait journallement avec les difficultés de la vie et n’aurait pu admettre que le caprice d’une seule les empêchât de réaliser une aussi belle perspective que la possession d’une robe neuve si simplement gagnée.

– Allons, répondez : peut-on compter sur

vous ?

– Évidemment, dit Isabelle de sa même voix douce. Je n'ai pas le droit de vous priver d'un tel cadeau.

– C'est gentil à vous de le comprendre... Si vous aviez fait des façons, Isabelle, vous devez penser que nous l'aurions trouvé mauvais.

– J'ai bien compris, dit-elle tristement.

– Alors, à ce soir, sans faute.

– À ce soir.

Tout le bataillon de figurantes se dispersa sur cette promesse et Isabelle, le cerveau enténébré mais bouillonnant de cent projets différents pour tourner la difficulté, reprit le chemin de son logis.

– Lyse, pourrez-vous me rejoindre ce soir, à l'*Abbaye de Samos* ? Talaine a invité toutes mes compagnes, et je suis obligée de les accompagner.

Elle raconta toute l'histoire à son amie et dit, on devine avec quelle rancœur, pourquoi elle avait été obligée d'accepter.

– Je ne sais pas encore ce que je dirai à ce joli monsieur, conclut-elle ; mais je voudrais bien pouvoir lui enlever l’envie de recommencer une aussi stupide plaisanterie.

Mais Lyse sentait bien que le mieux pour Isabelle serait de paraître indifférente à un pareil manège, et elle s’efforça de calmer l’orpheline.

– Je serai à vos côtés, d’ailleurs, et à nous deux, nous saurons bien, s’il le faut, mettre les rieurs de notre côté.

La jeune fille en accepta l’augure ; mais au fond d’elle-même, sa révolte demeurait latente.

*

Tout le bataillon des choristes et des figurantes avait accepté l’invitation du jeune millionnaire, et, à l’heure convenue, elles avaient déferlé dans le restaurant de nuit que des milliers de lampes électriques illuminaient de savants jeux de lumière.

Les théâtreuses avaient sorti leurs plus beaux

atours, et chacune d'elles s'efforçait de cacher sa misère et de paraître une habituée de ces lieux de plaisir.

Elles affectaient d'être à l'aise, parlant haut, riant très fort, plissant dédaigneusement la lèvre devant la toilette des autres femmes.

Malheureusement, leurs robes claires bon marché et de mauvaise coupe ne reflétaient que la médiocrité ; et sous l'éblouissement des lustres, les pauvrettes ne brillaient pas davantageusement.

Henri Talaine, cependant n'était pas gêné d'être vu en si piteuse compagnie. Il devait être connu, et peut-être la quantité de femmes qui l'entouraient rachetait-elle la qualité pour ceux qui auraient pu s'étonner.

Ce soir-là, d'ailleurs, le millionnaire se sentait capable de supporter bien d'autres convives, pourvu qu'il eût la satisfaction de voir, parmi ceux-ci, la femme désirée entre toutes.

C'était pour avoir Isabelle quelques heures qu'il avait organisé cette coûteuse soirée ; pour avoir la satisfaction de la recevoir enfin à sa

table !

Il ne pouvait que se réjouir de la manœuvre de ses singulières invitées, puisqu'elles avaient réussi à lui amener celle dont il désirait la présence.

La jeune choriste, en effet, n'avait plus protesté contre l'obligation où la mettaient ses camarades de les accompagner.

À l'heure dite, sans se faire prier à nouveau, elle s'était jointe aux autres et les avait suivies en voiture jusqu'à ce restaurant de nuit.

Un peu désorientée de se trouver dans un tel milieu, en pareille compagnie, l'orpheline s'était placée à un bout de table, là où elle se sentait être le moins observée.

Assise de côté sur son siège, elle paraissait même se désintéresser de ses voisines, et son attention se portait plutôt sur les allées et venues des habitués et des serveurs que sur le bavardage et les attitudes de ses compagnes.

Avec sa robe de laine noire et sa collerette de fausse irlandaise, elle avait l'air d'une fillette

innocente perdue dans un monde équivoque dont elle n'aurait pas fait partie.

Pour ne pas l'effaroucher du premier coup, Talaine ne s'était pas placé auprès de la jeune fille ; mais, assis à quelques sièges du sien, il ne la perdait pas de vue et ne voyait réellement qu'elle.

Son regard lourd de pensées et d'émoi ne la quittait pas. Il détaillait le beau profil, la gorge délicate, les mains fines ; et, parce que son visage pâlot et sa mine songeuse semblaient mélancoliques en cet entourage, il se sentait, à son exemple, devenir grave et silencieux.

Avec quelle amertume il constatait, une fois encore, la différence entre l'enfant sérieuse et le bétail féminin qui l'entourait !

Il n'était pas une femme, dans cette salle, – sauf celle qui l'occupait, – qu'il n'eût pu payer et emmener sur l'heure... Isabelle, seule, avec sa robe de pauvre, ses chaussures fatiguées et ses gants de coton décoloré par de fréquents lavages, Isabelle, seule, n'était pas à acheter !

L'orpheline n'avait pas touché aux mets que, successivement, on plaçait devant elle ; son verre restait plein.

Elle était venue, puisque sa présence lui avait été imposée, mais elle ne participait pas à la fête.

Elle agissait, d'ailleurs, correctement, sans mauvaise volonté apparente. Et Talaine, qui suivait des yeux son manège, put se convaincre qu'elle demeurait impeccable dans l'attitude indifférente qu'elle avait adoptée.

Elle paraissait s'intéresser à tout ce qui l'entourait. Elle voyait tout... hormis la table où elle était forcée de figurer.

Le jeune homme se disait que, maintenant, cette soirée était gâchée pour lui ; ce n'était pas encore avec de tels moyens qu'il parviendrait à fléchir la volonté de celle qu'il désirait conquérir.

Le repas s'achevait et l'amphitryon, rappelé à ses promesses par les soupeuses rassasiées, signait, sur des pages arrachées à un carnet de poche, les bons d'achat qui donneraient droit, à chacune, de faire faire gratuitement une robe de

cinq cents francs.

Quand elles furent toutes servies et que le tour de la petite choriste arriva, le millionnaire hésita un moment.

Existait-il quelque chose qui pût faire plaisir à celle-ci et qu'il pût lui offrir ? Pouvait-il, à elle, donner seulement ce qu'il donnait aux autres ? Ou ne serait-ce pas exciter sa susceptibilité toujours en éveil, que de la traiter différemment de ses autres compagnes ?

Ce fut cette dernière crainte qui l'emporta : mais, malgré lui, il fut plus large avec elle.

De son stylo, sur le feuillet blanc, il libella l'offrande :

« Pour M^{lles} Lyse Rolle et Isabelle Fouquet : une robe et un manteau, à chacune, à leur choix. »

Il se réservait de prévenir Juliette qu'elle eût à livrer, sans limite de prix, tout ce que les deux jeunes femmes commanderaient. Et il prenait soin, bien qu'elle ne fût pas encore là, de joindre le nom de Lyse Rolle à celui d'Isabelle, avec

l'espoir de mieux faire accepter son don par l'ombrageuse fillette.

Mais, quand une camarade passa à Isabelle le papier soigneusement plié que Talaine venait de signer, l'orpheline le prit avec indifférence.

Puis, l'ayant lu sans que son visage laissât apercevoir le moindre intérêt, elle le replia sans affectation et le posa, machinalement, devant elle auprès de son verre, comme s'il s'était agi du menu ou d'un prospectus sans importance.

Ces quelques gestes furent si peu esquissés, et avec une telle insouciance, que l'amphitryon en fut désarçonné.

Un instant, il se demanda si l'orpheline avait lu ce qu'il avait écrit ; elle n'avait même pas eu vers lui l'inclination de tête que la plus élémentaire politesse exigeait, en remerciement de l'offre.

Et il se sentit soudain nerveux.

La joie bruyante des femmes qu'il traitait l'agaçait véritablement.

L'orpheline, seule, l'occupait.

Coûte que coûte, il fallait briser son indifférence. Il ne pouvait plus supporter ce visage fermé qui n'avait pas eu pour lui, depuis deux heures, un seul regard ou une seule marque d'attention.

Il se leva et alla vers elle, un peu pâle.

– Faites-moi l'honneur de m'accorder cette danse...

Sa voix rauque se nuançait d'impatience et ne semblait pas admettre la possibilité d'un refus.

Mais Isabelle, très calme, leva les yeux vers lui.

– Impossible, monsieur. Je ne sais pas danser.

– Je vous apprendrai.

– Vous ne craignez pas le ridicule ?

Son ton railleur l'irrita davantage.

– Avec vous, je défierais toutes les opinions.

En même temps, un peu vif dans son emportement, il lui saisissait le poignet et cherchait à la faire lever de sa chaise.

– Allons, venez, Isabelle.

– Je n’ai nullement envie de me donner en spectacle. Ça peut vous amuser qu’on rie de moi et de ma modeste robe, vous qui n’avez peur de rien !

– Je n’ai peur que de votre dérobadie : vous cherchez tous les prétextes pour ne pas danser avec moi.

Et, abandonnant le poignet fragile que son étreinte avait meurtri, il posa ses deux mains sur les épaules de la jeune fille.

Un instant, il la contempla en silence.

– Que faut-il donc que je fasse, Isabelle, pour vous conquérir ? Vous repoussez tous mes efforts, alors que je ne demande qu’à vous faire plaisir.

En réponse à l’émotion qui le dominait, elle n’eut qu’un petit rire bref.

– Me faire plaisir ? Véritablement, monsieur, vous avez de singulières façons de faire plaisir aux jeunes filles de mon genre.

– Dites-moi ce que je dois faire ! Demandez ! Quel que soit le prix que vous mettiez à vos

bontés, je vous promets de les satisfaire.

– Le prix ? railla-t-elle avec un beau regard d'orgueil. Vous ne savez vraiment que parler d'argent.

– Oh ! Ne bafouez pas ma bonne volonté. Que ce soit de l'argent ou autre chose que vous souhaitiez, je vous jure de vous contenter.

Il se pencha vers elle et, plus bas, d'une voix qui tremblait, car il était vraiment sincère, il affirma :

– Je vous aime, Isabelle, comprenez-vous que je sois prêt à tout pour vous avoir ?

D'un mouvement un peu brusque, elle secoua ses épaules afin de fuir l'étreinte de l'homme. Et, se levant pour ne plus sentir son visage si près du sien, elle observa de son même ton impitoyable, bien que sa voix fût plus enrouée :

– Vous avez une singulière façon de parler d'amour aux femmes. Vous proposez à toutes de les acheter ! Croyez-vous que toutes soient à vendre ?

– Je vous place au-dessus de toutes les

femmes que j'ai connues jusqu'ici. Pour vous, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez.

– Tout ?

Un peu de vertige glissa en l'âme féminine.

Cette affirmation eût troublé bien d'autres têtes de vingt ans aussi solides que celle d'Isabelle.

– Tout ! répondit l'homme. Tout ce que vous voudrez.

Ses yeux chargés de passion plongeaient dans ceux très purs de l'orpheline, qu'il impressionna un moment.

– Tout ! murmura-t-elle, une fois encore, devant la magie d'une telle promesse.

Et gagnée par l'émotion de son compagnon, son beau regard confiant se leva vers celui-ci.

– Si je vous disais à quel prix vous pouvez m'avoir, le mettriez-vous vraiment ?

– Il en est donc un ?

Une joie triomphale éclatait, soudain, sur la face du jeune millionnaire, qui croyait être arrivé

à son but.

Il avait trop vite chanté victoire. À son exclamation, Isabelle se raidit.

Elle avait conscience, subitement, qu'elle s'était égarée, et que lui-même ne la comprenait pas.

– Oui, fit-elle rêveusement, il est un prix auquel une honnête fille se donne, une condition qu'un véritable amoureux aurait senti nécessaire... Mais vous ! Vous ! Vous ne savez qu'offrir le déshonneur à la femme que vous dites aimer.

Brusquement, Talaine recula. Il venait de saisir le sens des paroles d'Isabelle.

Et sa déception fut si grande qu'il ne sut la cacher.

– Ah ! non, non ! ma petite, pas ça ! s'exclama-t-il avec emportement. Le mariage ? Vous allez fort ! Vous n'êtes pas difficile !

Il ricanait, véritablement estomaqué.

– Ah ! le joli calcul... Vous vous êtes dit : « Il me désire, tenons bon et il passera par où je

voudrai... » Mes compliments, c'est bien bâti, mais très peu pour moi.

Une flamme chaude colorait subitement le front d'Isabelle. Cependant, crânant sous les sarcasmes de l'autre, elle le dévisagea de haut, bien que son pauvre cœur fût atrocement serré.

– Est-ce que je vous demande quelque chose, moi ? Vous êtes là à m'ennuyer avec vos boniments. Portez-les donc à qui désire les entendre. Je ne vous demande que de me laisser tranquille.

– Vous êtes vexée, observa-t-il, goguenard. La vérité, c'est que, si j'avais marché tout à l'heure, mes boniments ne vous auraient pas déplu.

– Peut-être, en effet, car ils vous auraient paré d'une mentalité que vous n'avez pas. Vous êtes un trop vilain monsieur pour discerner ces choses-là.

Plus que jamais ils étaient adversaires, alors que chacun d'eux, peut-être, eût voulu s'entendre avec l'autre.

Talaine hésita un instant entre la colère qui

l'avait saisi et la peur de heurter davantage Isabelle. Ce fut sa rage qui l'emporta.

– Ah ! faites attention, ma petite ! s'emporta-t-il. À tirer trop sur la corde, elle casserait, je veux bien être bon et patient, mais il ne faudrait pas vous faire prier trop longtemps, je pourrais me lasser, et quand vous voudriez, c'est moi qui...

Elle l'interrompit, les yeux étincelants d'indignation, et jeta :

– Taisez-vous, si vous ne voulez pas que je vous gifle devant tout le monde.

Son ton était si menaçant, bien que leur conversation eût lieu à voix basse, qu'Henri Talaine, instinctivement, recula et se tut.

Un moment, leurs yeux durs se croisèrent comme deux épées aiguisées. La haine est si près de l'amour, qu'ils ne savaient plus, à cette minute, quel sentiment l'emportait en leurs cœurs.

Ce fut Isabelle qui, la première, détourna son regard. Elle ne tenait nullement à provoquer un incident, et un beau dédain lui paraissait

préférable à toute cette fureur qui n'était, au fond, que du dépit.

Ramassant rapidement ses gants et son sac à main et négligeant volontairement sur la table le billet de Talaine, elle lança un « bonsoir » énergique à toutes.

– Où allez-vous ? s'inquiéta le jeune homme, qui se ressaisissait tout à coup, devant la crainte de la voir partir.

– Chez moi !

– Pas seule à cette heure !

– Qui m'en empêchera ? observa-t-elle avec hauteur.

Et, l'écartant d'un geste exaspéré, alors qu'il cherchait à lui barrer la route, elle marcha rapidement vers le vestiaire, où elle prit son manteau, puis gagna la sortie.

*

Sur le seuil de l'établissement de nuit, Isabelle

s'arrêta, ne reconnaissant pas la place Pigalle.

Il était deux heures du matin ; une rue sombre en pente s'allongeait à droite et à gauche de l'entrée illuminée.

L'orpheline n'avait pas l'habitude de se trouver dehors à des heures pareilles.

Elle s'étonnait que Lyse Rolle ne fût pas venue la rejoindre comme il était convenu entre elles, et, un peu ennuyée, pas très brave non plus, elle hésitait à s'éloigner dans la rue inconnue, quand, derrière elle, la voix de Talaine ordonna au chasseur :

– Une voiture pour Mademoiselle.

L'orpheline se tourna vers lui et observa sans aménité :

– Est-ce qu'on vous demande quelque chose, à vous ?

– Vous n'avez pas la prétention de rentrer chez vous à pied ?

– Ça vous regarde ?

– Il faut croire, puisque j'interviens.

Les mots rebondissaient entre eux comme une balle lancée vigoureusement.

Isabelle avait haussé les épaules et s'était détournée comme si elle refusait de discuter plus longtemps avec lui.

Mais, se rapprochant d'elle, il lui expliqua :

– Vous êtes ici, sur la Butte, auprès du Sacré-Cœur, et il me paraît difficile que vous vous aventuriez toute seule dans ce quartier que vous ne connaissez certainement pas.

– Sur la Butte ? répéta-t-elle, toute saisie, en cessant subitement de lui tenir rigueur. Ici, ce n'est pas l'*Abbaye de Samos* ?

– Non, c'est le *Paradis des Musettes*.

Elle en était abasourdie.

Elle était montée en voiture avec ses compagnes et n'avait pas fait attention au chemin suivi.

Elle comprenait maintenant pourquoi son amie n'était pas venue la rejoindre. Cette pauvre Lyse la cherchait, là-bas, place Pigalle, pendant qu'elle-même l'avait attendue ici...

Mais elle ne s'expliquait pas ce changement de programme.

– Les autres m'avaient dit... commença-t-elle.

Il ne la laissa pas achever.

– Elles auront voulu vous faire la surprise, à moins qu'elles n'aient pas compris, tout d'abord, ou peut-être pour mieux vous décider à les suivre ?

L'orpheline, tout à coup, présentait un coup monté, et elle regarda le jeune homme avec mépris.

– Vous les aurez conseillées ; un guet-apens, je vois...

Ce fut lui, cette fois, qui haussa les épaules, vexé de ses soupçons, qui n'étaient pas fondés.

La voiture demandée venait de s'arrêter devant la boîte de nuit.

– Montez, fit Talaine, en tenant ouverte, devant Isabelle, la portière du taxi.

Mais la jeune fille se méfiait autant de la voiture que de la rue déserte. Et même, la rue lui

paraissait moins dangereuse. D'ailleurs, elle souhaitait contrarier les désirs de Talaine.

Serrant contre elle son manteau trop léger qui la garantissait mal du froid, elle voulut s'éloigner, fanfaronne, pour le braver.

Le jeune homme ne le lui permit pas.

– Allons, pas d'enfantillages, n'est-ce pas ? À pareille heure, c'est aux hommes de prendre l'initiative du retour.

Il l'avait saisie par le bras et la poussait vers l'automobile.

Comme elle résistait, il insista :

– Si vous tenez à rentrer à pied, je vous accompagnerai. Mais je vous préviens que le chemin est long et qu'il vous faudra subir ma présence jusqu'au bout.

– Ce que vous pouvez être importun, vous !

– Je n'en doute pas, mais obéissez ; c'est ce que vous avez de mieux à faire à cette heure.

– Vous prétendez m'accompagner ?

– Je ne vous lâcherai pas si vous rentrez à

pied.

- Et si je prends cette voiture ?
- Elle vous déposera chez vous.
- Vous me l'affirmez ?
- Je vous le jure.
- Sans que vous m'accompagniez ?
- Si vous l'exigez...

Elle se décida :

- Soit, qu'on en finisse !

Elle s'installa sur la banquette du fond, un peu embarrassée de se servir d'un mode de locomotion aussi coûteux.

C'était la première fois qu'elle usait d'un taxi et elle se demandait à quel prix ça pouvait revenir.

Cependant, elle vit Talaine parler au chauffeur, puis le payer.

« Ah ! tout de même, pensa-t-elle, il ne m'impose pas sa présence. Mais pourvu qu'il n'ait pas donné une autre adresse que la

mienne ! »

Cette supposition la tourmentait un peu. Elle fut encore moins rassurée quand, l'auto démarrant, elle vit Talaine sauter sur le marchepied, ouvrir la portière et s'installer en face d'elle.

– Oh ! s'écria-t-elle, indignée. Vous m'aviez promis de me laisser rentrer seule. Arrêtez cette voiture, je veux descendre.

Mais cette fois la voix du jeune homme domina la sienne :

– Ne criez donc pas ainsi ! dit-il avec humeur. Ne comprenez-vous pas que je n'ose même pas vous laisser aller seule avec ce chauffeur inconnu qui me paraît avoir une figure de soudard ?

– Il fallait en choisir un autre.

– À cette heure-ci, on prend ce qu'on trouve ! Si je vous avais offert ma voiture et mon chauffeur, vous auriez supposé que je voulais vous enlever ou vous conduire chez moi.

– Vous n'avez pas d'illusions, heureusement, sur ce que je pense de vous.

– Vous avez même tendance à dénaturer le moindre de mes gestes, comme si j'étais incapable d'avoir un bon mouvement ou de faire une chose propre.

– Chacun est jugé sur ses actes plus que sur ses promesses, riposta-t-elle sans se démonter.

– Ah ! taisez-vous, ne me narguez pas plus longtemps ! Nous sommes seuls, vous et moi, dans cette voiture, et si vous ne me croyez pas capable de me conduire en gentilhomme, il est bien inutile que je me gêne plus longtemps.

Cette fois, elle ne répliqua pas ; elle ne tenait nullement à exciter son ressentiment. Et, de penser tout à coup qu'elle était à sa merci, elle se mit à trembler d'effroi, regrettant les mots de défi qu'elle lui avait lancés à la tête et dont il pourrait se venger.

La main sur la poignée de la portière, elle se tenait prête à se jeter à bas de l'auto si son compagnon avait eu vers elle le moindre geste d'audace.

Blottie dans le fond de la voiture, elle

l'observait à la dérobée, inquiète de ce qu'il pouvait ruminer, maintenant qu'il ne parlait plus.

Il avait croisé les bras et, raidi à sa place, le front soucieux, il semblait rouler des pensées sombres.

– Vous m'en faites faire des choses ! s'écria-t-il avec amertume, à un moment donné. Je ne me reconnais plus ! Je suis là auprès de vous, comme un imbécile. Ah ! ce que vous devez rire de moi !

Elle garda un silence prudent, n'étant plus obsédée que par une seule pensée :

« Arriver chez elle, arriver bien vite pour ne pas subir plus longtemps ce tête-à-tête inquiétant ! »

Comme elle ne lui avait pas répondu, le jeune homme se pencha vers elle :

– Dites-le donc, que je suis ridicule, en ce moment, et que vous me raillez en vous-même, de ma niaiserie ?

– Oh ! non, protesta-t-elle faiblement, car elle avait peur de lui, en cet instant. Non, je ne ris pas de vous sentir si bon... Sans vous, j'aurais été très

embarrassée, et je vous suis reconnaissante de m'avoir protégée ce soir comme un grand frère.

– Un grand frère ! ricana-t-il. C'est bien ce que je dis : je suis un idiot, et vous n'auriez pas tort de vous payer ma tête.

De nouveau, elle évita de répondre.

Sans perdre de vue son inquiétant voisin, elle essayait de reconnaître le chemin suivi par la voiture.

Très troublée, elle n'arrivait pas à trouver un point de repère, et elle commençait à croire que le chauffeur l'emmenait dans une fausse direction, quand la voiture, soudain, stoppa au bord d'un trottoir.

Elle faillit crier de bonheur en reconnaissant la porte de sa maison.

Vivement, elle sauta à terre et, tout de suite, actionna la sonnette électrique, si heureuse enfin d'être délivrée de ses craintes.

Comme elle n'avait même pas songé à prendre congé de lui, Talaine mit pied à terre.

Et, d'un ton bourru, remarqua :

– Convenez que je viens de me conduire comme un nigaud de belle envergure ; mais vous pourriez me remercier de ma bêtise.

Avant de disparaître dans l’entrebâillement de la porte, Isabelle se tourna vers son poursuivant et le regarda longuement.

Une douceur passa dans ses yeux purs.

– Je vous remercie, monsieur Talaine, fit-elle, un peu émue, vous venez de vous conduire en honnête homme, et je vous demande pardon d’avoir douté de vous.

Il ne répondit pas, parce qu’il avait senti trembler la voix de la jeune fille ; il était plus troublé qu’elle.

Elle disparut sans qu’il eût songé à la retenir, et même il resta, songeur, un moment, à sa porte.

Que de pensées contradictoires se heurtaient en lui ! Il avait peut-être été don Quichotte cette nuit, mais la douceur de ce regard de femme posé sur lui était un bienfaisant viatique qui compensait ce qu’il nommait sa bêtise.

– Eh bien ! Patron ? C’est-y qu’on vous charge

ou que je file seul ?

La voix du chauffeur brisait son rêve.

Il jeta son adresse en se disant que, chez lui, il pourrait téléphoner au *Paradis des Musettes* de faire revenir sa voiture. Il n'avait même pas pensé, une minute, au troupeau de figurantes qu'il avait laissées se débrouiller seules pour rentrer chez elles.

*

Quand Isabelle arriva le lendemain après-midi à la répétition, une camarade lui tendit le billet de Talaine qu'elle avait oublié sur la table du *Paradis des Musettes*.

– Dites donc, la petite Fouquet, des papiers comme ça ne courent pas les rues. Si l'une de nous se l'était approprié, vous n'auriez eu que ce que votre négligence méritait. Heureusement, on est honnête, chez nous.

L'orpheline haussa les épaules avec insouciance :

– Pour moi, ce papier n’a aucune valeur, fit-elle tranquillement ; mais il est libellé à mon nom, et c’est à moi, en effet, de lui donner une destination.

– Dites donc, si vous n’en voulez pas...

Mais la jeune fille secoua la tête :

– Vous avez eu votre part, fit-elle en riant, chacune la sienne. D’ailleurs, ce bon est aussi au nom de Lyse Rolle, et je ne puis en disposer sans elle.

Isabelle ne demanda pas, cependant, conseil à son amie.

Le soir, dès qu’elle aperçut le signataire du billet, elle alla vers lui :

– Monsieur Talaine, lui dit-elle, permettez-moi de vous restituer ce papier dont je ne me servirai pas... Merci, tout de même, de l’intention, ajouta-t-elle aimablement, car bien qu’elle se fût disputée la veille avec lui, elle était sans rancune et s’efforçait d’atténuer ce que son refus pouvait avoir de désobligeant pour lui qui, somme toute, avait été généreux avec l’ensemble des choristes.

– Et pourquoi ne vous en servez-vous pas ?

– Parce que je n’ai pas besoin que quelqu’un paie pour moi les robes que je porte.

Elle s’arrêta. En éclair, la pensée de sa tante qui avait « subvenu » à tous ses besoins jusqu’ici venait de lui traverser l’esprit.

Une rougeur empourpra son front au souvenir des humiliations qu’elle avait dû subir.

– Une vieille parente s’en est acquittée jusqu’ici, expliqua-t-elle franchement, car elle ne voulait pas qu’il pût interpréter contre elle l’émotion qu’elle avait laissé percevoir. Mais c’est bien dur d’être l’obligée de quelqu’un, et je me suis promis de ne plus dépendre que de moi.

– Promesse imprudente ! On dépend toujours de quelqu’un, de son travail ou de son directeur, ou encore de la maladie et de l’adversité. Il n’y a que ce qu’on tient qu’on soit sûr de posséder. Puisque ce papier faisait partie du contrat passé avec vos compagnes, pourquoi n’en usez-vous pas comme elles ?

– Parce que nul n’est tenu d’accepter un

cadeau qui ne lui convient pas. Et j'estime qu'une robe n'est pas une chose qu'une honnête fille puisse recevoir d'un jeune homme.

– Ah ! pardon ! Il ne s'agit pas d'un cadeau particulier, mais d'une offre collective. Enfin, ceci vous est donné sans condition.

– Pourquoi pas comme une prime !

– Vous la trouvez donc bien jolie, votre petite robe noire, que vous ne vous réjouissez pas d'en mettre une autre ?

– Elle me suffit, répliqua l'orpheline un peu fièrement.

– Toutes les femmes aiment la toilette et le changement.

– Justement, moi, quand une robe me plaît, j'éprouve le besoin de la mettre tous les jours.

Talaine examina la petite robe de laine qui revêtait Isabelle d'une humble tenue de pensionnaire provinciale et il fit une moue.

– Eh bien ! avoua-t-il avec sincérité, moi, je la trouve insignifiante, votre robe ; et je rêve de toilettes somptueuses qui pareraient votre beauté

et vous feraient l'égale d'une reine.

Isabelle sourit.

– Voici des folies que ma bourse ne me permettra pas encore tout de suite de réaliser.

– En attendant, profitez de l'occasion. Croyez-moi, mademoiselle, il y a assez de temps que vous portez cette tenue de deuil.

Isabelle éclata de rire.

– Mais je n'ai qu'elle, mon bon monsieur, et je n'en veux pas d'autre pour le moment. Cette robe que vous critiquez si légèrement m'est infiniment précieuse, je vous assure !

Le visage de Talaine s'altéra sans que l'orpheline comprît ce que ses paroles faisaient naître en l'esprit du jeune homme.

– Comment une femme peut-elle dédaigner l'offre d'une robe quand elle n'en a qu'une à se mettre ? balbutia-t-il.

Du doigt, il désignait le papier qu'Isabelle roulait dans sa main.

– Non, fit-elle catégoriquement. Je vous

remercie, mais vous ne pouvez comprendre la joie orgueilleuse qui m'inonde à la pensée de subvenir seule à mes besoins. Ça me gênerait joliment de revêtir une robe qu'un étranger aurait payée... Quant à en acheter une autre !... Pour le moment, j'ai la tête remplie de projets.

– Dites-les-moi !

– Oh ! à quoi bon ! Ils me concernent seule...

– Et dire que, si vous vouliez, tous vos désirs seraient réalisés tout de suite !

– Oui, mais voilà ! Je ne veux pas qu'ils le soient par votre intermédiaire.

– Vous me rendez féroce. J'en arrive à souhaiter l'échec de vos projets pour que vous changiez d'avis.

– Grand merci, cher monsieur. Vous me portez véritablement intérêt.

– J'avoue que vos belles théories m'énervent. Ainsi, tenez, votre petite robe noire, je la déteste.

– Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

– Elle est solide, et je sens que, durant des

mois encore, vous pourrez la porter sans avoir besoin de la remplacer.

– Heureusement. Il est nécessaire qu'elle dure longtemps.

– Elle m'est odieuse, et je voudrais pouvoir la réduire en morceaux afin que vous en mettiez une autre.

Isabelle éclata de rire.

– Décidément, je vais croire que ma robe porte ombrage à votre vanité, fit-elle gaiement, car elle supposait tout bas qu'il était humilié de faire la cour à une jeune fille si pauvrement vêtue.

Et cette idée mettait Isabelle en joie.

– Plus que vous ne l'imaginez, répliquait Talaine. Votre trop modeste toilette jette une note sombre au milieu de celles de vos compagnes et semble toujours rappeler que vous êtes d'une autre essence... C'est agaçant, à la longue.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'en réalité cette robe de laine le poursuivait comme une image douloureuse qui tenait du remords et de l'obsession. Était-il avec une jolie femme

couverte de bijoux et de fourrures, il lui suffisait d'évoquer involontairement le souvenir d'Isabelle pour qu'immédiatement la présence de celle qui était à ses côtés lui devînt odieuse.

La robe noire surgissait devant lui comme un rappel très doux, mais aussi très pénible, et il avait envie de piétiner les trop riches fourrures et les trop beaux bijoux de sa compagne du moment, qui osait porter de telles parures, quand la femme aimée, et malgré tout respectée, se contentait de si peu.

C'était son cauchemar, cette petite robe de deuil. Elle le tenait en échec, elle semblait le narguer !

Allez donc faire quelque grosse dépense quand la vision féminine qui vous obsède vous apparaît revêtue d'une sombre livrée de misère ! Et pouvez-vous vous livrer tranquillement et égoïstement à un plaisir quand vous évoquez une robe noire très sage... trop raisonnable... qui paraît peser toutes vos folies ?

Et comment vous croire beau garçon et irrésistible, au milieu d'un essaim de jolies

femmes, quand il vous suffit de penser à une gosse vêtue pauvrement pour que vous doutiez tout de suite de vos succès ! Est-ce bien pour vous ou pour votre argent qu'elles vous sourient, toutes ces femmes coquettes ? Là-bas, il en est une sur qui l'argent et le luxe n'agissent pas... Justement, celle-ci vous résiste. Si encore la rébarbative avait sur les épaules de somptueuses parures, vous vous diriez que la place est prise, qu'un autre l'occupe qu'il est difficile de déloger... Cette femme ne se rend pas parce qu'elle a des avantages matériels qu'elle tient à sauvegarder... Mais voilà qu'au contraire celle qui vous tient en échec est une pauvre orpheline, sans protecteur, sans fortune, sans amis... sans toilettes. C'est incroyable comme elle se moque de vous, la petite robe noire qui défie toutes vos attaques et repousse toutes vos propositions !

Voilà tout ce que Talaine aurait pu dire à Isabelle s'il avait eu le courage d'exprimer haut ce qu'il pensait en secret. Mais le viveur qu'il était avait la vanité de se croire invulnérable. Il se fût jugé ridicule s'il avait éprouvé ou exprimé un sentiment sincère.

Pudeur, réserve instinctive, ou aveuglement, quelque chose l'empêchait de voir clair en lui. Il était incapable, d'ailleurs, de s'avouer à lui-même ses propres sentiments.

Il se jugeait à la blague, raillant l'attrait qu'il éprouvait pour la petite choriste, se trouvant ridicule de tant penser à elle, et étant prêt à toutes les folies pour se prouver qu'il ne tenait pas à elle. Mieux que cela, il rêvait de la conquérir pour avoir le plaisir de l'abandonner ensuite !

« Ça lui apprendra à m'avoir résisté si longtemps. »

Combien il aurait aimé la voir lui céder pour pouvoir lui dire :

« Tu veux maintenant ? Merci, ma belle ! C'est moi qui n'y tiens plus ! »

Mais voilà, pour l'instant, Isabelle déchirait tranquillement en mille morceaux le billet qu'il avait refusé de reprendre et qui contenait tant de belles choses en perspective.

Gaiement, elle disait :

– C'est bien la première fois que je déchire un

papier d'une telle valeur... C'est délicieux, quand on est pauvre, d'avoir un geste luxueux, de détruire quelque chose qui représente pour vous une fortune... On a presque l'impression de jeter l'argent par la fenêtre !... Heureusement, ces morceaux de papier sont sans valeur, ils ne représentaient qu'une possibilité qu'il ne me plaît pas de réaliser... Alors mon geste n'est pas du tout luxueux, c'est presque dommage !

Brusquement, Talaine tira son portefeuille de sa poche, et y prenant un billet de mille francs, il le tendit à la jeune fille.

– Déchirez, fit-il avec un frémissement, vous connaîtrez la sensation jusqu'au bout...

Les yeux d'Isabelle brillèrent ; amusée et un peu avec défi, elle dit :

– Vrai, vous voulez ?

– Je vous en prie... ayez au moins une fois cette satisfaction.

Déjà, elle saisissait le billet, le pliait... Elle avait commencé à le déchirer, quand elle s'arrêta soudain, tout émue.

– Oh ! fit-elle avec horreur, mille francs !

– Qu’importe, puisque vous ne les accepteriez pas pour vous.

– Mille francs, répéta-t-elle, sans l’entendre, en tenant le billet comme s’il lui brûlait les doigts.

Elle était devenue très rouge.

Ses yeux angoissés regardèrent Talaine qui lui souriait. Puis son regard halluciné alla vers un pauvre diable de machiniste qui portait un décor.

– Noter a son enfant malade, fit-elle lentement, comme en un songe... une petite fille à qui il faudrait du grand air et des soins... vous voulez bien ?

Du geste, elle faisait signe de donner le billet au malheureux.

Mais Talaine secoua la tête :

– Non, fit-il, c’est pour vous... pour que vous le déchiriez et connaissiez une impression jamais encore ressentie.

– Vous voulez bien que...

– Oui.

– Ces mille francs sont à moi ? Vous me les donnez ?

– Oui.

– Mais s’il me plaît de les donner au lieu de les déchirer ?

– Non, c’est une condition.

Elle recula.

– Oh ! L’horreur ! jeta-t-elle. Comment pouvez-vous tenter pareillement une pauvre fille ?

Elle posait sur lui ses yeux horrifiés comme si elle avait eu soudain un monstre devant elle.

Alors, brusquement, dans une réaction de tout son être, elle roula le billet en boule et le lança, avec une certaine violence, à la figure de l’homme.

– Démon ! fit-elle.

Talaine, d’abord, ne fit pas un mouvement. Le papier pourtant l’avait heurté au visage avec l’impression d’un soufflet. Il continuait de la

regarder, mais il était devenu très pâle.

De nouveau, ils étaient ennemis.

Le regard dur, sans la quitter des yeux, il avança le pied, et le posant sur la petite boule de papier qui était tombée à terre, il écrasa celle-ci comme s'il voulait à jamais détruire la preuve de l'humiliant soufflet.

Il vit le regard éperdu de la jeune fille aller de son visage à son pied... Elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'il faisait et elle tremblait d'une incompréhensible épouvante pendant qu'il le piétinait.

Le billet réduit à l'état d'une mince pellicule collée à terre, Talaine pirouetta sur lui-même.

Isabelle perçut encore son regard dur qui la défiait.

Puis, lentement, en sifflotant, il s'éloignait.

Frappée de stupeur, l'orpheline était demeurée immobile. Elle ne s'expliquait pas encore le geste de colère et le cri de bête traquée qu'elle avait eu devant l'offre de Talaine.

Avait-elle donc vraiment, une seconde,

éprouvé l'horrible tentation ? Détruire une somme qui représentait peut-être la vie d'une fillette ! De quel démon était donc formée l'âme humaine pour qu'elle en eût ébauché le geste ? Et cet homme qui avait escompté une pareille faiblesse de sa part !

Parce qu'elle se refusait au geste destructeur, il en avait eu, lui, l'affreux courage !

Ses yeux en hypnose regardèrent l'informe chiffon de papier aplati sur le plancher.

« Mille francs ! »

Talaine s'était éloigné, et Isabelle réfléchissait.

Mille francs, une petite fortune pour ce pauvre Noter ! Cet argent allait être perdu, car nul, hormis elle, ne pouvait deviner que dans cette petite boule écrasée et salie par une semelle de chaussure vindicative, il y avait de quoi faire renaître les couleurs d'une enfant que l'anémie tuait lentement.

Alors, il parut à Isabelle qu'elle n'avait pas le droit de laisser ce billet tomber au rebut. Elle devait le ramasser et le donner elle-même à

Noter.

Si Talaine changeait d'avis et revenait le réclamer, elle avouerait ouvertement à quels motifs elle avait obéi.

Déjà elle se baissait pour ramasser le précieux papier, quand, instinctivement, ses yeux fouillèrent l'ombre du couloir dans lequel Talaine s'était éloigné.

La lueur rouge d'une cigarette allumée brillait derrière un portant. Brusquement, tout son sang afflua aux joues d'Isabelle.

Talaine la guettait et suivait chacun de ses gestes. Elle eut soudain l'épouvante qu'il voulût la perdre. Si elle se baissait et ramassait l'argent, il allait peut-être crier au voleur et l'accuser d'avoir pris le billet.

Sait-on jamais jusqu'où la mentalité infernale d'un Talaine déçu peut aller ? Ce serait le scandale, la flétrissure sur elle d'une accusation. Peut-être perdrait-elle son emploi. Elle se vit salie, sans travail, mourant de faim.

Alors, épouvantée, Isabelle s'enfuit. En

courant, elle s'élança vers l'escalier qui grimpait aux loges. Et, ne se souciant plus du billet abandonné qui allait être perdu, elle escalada les marches quatre à quatre jusqu'en haut.

Cependant, derrière elle, Talaine s'était avancé pas à pas pour suivre sa retraite.

Tout songeur, il la regarda disparaître. Puis, un peu nerveux, il tira plusieurs bouffées de sa cigarette.

– On ne fume pas ici, fit une voix bourrue derrière lui.

Il tressaillit, tiré d'un monde de pensées contradictoires par la voix du souffleur qui s'apprêtait à gagner son trou.

Machinalement, il éteignit le feu indiscret du tabac égyptien dont il usait. Puis, se décidant, il alla vers l'informe bout de papier, le ramassa et le glissa dans sa poche de gilet.

C'était un souvenir d'Isabelle qu'il ne voulait pas que d'autres pussent fouler aux pieds.

Souvenir singulier, peut-être, mais qui lui semblait soudain précieux.

Deux minutes après, s'étant mis à la recherche de Noter, il disait à celui-ci, en lui tendant un autre billet :

– M^{lle} Fouquet m'a dit que votre petite fille avait besoin de grand air ; voulez-vous me permettre, Noter, de vous aider à envoyer votre gamine à la campagne ?

Et comme le pauvre père se confondait en remerciements, Talaine l'arrêta :

– Mais non, vous ne me devez rien, Noter. Je n'y aurais même pas pensé, moi. C'est à celle qui a dicté mon geste que vous devez dire merci !

– Oh ! la petite Fouquet est une brave fille. Et si sage, si gentille ! Bien sûr que je vais aller la remercier.

Alors, pendant que l'homme s'éloignait dans ce dessein, probablement, Talaine quitta le théâtre.

Il ne tenait pas à savoir comment Isabelle allait accueillir Noter. Avec une aussi singulière fille, l'habitué du Lyrique n'était pas certain du tout d'avoir eu, cette fois encore, raison d'agir

comme il avait fait. Mieux était de s'éloigner sans s'en assurer. Quand il reverrait Isabelle, l'incident serait vieux, et il n'y aurait plus à revenir là-dessus.

D'ailleurs, en quittant le Lyrique, Talaine se sentait léger. Une douceur était en lui qu'il ne cherchait pas à expliquer. Les scrupules d'Isabelle ne le hantaient pas, lui ! L'argent, c'est fait pour rouler, et mille francs, pour un viveur comme lui qui jetait l'argent par la fenêtre, ne représentaient souvent qu'un royal pourboire à qui lui avait fait plaisir.

Il s'éloignait donc l'âme sereine et souriant. Peut-être le bien, fait à l'instigation d'Isabelle, lui réchauffait-il l'âme ! À moins que ce ne fût l'hésitation et la faiblesse d'Isabelle devant l'argent qui eussent réveillé ses espoirs. Toujours est-il que plusieurs fois il se surprit à dire :

« Ma petite Isabelle... ma chère petite Isabelle ! »

Et il frémissait, une douce chaleur au creux de la poitrine, comme si véritablement cette soirée l'eût rapproché de celle qu'il désirait.

L'orpheline, cependant, n'était pas très fière d'elle ce soir-là.

La tentation l'avait effleurée si fort depuis quelques heures, qu'elle s'effrayait un peu d'être une si petite chose, sans défense devant le mal.

« Il s'en est fallu de bien peu que je ne cède à son défi de déchirer le billet... ou encore que je me l'approprie en le ramassant pour donner à un autre ce qui n'était pas à moi... Sans compter que, dans ma nervosité, je me sentais capable d'accabler ce Talaine de toutes les injures possibles. Quand je lui ai jeté son billet à la figure, j'aurais voulu le gifler ou le griffer ! Ce qu'il m'agaçait, le monsieur ! Ce n'est pas raisonnable d'avoir de pareils énervements. »

Non, vraiment, Isabelle n'était pas fière d'elle ce soir-là !

Et quand Noter l'aborda pour la remercier, elle commença par devenir écarlate, comme si elle avait fait quelque chose de mal.

– Si M. Talaine vous a donné de l'argent, tout le mérite lui en revient, assura-t-elle. Moi, je n'ai

fait que parler de votre enfant. Et, demanda-t-elle en hésitant, ii a été généreux, M. Talaine ?

– Mille francs, mademoiselle. C'est une somme !

Le chiffre ne l'étonnait pas. C'est le billet qu'elle aurait voulu voir. Talaine l'avait-il défroissé et plié proprement avant de le donner ?

– Un beau billet, tenez, mademoiselle, un billet tout neuf.

Avec émerveillement, l'homme montrait le billet intact et qui ne paraissait pas avoir déjà beaucoup circulé.

Isabelle le regarda d'un œil rond. C'était un autre billet ! Le premier devait être encore à terre, dédaigné parce que sali et froissé.

L'homme ne sut jamais pourquoi une flamme de colère passa à ce moment sur le front pur d'Isabelle : et même s'il avait lu dans ses pensées, il n'aurait jamais compris pourquoi elle fulminait contre les riches, juste au moment où l'un d'eux se montrait si généreux avec lui.

« C'est inimaginable ! protestait-elle tout bas.

Ces gens-là, parce qu'ils ne manquent de rien, parce qu'ils n'ont jamais connu le besoin, ils vous écrasent de leur argent... Mais jeter sans raison mille francs qui ne serviront à personne... mille francs perdus inutilement, par caprice, par dédain ! Ça, je ne le lui pardonnerai jamais ! »

Pauvre gosse ! Elle ne s'était même pas encore rendu compte que, tous les jours, elle trouvait mille raisons pour être fâchée contre Talaine. Tous les jours, elle prenait de belles résolutions.

« Je ne lui parlerai plus... je ne paraîtrai même pas m'apercevoir qu'il existe... S'il m'adresse la parole, je ferai comme si je n'entendais pas... »

Oui, toutes les nuits, elle bâtissait ces fermes projets... Mais, le lendemain, elle les oubliait, et, de la meilleure foi du monde elle trouvait des excuses à Talaine. Non seulement elle lui répondait quand il lui parlait, mais quelquefois, c'est elle dont le regard, le sourire ou la voix provoquaient l'intérêt du jeune homme et éveillaient son attention.

*

L'homme portait un beau décor qu'il avait du mal à maintenir debout. Il ne vit pas Isabelle s'aplatissant contre le mur pour lui laisser toute la place, et il la heurta avec l'extrémité d'une planche découpée qui simulait une branche d'arbre.

Ce bois atteignit l'orpheline au bras, causant un double accident.

L'étoffe craqua et la manche fut coupée par une large déchirure à travers laquelle la peau blanche apparut, zébrée de rouge.

Pendant que l'homme continuait son travail sans se rendre compte du mal qu'il avait causé, Isabelle contemplait, avec des yeux navrés, le désastre de sa manche déchirée.

Cette fois, sa robe était inutilisable !

L'accident tombait mal. Le froid sévissait, et là-haut, dans sa pauvre chambrette, l'orpheline souffrait du manque de nourriture chaude. Les quelques sous de charcuterie dont elle se

contentait à chaque repas, étaient insuffisants à cette époque de l'année. Il lui aurait fallu régulièrement de bonnes soupes chaudes, des petits plats cuisinés lentement sur le feu, et contenant beaucoup de calories, comme Lyse Rolle l'invitait quelquefois à venir en manger avec elle. La jeune fille reculait devant ces dépenses indispensables, elle voyait avec terreur le froid augmenter tous les jours, et l'obligation où elle allait être de faire du feu. Car Isabelle était avare des quelques francs qui lui restaient au bout du mois, après qu'elle eut payé son loyer et subvenu sommairement aux frais journaliers de son entretien.

La jeune fille poursuivait un but qu'elle avait hâte d'atteindre. La chambre meublée qu'elle occupait lui paraissait laide, inconfortable et d'un loyer trop élevé pour les si minces avantages qu'elle y trouvait.

Et Isabelle rêvait de louer un petit appartement de deux pièces et d'une cuisine qu'elle aurait meublées à sa guise.

Lyse Rolle y aurait eu une chambre, et la

même cuisine leur aurait servi à toutes deux, sans que leur loyer annuel fût plus élevé que celui des deux chambres garnies qu'elles occupaient actuellement.

Pour réaliser ce rêve, il fallait d'abord arriver à mettre de côté la somme nécessaire à payer d'avance les six mois de location qu'on exige à Paris pour les appartements à louer.

Ensuite, il fallait pouvoir acheter, tout de suite, les principaux meubles : deux lits, une table, un fourneau, quelques chaises et un peu de vaisselle.

Or, à cette double dépense, Lyse Rolle ne pouvait contribuer, puisqu'elle envoyait chaque mois de l'argent aux siens restés en province.

Évidemment, par la suite, elle donnerait à Isabelle, tous les mois, les trois cents francs qu'elle versait en ce moment à leur propriétaire et, peu à peu, Isabelle retrouverait l'argent avancé. Mais d'abord, il fallait posséder la somme totale des dépenses à faire.

C'est pour réaliser ce rêve que l'orpheline se privait de tant de choses et supportait si

allègrement les railleries de Talaine sur son éternelle robe noire.

Et voici qu'un stupide accident avait détérioré celle-ci.

Navrée, la jeune fille regardait la déchirure, en angle, de sa manche, et sa déception était si grande, que des larmes lui montèrent aux yeux.

Elle n'avait pas vu qu'à quelques pas d'elle Talaine avait suivi la scène.

Tout d'abord, il s'en était égayé : « La fameuse robe qui l'agaçait était fichue ! » Allons, peut-être aujourd'hui ses offres seraient-elles mieux accueillies.

Mais voici que dans les grands yeux d'enfant qui examinaient le désastre, il vit briller des larmes. Et ce fut comme si, soudain, une main lui avait serré la gorge. Son sourire s'était figé sur ses lèvres.

Il vint vers Isabelle.

– C'est grave ? s'informa-t-il, d'un ton sérieusement compatissant.

La jeune fille leva vers lui son visage désolé.

– Une vraie catastrophe ! balbutia-t-elle, sans se rendre compte de la confiance qui la faisait livrer son souci. J’avais besoin que cette robe tienne encore quelque temps.

– Un stoppage, peut-être ?

– Oui, je vais essayer une reprise.

– Cela se verra.

– Malheureusement.

– Et...

Il s’arrêta, ayant peur de la blesser en posant une trop indiscrete question.

– Cela vous est difficile d’acheter une autre robe, en ce moment ?

– Oui... ça tombe mal. L’hiver, on a toujours des dépenses supplémentaires.

– M’autorisez-vous à vous offrir, une nouvelle fois, la robe que vos camarades ont acceptée ?

– Vous savez bien quelles sont mes idées là-dessus.

– C’est en ami... sans rien oser prétendre...

– Non, non ! Ne me tentez pas à nouveau. Si vous saviez combien j’ai en horreur que vous mettiez toujours entre nous votre fortune !

– Il y a des heures où je voudrais être pauvre comme vous.

– Euh ! Vous divaguez dans ces moments-là ! Je ne vous vois pas obligé de gagner votre vie.

– Je n’y ai pas été habitué, surtout ! Et maintenant, je le trouverais certainement drôle.

Ils se sourient.

Parfois, ils étaient remplis d’indulgence l’un pour l’autre, et paraissaient se comprendre à demi-mot.

Ils étaient à l’un de ces moments-là, et leurs regards, très doucement, se pénétraient...

– Alors, fit Isabelle, en s’arrachant avec effort à ce tête-à-tête troublant, je vais aller essayer de raccommoder ma manche et ma peau ; malheureusement, l’une ne donnera plus de mal que l’autre.

– Votre peau ? Vous êtes blessée ?

Elle s'éloignait. D'un élan, il la rejoignit et lui saisissant le bras :

– Montrez. Ces portants sont remplis de poussière, il ne faut pas négliger ça.

Ses mains agitées écartaient les bords de l'étoffe déchirée pour mieux apercevoir la longue écorchure.

Quelques gouttelettes de sang, écarlates, sur la peau blanche, fascinèrent le jeune homme.

Ses doigts tremblants effleurèrent le bras nu et recueillirent le précieux liquide.

– Laissez-moi vous soigner, balbutia-t-il, tout troublé par la blancheur de lait de la chair, en même temps qu'hypnotisé par ce sang rouge... le sang d'Isabelle qui teintait à présent ses propres doigts.

En même temps, il avait tiré de sa poche un mouchoir de fine batiste, immaculé.

– Mais ce n'est pas la peine, protesta-t-elle, intimidée, car elle sentait les doigts de l'homme frémir sur sa chair. Ça guérira tout seul. Tout à l'heure, il va falloir que je m'habille, et je devrai

mettre beaucoup de poudre pour cacher cette petite blessure.

Il ne répondit pas. Après avoir dégrafé le poignet de la manche, il s'occupait à relever l'étoffe jusqu'au-dessus du coude.

Cette fois, il tenait tout entier entre ses mains le bras délicat qui semblait sculpté dans l'ivoire... de l'ivoire sur lequel une ligne d'encre rouge eût été fortement tracée.

Il ne se rendit pas compte de son geste, et il agit si vite qu'elle ne put l'empêcher. Sur l'égratignure, sa bouche s'était penchée.

Ses lèvres aspirèrent la blessure, sa langue en lava les contours.

– Oh ! fit seulement Isabelle, toute troublée, et qui était devenue toute rouge.

Un frisson la secouait subitement. Avec des yeux brouillés, elle contemplait cette tête d'homme penchée sur elle et dont les soins étaient une longue caresse...

– Laissez-moi, balbutia-t-elle. Ce n'est rien. Demain, il n'y paraîtra plus.

Elle se sentait les jambes fauchées sous une inconcevable faiblesse,

Talaine s'était redressé, tout pâle d'émotion, ses lèvres semblaient encore savourer l'ivresse du baiser prolongé.

– J'ai bu votre sang, murmura-t-il. Le baptême d'amour de certaines peuplades africaines.

Maintenant, pour avoir le prétexte de tenir encore entre ses mains le bras blanc qui le bouleversait, il nouait minutieusement son mouchoir autour de la plaie.

– Ma tante ne m'a pas habituée à tant de soins, raillait-elle, car elle était émue et avait perdu sa présence d'esprit sous la flamme ardente des yeux qui la dévisageaient. C'est fini ? Je vous assure, ça ne méritait pas tant de soucis.

– Que ne puis-je aussi raccommoder la manche ! murmura-t-il.

– La manche ? fit-elle, en examinant celle-ci pour se donner une contenance. Tant pis, l'accroc est en droit fil, une reprise ne se verra pas trop.

– Je ne puis rien ? insista-t-il. Je vous en prie,

Isabelle, donnez-moi ce droit que vous ne refuseriez pas à la bonne volonté d'une parente quelconque, parfois malveillante, cependant !

Son insistance la rendit à elle-même. Elle dégagea son bras qu'il continuait de tenir et, se rejetant un peu en arrière, pour qu'il ne pût le saisir à nouveau :

– Mais non, vous savez bien que je ne veux rien accepter.

– Aujourd'hui, c'est un cas de force majeure.

– Pas du tout, c'est un simple incident, et je dois me débrouiller autant que s'il s'agissait d'acheter du bois pour chauffer ma chambre ou d'un ressemelage pour mes chaussures.

Tout en parlant, elle avait fait glisser sa manche par-dessus le mouchoir de Talaine, qu'elle consentait ainsi à conserver sur elle.

– Alors, vous n'accepterez donc jamais rien de moi ? implora-t-il, en mettant toute sa séduction dans sa voix. Impossible, vraiment, de vous offrir quelque chose ?

– Ça vous ferait donc tant plaisir ? demanda-t-

elle, souriante, car, en cette minute, elle manquait de vaillance pour le décourager.

– Vous ne pouvez vous douter combien je serais heureux que vous ne repoussiez pas toujours ma bonne volonté.

– Eh bien ! fit-elle, avec une sorte d’abandon, aujourd’hui, si vous voulez m’offrir un bouquet de violettes de trente sous, je l’accepterai volontiers. J’ai eu vingt ans ce matin, et personne n’a songé à me souhaiter ma fête.

– Vingt ans, balbutia-t-il, dans un éblouissement. Vous avez vingt ans !

Il la regardait, hypnotisé par ce chiffre et cette fraîcheur.

– Ma petite Isabelle ! Je vous souhaite bonne fête ! s’écria-t-il, impétueux ; mais laissez-moi couvrir vos vingt ans de fleurs ! Ça ne vous engagera à rien, je vous le jure ! Vingt ans ! Ça ne vient qu’une fois dans la vie... Personne n’a pensé à vous... Pour une fois, laissez-moi remplacer tout le monde.

Mais elle secoua énergiquement la tête.

– Non, fit-elle fermement. J’ai dit un petit bouquet de violettes !... Comprenez-vous, un bouquet qui aille avec ma solitude, mon humble mansarde et mon unique robe noire... un bouquet qui soit à ma taille, enfin, pour qu’il ne me paraisse pas étranger, ou ne me trouble pas l’esprit en faisant naître en moi d’inutiles pensées...

– Mais vos vingt ans...

– Des vingt ans d’orpheline qu’on n’a jamais fêtée ! J’y suis habituée ! C’est un anniversaire comme les autres.

En parlant et sans s’en rendre compte, elle s’apitoyait sur elle-même, cependant, car des larmes perlèrent à ses yeux. Et Henri Talaine, le sceptique qui riait de toute émotion sincère et prenait toute chose à la blague, sentait en lui-même se réfléchir l’émoi d’Isabelle.

Un voile humide ternit l’éclat de ses prunelles.

– Ma chérie, ma bien-aimée, balbutia-t-il, éperdu.

Qu’allait-il encore ajouter ?

Heureusement pour les forces d'Isabelle, le régisseur frappait les trois coups. Elle sursauta :

– Mon Dieu, je ne suis pas habillée ! Je vais être à l'amende...

Et le quittant, sans s'excuser, elle s'élança vers sa loge en courant, stimulée par la peur des vingt sous que lui retiendrait le régisseur si elle arrivait en retard sur le plateau.

*

L'automobile de Talaine ne mît pas longtemps à le conduire du Lyrique à la Comédie-Selecte, où jouait Lyse Rolle.

Il arriva juste comme le premier acte finissait, et il put tout de suite causer avec la comédienne.

– On ne vous voit plus souvent dans nos coulisses, fit celle-ci, assez cordiale. Le Lyrique vous retient tous les soirs.

– Les pas de l'homme suivent le chemin de son cœur, répondit-il, avec emphase, en lui

serrant les mains.

Puis, plus simplement :

– Vous savez bien que je suis amoureux d’une étoile que votre troupe ne recèle pas.

– Vraiment, amoureux à ce point ? Je croyais que ce n’était jamais sérieux chez vous ?

– Un cas peut être grave, sans pour ça atteindre les limites que vous prétendez lui assigner. Aujourd’hui, cependant, ce n’est pas l’amoureux qui vient vous trouver ; c’est l’ami... un ami sincère d’Isabelle, qui voudrait, grâce à vous, mettre un peu de bonheur autour des vingt ans d’une enfant.

– Expliquez-vous mieux.

– Voilà !

Cependant, Talaine s’arrêtait.

Avec son sourire un peu railleur, cette Lyse Rolle, dont la conduite et le bon sens étaient légendaires, l’embarrassait un peu.

C’est qu’il avait conscience que l’amie d’Isabelle n’était pas beaucoup plus accessible

que celle-ci à une compromission.

– Voilà, reprit-il. Isabelle a vingt ans aujourd’hui et je voudrais que vous m’aidiez à fêter cet anniversaire qui marque une si grande importance dans la vie d’une jeune fille.

– Pauvre gosse, c’est vrai ! Elle a vingt ans, je n’y ai pas pensé.

– Justement, à nous deux organisons quelque chose pour qu’elle ne se souvienne pas plus tard de ce jour avec amertume.

Lyse Rolle observa :

– C’est un peu tard ; il est déjà dix heures du soir.

– Mais non, une demi-heure suffira. Il n’y a qu’à nous entendre !

– Que voulez-vous faire exactement ?

– Un souper... gaiement... entre nous trois : vous, elle et moi ! Un petit cadeau sans importance... que vous offrirez, vous.

La comédienne réfléchit.

– Non, fit-elle, je ne puis me prêter à ce que

vous me demandez ; je sais que vous poursuivez Isabelle ; je ne vais pas accepter d'aider vos projets.

– Je vous jure que je ne dirai pas un mot et que je ne ferai pas un geste qui soit répréhensible.

– J'en suis persuadée. Vous ne voudriez pas, ce soir, lui gâcher sa soirée. Mais je n'en aurais pas moins contribué à vous rapprocher d'elle, ce que je considère comme un mauvais service à lui rendre.

– Oh ! là, là ! Quels scrupules surannés !

Il s'énervait déjà devant cette fermeté qu'il devinait irréductible. Mais il ne fallait pas, par une maladresse de langage, gâcher la possibilité de l'attendrir.

– Je vous en supplie, mademoiselle Rolle, reprit-il, en l'implorant avec émotion. L'heure presse. Puisque je vous jure que je serai sérieux...

Mais Lyse Rolle n'était pas convaincue.

– Évidemment, dit-elle. Je vous devine sincère, en ce moment. Il n'en est pas moins vrai que vous n'avez aucun titre à fêter, avec moi, ma

petite amie... Aucune intimité ne nous lie, vous et nous. Enfin, vous n'êtes pas une relation anodine qu'une jeune fille puisse avouer.

– Isabelle me connaît mieux que vous ne le croyez. Elle est moins sévère que vous à mon égard.

– J'en doute !... Dans tous les cas, ce serait récent ; je n'ignore pas ce qu'elle pense de vous !

– Ce soir, elle m'a autorisé à lui offrir un bouquet de violettes.

Lyse eut une petite moue ironique.

– C'est merveilleux ! fit-elle en riant. Et vous ne vous contentez pas d'un tel résultat ! Il vous faut autre chose ?

– Vous raillez, mais vous n'amoindrissez pas mon désir de la fêter ce soir.

– Je crois que c'est pour vous, surtout, que ce serait une fête ! Hein ! Être admis enfin dans son intimité !... Mon pauvre monsieur Talaine ! Je vous l'avais bien dit que vous finiriez par vous prendre au jeu. N'auriez-vous pas mieux fait de la laisser tranquille, quand je vous en ai prié ?

– Mais qu’est-ce que vous vous imaginez ? Je vous affirme que, ce soir, je n’ai qu’un désir : celui de fêter ses vingt ans. Je trouve monstrueux que vous, son amie, vous hésitiez à me seconder dans un pareil désir qui est parfaitement respectable.

– Pourquoi ne pensez-vous pas aussi à toutes les autres jeunes filles qui ont vingt ans aujourd’hui ?

– Les autres, je ne les connais pas ; et elles ont peut-être quelqu’un qui pense à elles, les autres ! Tandis qu’Isabelle est toute seule... Vous, qui vivez auprès d’elle, n’y avez même pas pensé. Ah ! c’est gai pour cette pauvre gosse !

La comédienne sourit.

– Allons, ne vous en faites plus à ce sujet. Vous avez bien fait de venir me voir, elle sera fêtée, ma petite Isabelle. Ce soir, en rentrant, je vais organiser une dînette... Ça me sera facile, je ne suis pas du dernier acte, et je serai de retour chez moi avant elle.

– Enfin, vous acceptez de lui préparer quelque

chose.

– Oui, un petit souper... des huîtres, des fleurs ! Ce que je vais pouvoir trouver à cette heure avancée.

– Sans moi ?

– Oh ! ça oui, sans vous ! Elle et moi, ça suffit !

Il se mordit les lèvres et brusquement se détourna pour qu'elle ne vît pas sa déception.

Mais, doucement, Lyse tendit le cou et le regarda en dessous.

– Voyons, monsieur Talaine, soyez raisonnable. Vous n'avez jamais pu croire que je vous aiderais auprès d'Isabelle ?

Il haussa les épaules.

– Vous agissez vis-à-vis de moi comme si j'étais un animal dangereux, qu'il faille coûte que coûte écarter de sa route.

– Je crois tout simplement que vous n'êtes pas celui qu'il faut pour assurer le bonheur de ma petite amie. Elle n'a que faire d'un garçon

comme vous ! Presque toutes les femmes sont offertes à votre appétit, prenez-les, puisque votre situation vous permet de les combler... Mais, pour Isabelle, soyez généreux, laissez-la attendre sagement celui dont elle sera l'unique amour... l'épouse précieuse et chérie qu'un homme aimera exclusivement.

Il ne répondit pas ; les yeux soudain durcis, il regardait dans le vague le tableau qu'elle lui faisait entrevoir : Isabelle mariée et régnant sur la vie d'un autre, dont elle serait l'unique amour !... l'idéal... la femme adorée entre toutes.

– Allons, monsieur Talaine. Il faut que je vous quitte, le rideau va se lever et je suis des premières scènes.

Il comprit soudain qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

– Allez-vous-en, fit-il, je vais faire à votre place les achats nécessaires pour la petite fête de ce soir. Je ferai porter le tout chez votre concierge.

– Ah ! permettez, je ne veux pas.

– Mais, moi, je veux, riposta-t-il presque violemment. J’accepte de ne pas paraître, mais ne me refusez pas la joie de préparer le menu.

– Je vous préviens que je l’oublierai chez la concierge...

– Et moi, je vous dis qu’il faut me laisser faire. Vous ne direz rien à Isabelle, elle ignorera que je vous ai rencontrée ce soir. J’accepte toutes vos conditions, bien qu’elles soient humiliantes, mais je veux m’occuper d’elle aujourd’hui !

Lyse eut soudain l’intuition qu’il était à la limite des concessions... Et puis, elle était femme, et elle était touchée, malgré elle, de cette passion qui consumait Talaine.

– Soit, fit-elle ; préparez le menu, mais ne faites rien d’extraordinaire, afin qu’Isabelle ne se doute jamais de votre intervention ; c’est ça, surtout, qui lui gâcherait ses vingt ans ! Restez dans la mesure possible de mes moyens, qui sont très limités.

– Je serai raisonnable, promit-il avec un sourire de remerciement.

Ce n'était pas grand-chose, ce qu'il avait obtenu, au lieu de toutes les folies qu'il aurait voulu pouvoir faire, ce soir-là, pour Isabelle. Mais tout de même, on lui permettait de s'occuper d'elle.

Jamais, avant ce jour, le beau Talaine n'avait supposé qu'il pût y avoir tant de douceur à préparer un modeste souper, auquel il ne prendrait pas part ! Un souper pour une femme qui le mangerait sans savoir que c'était à lui qu'elle le devait... pour une femme qu'il aimait et dont Lyse avait dit : « Si elle connaissait votre intervention, sa fête serait gâchée !... »

« Décidément, je n'ai plus d'amour-propre, convint-il. Il y a quelque chose en moi de changé ! Elles me rendent maboul, ces deux femmes, avec leur prétention à la sagesse. Elles finiront par me convaincre que je suis un homme anormal... et, ce qui est pire, c'est que je sens qu'elles ont raison ! »

Mais bien qu'il se raillât ainsi de sa faiblesse, il se précipitait avec joie vers les restaurants de nuit de Montmartre, où, à cette heure, il avait des

chances de pouvoir encore se ravitailler.

*

– Oh ! Lyse, comme il fait bon chez vous, ce soir ! Mais, qu'est-ce que ceci ?

Devant la table ronde, couverte d'une nappe blanche et parée de fleurs, Isabelle s'était arrêtée, surprise.

– Une fête ? balbutia-t-elle, n'osant croire que tous ces apprêts fussent pour elle.

– Votre anniversaire, ma petite Isabelle.

– Oh ! vous y avez pensé ! balbutia la jeune fille, rougissante. Figurez-vous, ajouta-t-elle, que j'étais persuadée que vous ne connaissiez pas cette date... Voyez ! J'ai accepté ces violettes de Talaine pour marquer tout de même ce jour de fête. Ôh ! Lyse ! comme vous êtes gentille, et combien je vous aime ! Il faut que je vous embrasse.

La comédienne accepta ces remerciements

avec un peu de gêne : il lui en coûtait de se parer des plumes du paon...

– Avez-vous faim, au moins ? fit-elle, pour changer le cours de la conversation.

– Une faim de loup.

– Ça tombe bien ; le menu est appétissant : des huîtres, du foie gras, un poulet froid et un gâteau... un gâteau surprise.

– Et du champagne ! ajouta l'orpheline, qui avait tout de suite aperçu la bouteille au goulot doré.

Heureusement, Isabelle ne connaissait pas le prix des vins de marque, sinon elle se fût étonnée que Lyse eût payé un vrai Clicquot pour cette fête intime.

Nous ne suivrons pas en détail le repas des deux amies, qui babillèrent tout en mangeant.

À un moment, il fut question de Talaine.

– C'est dommage que sa fortune ait gâté son caractère, remarqua Lyse légèrement. Il aurait pu être un homme sérieux et correct comme les autres.

– Oui, il est léger et volage, répondit Isabelle, pensivement.

– Il croit que son argent lui permet tout.

– C’est regrettable, car il a du chic ! C’est un homme du monde, et il est aussi loyal que n’importe quel autre,

– Ah ! permettez, petite amie ! La loyauté d’Henri Talaine...

– Vaut celle de Doureau, qui vient d’abandonner Marie Ricard ! riposta l’autre avec feu. Voici des mois que Talaine tourne autour de moi il ne m’a jamais offert rien qu’il ne puisse tenir. Avec lui, on sait tout de suite où l’on va. Il ne parle pas d’amours éternelles, de fidélité, ni de mariage. Il est sincère au moins, lui ! J’aime mieux ça que les serments d’un Doureau.

– Évidemment, convint Lyse, sans enthousiasme, et qui était navrée de voir la chaleur avec laquelle Isabelle défendait le jeune millionnaire.

Celui-ci avait donc raison quand il disait que la petite choriste lui était indulgente. L’amour

appelle l'amour. Comment une gosse de vingt ans pouvait-elle résister aux attentions d'un pareil séducteur ?

– Talaine est dangereux, crut-elle devoir affirmer encore une fois. Et d'autant plus dangereux qu'il la connaît dans les coins et sait quel langage il doit parler à chacune. Ainsi, avec vous, par exemple, il userait de la correction et exagérerait ses attentions respectueuses. Au bout du rouleau, c'est le même résultat pour chacune : il se paie son caprice, et après : « Bonsoir, madame, je vous ai assez vue ! »

– Oui, ce n'est toujours que du boniment !

Lyse apportait sur la table un magnifique gâteau, cerné de vingt petites bougies qu'elle venait d'allumer.

– Voici le gâteau-surprise, en l'honneur de vos vingt ans. Voyez, votre part est marquée d'une fleur gentiment dessinée.

– Oh ! Lyse, quelle folie !... Mais vous êtes délicieuse et je suis ravie. Jamais personne encore n'avait songé à me souhaiter mon anniversaire. Et

vous avez fait ça si largement, mon amie, que j'en suis toute gênée.

– Vos vingt ans, balbutia la comédienne, de nouveau embarrassée.

Elles se servirent chacune une grosse part dans laquelle, avec joie, elles mordirent à belles dents.

Tout à coup, Isabelle retira quelque chose de sa bouche.

– Une bague ! s'écria l'orpheline, étonnée... Oh ! Lyse, vous n'avez pas été raisonnable.

Mais sur le visage de l'autre une surprise identique à celle d'Isabelle avait passé. Surprise d'ailleurs très vite effacée, car Lyse Rolle se ressaisissait déjà.

– Une simple bague d'argent sans valeur, se risqua-t-elle à dire. Il fallait bien qu'il vous reste quelque chose de ce souper, n'est-ce pas ?

– Oui, fit Isabelle, soudain songeuse, en passant l'anneau à son doigt. Une bague d'argent ornée d'une jolie perle...

– Une fausse perle, Bella, soyez-en sûre !

– Qu’importe, si elle fait autant d’effet qu’une vraie !

De nouveau, elle était allée embrasser sa compagne.

– Ma chère Lyse, vous êtes une amie très chère, très bonne et très dévouée. Je vous aime bien et je vous remercie. Grâce à votre délicatesse, me voici pourvue d’un gentil bijou que je vais pouvoir porter à mon doigt.

– Oh ! il serait préférable de ne pas le mettre. Cette bague ne vaut pas cher.

– Mais, je proteste, elle est précieuse ! Et puis, voyez, elle va à mon annulaire gauche. Toutes mes camarades vont croire que c’est un homme qui me l’a offerte, et je ne les détromperai pas ; ce sera délicieux.

Mais pendant que Lyse préparait du café : « pour une fois, n’est-ce pas, une tasse ne fera pas de mal », Isabelle examinait les reliefs du repas, et un doute la lancinait :

« Tout le mois de Lyse Rolle n’aurait pas suffi à solder le menu, pensait-elle soudain avec

gravité. Sans compter que cette bague... hum ! Elle est bien jolie pour être sans valeur... On dirait plutôt du platine que de l'argent, et cette perle a un bien bel éclat ! Et Lyse a paru aussi surprise que moi qu'elle fût dans le gâteau. »

Mais elle chassa l'idée importune qui s'implantait en elle. Et puis, il fallait être indulgente, et, si c'était nécessaire, comprendre le pourquoi des choses...

« Pauvre Lyse, tout ça c'est pour me faire plaisir, mais il a dû avoir bien du mal à lui faire entendre raison si c'est lui qui... »

Elle ne parla pas de ses doutes et s'efforça de n'y plus penser ; mais quand, le lendemain soir, elle aperçut Talaine au Lyrique, elle s'ingénia à mettre sa main gauche bien en évidence.

Son manège réussit ; par deux fois, elle vit les yeux du jeune homme se porter sur sa bague. Pourtant, il ne dit rien.

Alors, ce fut Isabelle qui attaqua :

– Vous savez, monsieur Talaine, hier, mes vingt ans ont été fêtés !

– Vraiment !

– Oui... une très jolie fête. Mon amie avait invité quelques personnes, et vous voyez, je suis fiancée.

– Hein ? sursauta-t-il.

– Vous n’aviez pas remarqué ? fit-elle gravement.

Elle lui mettait sa main gauche sous le nez.

– Une très jolie bague, n’est-ce pas ? et de si bon goût. La perle est magnifique.

– Qui vous l’a donnée ?

– Je l’ai trouvée dans le gâteau de mes vingt ans ; c’était un des convives qui l’avait mise... Oui, un monsieur qui veut m’épouser. Son geste est délicat, n’est-ce pas ?

Elle avait eu du mal à garder son sérieux en prononçant les dernières phrases. C’est que Talaine, en l’écoutant, avait passé par toutes les couleurs. Sa fable était si bien présentée qu’il ne suspecta pas la vérité.

Il fut sur le point de dire à Isabelle que c’était

lui qui avait mis ce bijou dans le gâteau, et qu'il ne permettait pas à une autre personne – à moins que ce ne fût Lyse – d'en revendiquer le geste.

Mais il se souvint à temps qu'il avait promis à la comédienne de ne pas révéler la part qu'il avait prise à ce souper d'anniversaire, et il garda un silence prudent.

Quant à Isabelle, comme elle s'éloignait pour se travestir, elle se laissa aller à une douce gaieté.

« C'est un peu rosse ce que je viens de faire, reconnut-elle, mais ça ne fait de mal à personne ! Et puis, ça leur apprendra, à tous les deux, à me faire de pareilles cachotteries ! »

Ce dont elle ne se rendait pas compte, c'est qu'elle était radieuse et que cette petite bague, maintenant, elle ne l'aurait pas donnée pour une fortune.

Le lendemain, Lyse Rolle vint la trouver dans sa chambre.

– Qu'est-ce que vous avez raconté à Talaine, Isabelle ? Figurez-vous qu'il est venu me trouver, hier soir, pour savoir quel convive assistait avant-

hier à notre petit souper. J'avais beau affirmer que nous n'étions que deux, il n'a pas voulu me croire, et il est parti convaincu que je lui ai caché quelque chose vous concernant.

– Ma vie intime ne le regarde pas, riposta Isabelle, qui se sentait à nouveau toute joyeuse.

– Évidemment, répondit la voisine, qui ne trouvait pas la chose si amusante. Vous ne lui devez pas d'explications. Malgré tout, j'ai été bien embarrassée pour lui répondre, car je ne savais pas ce que vous aviez pu inventer.

Isabelle raconta en riant ce qu'elle avait dit à Talaine, mais elle se garda bien de faire allusion à ce qu'elle soupçonnait. Il fallait respecter le silence des deux complices, qui ne s'étaient entendus que pour mieux pouvoir la gêner.

La vérité nous oblige à dire que Lyse Rolle, malgré tous ses scrupules et en dépit des reproches que Talaine lui avait adressés, fut prise à son tour d'un fou rire :

– Oh ! Isabelle, comment avez-vous pu bâtir une telle histoire ? Figurez-vous que Talaine est

persuadé que je vous ai présenté un jeune homme, et il m'a dit que, jamais, il ne me pardonnerait une pareille intervention.

– Bah ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, puisque jamais il n'aura l'idée de m'épouser, lui ! Seulement, Lyse, supposez qu'il sache que c'est vous qui m'avez offert la bague ; alors, qu'est-ce qu'il doit ronronner quand je lui dis qu'un autre monsieur se vante auprès de moi de me l'avoir donnée !

– Et ça vous amuse, une telle histoire ? fit Lyse, redevenue grave.

– Énormément... autant que si c'était Talaine lui-même qui avait mis la bague dans le gâteau.

Lyse Rolle tressaillit, mais embarrassée soudain, elle parla d'autre chose...

Cette petite Isabelle avait de telles réflexions, qu'il valait mieux ne pas approfondir les choses ! Et ce fut encore un sujet de conversation que Lyse évita dans l'avenir...

*

Le troisième soir après son anniversaire fut un grand événement dans la vie d'Isabelle Fouquet.

Le Lyrique, où l'orpheline chantait tous les soirs, donnait sa première représentation de gala, avec une pièce inscrite au répertoire de notre Académie nationale de musique.

On jouait *Lucie de Lammermoor*, et les trois principaux rôles étaient tenus par trois authentiques artistes de l'Opéra de Paris.

Isabelle était dans le ravissement !

Depuis un mois qu'on faisait répéter les chœurs, elle vivait dans l'attente de ce grand jour.

C'est qu'il s'agissait de la pièce la plus importante pour elle ; celle dont les chants avaient bercé son enfance ; celle dont M^{me} Morice, son professeur de Vernon, lui faisait répéter chaque passage ; celle qu'elle avait fini par connaître par cœur à force de l'avoir chantée pendant des années ; la pièce, enfin qui avait valu à son aïeule ses plus beaux triomphes et son éclatante notoriété.

Et Isabelle rayonnait.

Elle allait entendre, chanté par une véritable artiste, le splendide troisième acte qu'elle-même avait étudié si longtemps.

L'orpheline n'avait aucune prétention et ne se faisait guère d'illusions sur son propre talent.

À être comprise, depuis des mois, dans l'humble troupeau des choristes, M. Ravanot semblant avoir oublié sa promesse, la jeune fille avait fini par se persuader qu'elle avait une voix très ordinaire. Elle croyait même, maintenant, que sa tante avait eu raison de lui adresser de si cinglants reproches.

Il n'en était pas moins certaine qu'Isabelle se réjouissait comme d'un bonheur exceptionnel de cette représentation qui allait lui permettre d'apprécier, en connaisseur, son « grand air » chanté par une autre.

Et quelle autre !

Sylvaine Bacri, la grande cantatrice qui faisait courir tout Paris !

Ce soir-là, le Lyrique avait toutes ses places

louées et une fiévreuse activité régnait parmi le personnel.

La présence de trois grandes vedettes – une femme et deux hommes – avait amené dans les couloirs un certain nombre de personnes étrangères, habilleuses, coiffeurs, couturiers, etc., sans compter les admirateurs de Sylvaine Bacri, qui ne se dérangeait jamais sans toute une cour autour d'elle.

Chacun était sur la brèche, de l'imposant directeur à la plus humble figurante.

Les choristes n'étaient pas les moins troublés, le régisseur ayant promis des amendes si leurs chants n'étaient pas parfaits.

Seule, parmi tous, Isabelle nageait dans l'extase : le grand soir était venu ! Elle allait vivre des heures exquisés, pour la première fois de sa vie...

– Allons, mes enfants, en bas !... Tout le monde en place et que personne ne flanche.

Il y eut, dans les escaliers en spirale qui grimpent leurs marches de fer jusqu'aux combles,

tout un trottement de petites pieds dégringolant en hâte les étages.

Isabelle suivait ses compagnes comme en un rêve...

Elle ne fit même pas attention à l'animation inhabituelle des coulisses, et c'est à peine si elle remarqua que Talaine, debout près d'un portant, la frôlait au passage.

Toute son attention était tendue à apercevoir l'étoile féminine qui lui parut magnifique sous ses fards et ses faux bijoux.

La jeune fille vécut le premier acte dans un songe délicieux. Machinalement, elle accomplissait les mêmes gestes que ses compagnes, mais tout son être s'identifiait avec Sylvaine Bacri et, inconsciemment, ses lèvres suivaient tout bas les phrases musicales si souvent répétées jadis.

À l'entracte, elle fut la première prête.

Laissant ses compagnes bavardes et affairées, elle descendit seule sur le plateau.

L'orpheline poursuivait son rêve, qui était fait

de la minute présente et de toute son enfance écoulée.

Cachée dans un coin rempli de décors, pour ne pas gêner les machinistes, elle demeurait plongée dans ses pensées.

Soudain, une agitation auprès d'elle l'arracha à ses souvenirs.

Des gens couraient, affolés ; d'autres s'abordaient avec des mots rapides, qui volaient de bouche en bouche comme une traînée de poudre annonçant quelque nouvelle inattendue.

Surprise, Isabelle regarda à l'entour, essayant de surprendre les raisons de cette perturbation intempestive.

– Le docteur, voyons ! Et téléphonez à l'agence, bon sang !

Le régisseur s'affolait.

– Une si belle salle ! Je ne vais pas rendre l'argent, tout de même ! criait le directeur.

L'orpheline n'osait questionner ces deux hommes, qui représentaient pour elle les grands chefs.

Ses yeux quêtèrent un renseignement parmi les autres personnes présentes.

Ce fut un machiniste qui lui expliqua les faits.

Sylvaine Bacri ne pouvait chanter sans stimulants. Elle prétendait que cela lui donnait de la voix et de l'aplomb.

Ce soir-là, comme d'habitude, elle avait pris de l'éther ; malheureusement, elle avait trop forcé la dose et elle gisait dans sa loge, inanimée et complètement hors d'état de pouvoir reprendre son rôle.

Isabelle restait atterrée. Jamais elle ne se serait imaginé qu'une telle chose fût possible.

Tout son plaisir était envolé, puisque la pièce ne serait pas jouée !

Mais le plus accablé était le directeur, qui s'arrachait les cheveux.

Le docteur de service ne venait-il pas de lui confirmer que la vedette était incapable de faire un mouvement avant de longues heures !

– Où voulez-vous que je prenne, ce soir, une remplaçante ?

- Vous avez téléphoné aux agences ?
- Ruponchel s’en occupe.
- Je ne crois pas que vous dénichiez, à Paris, à cette heure-ci, une artiste capable de chanter le troisième acte de *Lucie*, observa le grand ténor, qui venait de rejoindre le groupe enfiévré.
- Et à l’Opéra ?
- Il y aurait eu Delmas, mais elle chante ce soir... Gavel est à Nice ; Marie Gros est à Bruxelles... Lyane Belle, peut-être, et encore !
- Vous croyez ?... Enfin, on pourrait voir.
- Non, j’y pense ; elle est malade, c’est inutile !
- Je vous défie de trouver, tout de suite, quelqu’un pour chanter *Lucie*... Je parie qu’il faut au moins deux heures pour avoir l’artiste voulue.
- Je ne demande pas qu’elle remplace Bacri, évidemment. Mais quelqu’un susceptible, seulement, de tenir le rôle.
- Essayez, bien que ce ne soit pas amusant pour nous, de chanter dans ces conditions-là.

– Trouvez une meilleure solution, vous, si vous pouvez !

– Je n'en vois qu'une.

– Laquelle ?

– Faites une annonce : à l'impossible, nul n'est tenu !

– Vous ne vous en faites pas ! La salle est pleine !

– Je ne vous empêche pas de dénicher l'oiseau rare, mais j'estime que c'est impossible en un si court délai.

– Je ne vais pas rendre l'argent, tout de même, si je ne trouve personne !

– Le moyen de faire autrement ?

– Alors, c'est ma ruine. Une affaire comme ça me jette par terre. Je comptais sur cette soirée, moi !... Je suis un homme fichu, mon bon !

– Nul n'y peut rien !...

– C'est inimaginable ! Il n'y a pas à Paris une chanteuse capable de chanter, n'importe comment, ce rôle-là ?

– Si, il y en a ; mais il faut les dénicher en un quart d’heure.

Le régisseur, qui était pendu, depuis un bon moment, au téléphone, revenait la tête basse.

– Eh bien ! Ruponchel ?

À l’interrogation du directeur, l’homme ouvrit les bras d’un air impuissant :

– Rien !

– Parbleu ! fit le ténor.

– Que disent les agences ?

– Nous aurions dû prévoir une remplaçante.

– Évidemment, on aurait dû ; mais pouvait-on attendre ça de Sylvaine Bacri !

Il lança une demi-douzaine de jurons énergiques.

Puis soudain, plus calme :

– Voyons, voyons, il ne s’agit pas de perdre la tête. La question est de savoir s’il y a une chanteuse susceptible de s’en tirer n’importe comment... on ferait une annonce pour demander l’indulgence du public. Vite, Ruponchel,

retéléphonez et précisez : N'importe laquelle.

– Eh bien ! ça va être gai pour nous, fit le ténor au baryton.

– Très amusant !

Isabelle avait écouté ces répliques avec désolation. Elle en aurait pleuré ! *Lucie de Lammermoor* ne serait pas jouée !

Soudain, comme le directeur parlait de prendre n'importe qui, elle eut un élan vers lui.

– Moi ! moi ! cria-t-elle sans réfléchir. Je connais le rôle. Je suis là, si vous voulez. Je puis chanter *Lucie* !

À peine avait-elle parlé qu'elle rougit jusqu'aux oreilles, se demandant comment elle avait osé faire une telle proposition.

– Hein ? quoi ? fit le régisseur qui courait au téléphone.

– Je connais le rôle, répéta-t-elle, tout intimidée.

M. Ravanot, surpris, s'était tourné de son côté.

– Qui est-ce qui a parlé ? Il y a quelqu'un qui

connaît le rôle, ici ?

– Moi, dit-elle de plus en plus rouge.

– Toi ! Mon pauvre petit, tu ne sais pas ce que le troisième acte est dur.

– Je le connais, je le connais ! affirma-t-elle à nouveau.

Et s’animant, toute trépidante déjà de voir qu’on ne la croyait pas :

– Je vous dis que, pendant quatre ans, j’ai étudié le rôle, de la première note à la dernière.

Elle cherchait, autour d’elle, quelqu’un qui pût la comprendre et la soutenir.

Comme elle ne rencontrait que des sourires incrédules, elle s’affola :

– Vous demandez une chanteuse connaissant *Lucie*, je vous dis que je suis là. Croyez-moi, voyons !

Le directeur, devant une telle assurance, comprit soudain que la choriste ne parlait pas à la légère.

Il se rappela le *Noël* d’Adam, chanté par elle,

le premier jour, dans son bureau...

Une lueur d'émotion brilla dans son regard.

– Allons, Fouquet, ne blague pas, c'est sérieux. Tu connais réellement le rôle de *Lucie* ?

– Complètement, je vous l'affirme.

– Il est difficile.

– Je sais, mais je l'ai étudié.

– Crois-tu que tu le connais assez pour ne pas rester en plan ? On te soufflerait et l'orchestre te soutiendrait.

– Je suis sûre de m'en tirer.

– Même au troisième acte ? insista le baryton, sceptique.

– Le chant de la folie ? C'est celui que je connais le mieux !

– Une figurante ! C'est à crever ! Ça va être drôle, observa le ténor qui ricanait.

Malgré les affirmations d'Isabelle, le directeur hésitait encore, se disant : « Si elle flanche, c'est un désastre. L'indulgence du public a des bornes. Faut pas qu'il croie qu'on se moque de lui. Un

couac serait formidable. »

– Tenez, écoutez-moi... écoutez-moi !

Une minute, elle chercha quels passages du troisième acte elle pouvait essayer devant eux.

Dans son émotion, elle tremblait autant d'impatience que d'énervement.

Enfin, elle commença, en sourdine, la fin d'une phrase musicale ; puis elle continua en chantant :

Mon doux regard te sourira... dans les deux...

Sa voix très pure lança les vocalises avec assurance. Ce fut pendant quelques instants une cascade de notes cristallines qui galvanisèrent chacun.

– Oh ! oh ! faisait le baryton.

– Elle va, la gosse ! éclatait joyeusement le régisseur pendant que le ténor, sourcils arqués, approuvait du bout des lèvres :

– Oui, ça peut aller !

Le directeur s'était redressé, tout bouleversé.

– Tu pourras soutenir comme ça l'acte entier ?

– Oui, fit-elle de la tête.

– Tu ne resteras pas en panne ?

– Oh ! non, puisque je sais.

Le beau sourire confiant avec lequel elle lança son affirmation électrisa M. Ravanot.

– Eh bien ! vas-y, cria-t-il, tu es une brave fille !

Il exultait.

Déjà dix mains avaient saisi la choriste et l'entraînaient là-haut vers une loge pour l'habiller, pendant que le directeur, théâtralement s'écriait :

– J'ai confiance en elle. Elle sauvera la soirée. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose dans ce gosier de gosse.

– C'est pour ça que vous l'aviez cachée au milieu de vos chœurs, observa railleusement le ténor, qui trouvait cette histoire très farce.

Ravanot haussa les épaules.

– Ça lui aura donné de l’aplomb, cher monsieur ; rien n’est inutile, au théâtre !

Les artistes n’insistèrent pas. À quoi bon assombrir l’ardeur du directeur, qui cherchait bien loin une chanteuse, quand il en avait une sous la main ?

Au fond, tous étaient contents que la soirée ne fût pas interrompue ; mais chacun, en soi-même, craignait aussi que la petite artiste, malgré toute sa bonne volonté, ne fût pas à la hauteur de la tâche difficile qu’elle avait offert d’assumer.

*

– Si elle réussit ce soir, elle ira loin, je la pousserai, vous verrez ça !

Pour la dixième fois, M. Ravanot répétait ces paroles à ceux qui s’inquiétaient de l’indisposition de Sylvaine Bacri et venaient s’informer de sa remplaçante.

À cette dernière affirmation, une voix basse, derrière lui, fit retourner le directeur.

– Je voudrais, justement, vous parler de cette choriste, lui disait Henri Talaine.

M. Ravanot tolérait dans les coulisses la présence du jeune homme, parce que, à différentes reprises, pour lancer des artistes dont il s'était engoué, celui-ci avait commandité assez largement son théâtre ; actuellement encore, le jeune homme avait plus de cinq cent mille francs engagés dans l'affaire des trois scènes.

– Isabelle Fouquet vous intéresse ? questionna-t-il un peu sèchement, car il lui déplaisait, cette fois, de voir le jeune millionnaire jeter les yeux sur la petite actrice, qui, ce soir, allait être la mascotte du Lyrique.

– Oui, elle me plaît, évidemment.

– Et alors ?

– Je veux qu'elle ait un rôle... il faut qu'elle gagne assez pour vivre aisément, sans privations.

– Et, naturellement, vous ouvrirez un large crédit ?

– Très large.

– Diable, c'est sérieux !

– Très sérieux.

Le directeur ne répondit pas tout de suite.

Il aurait voulu pouvoir envoyer promener son interlocuteur, dont les prétentions au sujet d'Isabelle le mettaient de mauvaise humeur. Il s'en vengea sur un pauvre diable de figurant qui encombra le plateau et qu'il morigéna avec une violence de langage inaccoutumée.

Puis, comme Talaine lui demandait s'il pouvait compter sur lui en cette affaire, Ravanot se gratta la tête.

– Mon vieux, votre demande m'embête ! fit-il d'un ton bourru.

– Pourquoi ?

– La petite est sage.

– Justement, elle pourra le rester plus encore, puisqu'elle gagnera largement sa vie.

– Je doute que vos largesses tendent à ce résultat.

– Cela me regarde seul.

Le directeur du Lyrique se croyait trop bien

fixé sur les intentions de son interlocuteur, sinon il eût remarqué combien celui-ci était pensif en parlant.

Talaine, en effet, n'avait pas l'allure d'un triomphateur. Il savait bien, lui, à quel point exact il en était auprès d'Isabelle, et s'il avait décidé de la pousser et de lui rendre, par un travail mieux rémunéré, l'existence facile, c'était surtout parce qu'il souffrait en lui-même des privations qu'elle devait s'imposer.

Quand il la voyait passer devant lui, avec sa petite robe de laine si méticuleusement raccommodée et entretenue, il enrageait de penser qu'elle rejetait ses libéralités, mais en même temps il se sentait le cœur serré de cette misère si dignement supportée.

L'homme met rarement de la pitié dans son amour. Ses générosités tendent surtout à provoquer des gratitudes dont il bénéficiera.

Talaine, qui se croyait invulnérable à l'égard des femmes qu'il poursuivait, ne se rendait pas compte de son véritable état d'âme. Pour une fois, il allait donner sans espoir de recueillir. Il

n'espérait même pas qu'Isabelle lui serait reconnaissante de son intervention.

Il agissait pour lui-même, afin d'avoir l'intime satisfaction de s'occuper, malgré elle, de la vie et du bien-être de celle qui le repoussait si fortement.

Et M. Ravanot avait bien tort, ce jour-là, de le soupçonner des pires choses.

Sans qu'il s'en doutât, Talaine, cette fois, était véritablement amoureux et c'était avec un complet désintéressement qu'il agissait.

Après un moment de réflexion, M. Ravanot observa :

– C'est une mauvaise affaire pour moi ; de toute manière, je suis perdant ! Si elle vous cède, vous me l'enlevez ; si elle vous résiste, vous vous lasserez un jour et me la laisserez sur les bras, avec le gros engagement que vous m'aurez fait lui signer.

À ce moment, Isabelle réapparut, somptueusement vêtue de blanc et si délicieuse dans cette robe virginale, que Talaine se sentit

pâler d'émotion.

– Regardez-la, fit-il, la voix rauque. Est-ce qu'elle est de celles qu'on peut vous laisser sur les bras ?

Mais le directeur haussa les épaules et, sans ménagement il grommela entre ses dents :

– Je vous ai vu tant de fois affamé, et en nombre égal, si souvent rassasié, que je ne me fie guère à votre appétit du moment !

– Enfin, oui ou non, est-ce entendu ?

– Oui... évidemment... c'est entendu ! Nous arrangerons ça, demain !

Sans se douter du singulier marché que les deux hommes venaient de débattre, l'orpheline, très émue, s'appêtait à entrer en scène.

Un de ses camarades avait fait une annonce pour demander l'indulgence du public, et il faut reconnaître que celui-ci, venu surtout pour entendre Sylvaine Bacri, manifestait quelque impatience de sa déception et de ce long entracte. La salle, en réalité, était hostile à la jeune doublure et très éloignée de lui savoir gré de sa

bonne volonté.

Cependant, quand la chanteuse entra en scène au milieu de ses suivantes, les spectateurs, surpris d'une si jeune et si charmante artiste, ne manifestèrent pas trop haut leur dépit.

Isabelle, depuis quelques mois, avait pris l'habitude de la scène ; mais, jamais encore, elle ne s'était trouvée seule sur le plateau. Heureusement, au-delà de la rampe lumineuse, elle ne voyait que le grand trou noir de la salle immense et, empoignée par son rôle, elle allait pouvoir oublier les milliers de gens qui l'écoutaient.

*

Tout le monde connaît le merveilleux chant de la folie de *Lucie de Lammermoor*, et chacun sait combien il est dramatique et dur à chanter, puisque l'artiste le joue seule, sans que personne lui donne la réplique et sans que la moindre figuration la soutienne de sa présence.

Lucie commence par damer son horreur d'avoir été mariée à un homme qu'elle n'aime pas ; son frère a abusé de sa confiance pour la contraindre à ce mariage et elle lance son anathème contre l'époux abhorré et le frère ambitieux. Puis, elle en appelle au Ciel et aux choses... à sa mère surtout qui, de là-haut, veille sur elle :

Te souriront aux cieux...

Mes yeux, des nuits perçant les voiles,

Brillent sur moi

Les plaintives étoiles

Maintenant, le chant devient de plus en plus doux. Les anges doivent avoir eu pitié de sa détresse... tout sourit autour d'elle, les cieux sont bleus, les fleurs merveilleuses et les oiseaux gazouillent !...

Lucie est folle !

Les vocalises de la soprano sont alors des plus

belles. C'est un émerveillement pour les oreilles, une cascade de notes cristallines qui montent jusqu'à l'ampleur ou s'égrènent dans un souffle.

Mon doux regard te sourira... dans les cieux...

La voix se fait de plus en plus douce, de plus en plus faible.

Lucie n'est plus qu'un petit amas de neige, à terre, qu'elle répond encore aux bruissements des insectes et aux murmures des anges.

La musique est un enchantement sans égal et Isabelle joua splendidement son rôle, mettant toute son âme à chanter l'acte admirable tant de fois répété avec M^{me} Morice.

Elle s'était à peine affaissée dans l'anéantissement final que toute la salle, debout et trépignante, lui faisait une splendide ovation.

Il y eut plus de vingt rappels, les fleurs volèrent autour d'elle, pendant que les splendides corbeilles de roses préparées pour Sylvaine Bacri lui étaient offertes.

Toute rougissante et émue, Isabelle saluait...

Elle ne s'était pas encore rendu compte de son succès. Elle avait chanté avec âme, mais, surtout, pour contenter le directeur et empêcher le public de manifester son mécontentement. Devant ces ovations qui montaient vers elle, elle s'étonnait presque de sa réussite.

Elle ne le comprit vraiment qu'après le rideau définitivement baissé, quand M. Ravanot la serra dans ses bras et que ses camarades l'entourèrent pour la féliciter.

Tous voulaient l'embrasser, du directeur au modeste machiniste ; et, transportée de joie, Isabelle se prêta de bonne grâce aux effusions.

C'est ainsi, sans que l'artiste s'en avisât, que Talaine, aussi bouleversé que les autres, la pressa passionnément contre lui.

Il eut tort de trop prolonger son baiser.

L'inconsciente pudeur d'Isabelle se réveilla à ce long contact de lèvres masculines appuyées sur les siennes et, instinctivement, elle repoussa l'importun.

S'apercevant alors que celui-ci était Talaine, son exubérance joyeuse parut sombrer d'un coup.

– Dites donc, vous, faut pas vous gêner ! fit-elle en s'essuyant la bouche. Vous en avez de l'aplomb !

Mais la voix était mal affermie.

Devant le silence du jeune homme qui la regardait, bouleversé, en se mordant les lèvres comme s'il cherchait à y retrouver la saveur du baiser dérobé, l'orpheline détourna la tête, subitement troublée.

– Je monte enlever cette robe fragile, dit-elle à Ruponchel, d'une pauvre voix qui tremblait.

– Oui, mon petit, allez ! intervint Ravanot qui s'était aperçu de l'audace de Talaine.

Il ajouta :

– Demain, venez me trouver ; je vous dois une fière chandelle, et je m'en acquitterai pour votre bien, soyez-en sûre !

Malgré son émoi, Talaine lança un coup d'œil complice au directeur, mais celui-ci fronça les sourcils et, sans ménagement, lui tourna le dos.

Décidément, M. Ravanot manquait, ce soir, de bonne volonté vis-à-vis du jeune millionnaire.

À moins tout simplement que l'important directeur, grave et honnête homme en réalité, n'acceptât pas de servir les ténébreux projets du jeune homme contre la sage et innocente choriste que le hasard avait amenée à son théâtre et dont il commençait à découvrir la réelle valeur morale et artistique.

*

Dans la loge qu'on avait mise pour la circonstance à sa disposition, Isabelle, en se livrant aux mains de son habilleuse, revivait les minutes inoubliables de son apothéose.

Elle était si intimement heureuse d'un tel succès que l'incident Talaine n'avait pas entamé sa bonne humeur. Déjà, dans sa mémoire, elle l'avait relégué aux accessoires, comme un de ces petits inconvénients du métier auxquels on ne peut échapper.

Elle venait de revêtir sa modeste robe noire quand la porte s'ouvrit, et M. Ravanot pénétra dans la loge suivi d'un personnage inconnu à l'allure étrangère.

– M. Simpson, un imprésario d'Amérique qui désire vous féliciter, présenta le directeur.

Rougissante, Isabelle serra la main de l'arrivant qui lui disait son admiration.

– Je crois, mon petit, reprit Ravanot, que voici pour vous une bonne occasion de vous lancer et de vous imposer au public. M. Simpson vient vous proposer un bel engagement pour une tournée Outre-Atlantique et je vous conseille d'examiner attentivement ses propositions.

Cette perspective fut pour l'orpheline un éblouissement. Jamais, dans ses projets d'avenir, elle n'avait osé escompter une pareille chance.

Elle leva de grands yeux radieux vers l'inconnu et, toute tremblante d'émoi, écouta les mirifiques propositions qu'il lui fit tout de suite.

Depuis quelques heures, les événements se précipitaient avec une si bienheureuse rapidité

que l'orpheline se laissait emporter sans chercher à les endiguer. Il lui semblait même que les choses s'enchaînaient normalement et qu'elle n'avait qu'à se laisser porter au gré de la destinée.

Dans cet état d'esprit d'un trop grand contentement, elle eût été incapable de défendre sérieusement ses intérêts et de savoir, dans le contrat qu'on lui demandait de signer, ce qu'il était nécessaire ou non de stipuler.

Heureusement, son directeur l'assista en cette affaire. Au fond, M. Ravanot était enchanté de déjouer véritablement les visées de Talaine.

Après avoir conseillé à Isabelle d'accepter les propositions de M. Simpson, ce fut lui qui en débattit les principaux points ; si bien qu'une heure après, la jeune chanteuse avait en poche un bon et avantageux traité d'engagement qui lui assurait une somme de quatre-vingt mille dollars, tous frais payés de toilette, voyages et séjour, après une tournée de douze mois à travers la République argentine, le Brésil et les grandes villes de l'Amérique du Sud.

En cette minute de suprême succès, Isabelle

n'oublia pas son amie Rolle ; et, sans savoir s'il plairait à la jeune comédienne de partir également, elle profita des bonnes dispositions de M. Simpson, émerveillé de sa voix, pour imposer la présence de l'artiste dans la tournée de comédie qui devait doubler celle d'opéra et suivre le même itinéraire.

Évidemment, l'engagement ne porta pas sur un chiffre aussi gros que celui d'Isabelle, mais les cent mille francs nets qu'il assurait à Lyse Rolle représentaient quand même, pour celle-ci, une petite fortune.

Quand, à minuit, les deux amies se retrouvèrent dans leur humble logement, on devine sans peine l'ébahissement de la comédienne, son plaisir du succès de son amie et, finalement, la joie sincère qu'elle ressentit devant l'engagement écrit qui la concernait elle-même.

D'un seul coup, et au-delà de ce que Lyse pouvait espérer, Isabelle s'acquittait envers elle du service rendu quelques mois auparavant.

Mais Lyse Rolle savait qu'aucun calcul de cette nature n'avait guidé sa jeune compagne et

que, seul, le désir de lui faire plaisir et de ne pas se séparer d'elle l'avait amenée à traiter pour elle, en cette affaire.

Aussi, toutes les deux, sans arrière-pensée et en parfaite communion d'amitié, se livrèrent-elles au plaisir d'échafauder des châteaux en Espagne et de forger de mirobolants projets d'avenir.

*

Après une soirée et une nuit aussi mouvementées, notre jeune héroïne dort très tard et il était plus de deux heures de l'après-midi quand, après le nettoyage de sa chambre, elle eut terminé sa toilette.

Elle se disposait à aller rejoindre sa voisine, lorsqu'on frappa à la porte de son petit logis.

– Entrez ! fit-elle sans s'émouvoir et persuadée que c'était sa concierge.

Ce fut Henri Talaine qui pénétra dans la pièce. Isabelle ne s'attendait pas à une telle visite. En reconnaissant le jeune homme, elle ne put retenir

un cri de surprise et devint rouge comme un coquelicot.

– Vous ! Oh !

– Moi-même ! fit-il, singulièrement désinvolte. Et très heureux de vous présenter mes devoirs.

– Pourquoi venez-vous chez moi ? interrogea la jeune fille, fort troublée.

– Pour vous féliciter, d’abord, mieux que je n’ai pu le faire hier soir et, ensuite, pour connaître la vérité.

– Quelle vérité ?

– On m’a dit que vous aviez signé un engagement qui allait vous éloigner de Paris.

– C’est exact !

– Oh ! fit-il, comme frappé de stupeur. Je ne voulais pas y croire... J’avais besoin de vous l’entendre dire.

Il paraissait soudain si bouleversé que l’orpheline en fut touchée ; pourtant, elle était si gênée qu’il sût osé pénétrer chez elle, qu’elle ne

trouvait rien à lui dire, et elle restait debout devant lui, le regardant avec une sorte d'anxiété.

Une chaise se dressait près de la petite table. Talaine la vit et s'y assit, accablé, sans qu'elle osât le moindre mouvement pour l'accueillir ou lui demander de s'éloigner.

– Je suis absolument désespéré, avoua le jeune homme, en la regardant avec une sorte de confiante complicité, comme si, connaissant ses sentiments, elle ne pouvait que le comprendre et l'approuver. Je sais bien que je n'ai pas grand-chose à espérer de votre indifférence... mais j'avais l'habitude de vous voir, et jamais je ne m'étais imaginé que vous pourriez quitter la France.

Bien qu'elle ne fût coupable d'aucun tort vis-à-vis de lui, Isabelle éprouva le besoin d'excuser sa conduite :

– On me propose un engagement si avantageux que c'eût été folie, dans ma condition, de ne pas l'accepter.

– M. Ravanot devait vous en signer un

également. Vous auriez eu, au Lyrique, une situation prépondérante.

– C’est mon directeur lui-même qui m’a amené M. Simpson et qui m’a conseillé d’accepter ses propositions.

– Ah ! c’est Ravanot ! s’écria Talaine avec un geste de colère. Le fourbe a trompé ma confiance, il savait que je vous aimais et il a osé vous conseiller de partir !

Étonnée de la véhémence du jeune homme, Isabelle ouvrit de grands yeux.

– Que voulez-vous dire ? Comment M. Ravanot a-t-il pu tromper votre confiance à propos de moi ?

– Je lui avais demandé de vous donner un beau rôle, au Lyrique, avec de gros cachets... Je ne voulais pas vous voir rester dans les chœurs... Il m’avait promis de le faire, et, au lieu de ça... mais je me vengerai ! Et saura ce que cela lui coûte !

– Un beau rôle au Lyrique et de bons cachets ! répéta rêveusement Isabelle. Comment cela aurait-il pu se faire ?

Et tout à coup, comprenant :

– C’est vous, fit-elle vivement, qui en auriez assumé les frais ?

– Et après ? De moi, vous ne vouliez rien accepter, mais, de Ravanot, vous n’auriez rien refusé ! Qu’importe le moyen, pourvu que votre sort fût amélioré, puisque je ne pouvais rien faire directement.

Il avait parlé avec une telle amertume que le cœur d’Isabelle se fondit de pitié.

En un éclair, elle contempla la tête du jeune homme courbée sous le poids de pensées trop lourdes et une douceur attendrie brouilla ses yeux.

Pourtant, elle se raidit contre cette faiblesse : une honnête fille ne s’émeut pas sur les déceptions amoureuses d’un monsieur dont la seule occupation est de courir après les femmes !

– Qu’est-ce que cela vous aurait rapporté que j’eusse un meilleur rôle et de plus gros cachets ? demanda-t-elle au bout de quelques instants.

– La satisfaction de vous sentir plus

indépendante et moins obligée de compter.

– Ma modeste situation vous gênait ?

– À côté de mon opulence ? Peut-être ! fit-il railleusement, car il croyait sentir une note moqueuse dans sa voix et son amour-propre l’obligeait à plastronner. Penser à une femme qui est privée de bien-être et ne pouvoir rien faire pour elle, quand on jouit soi-même du superflu, c’est trop drôle ; ça donne un goût singulier aux cocktails qu’on avale !

Il riait, mais son rire resta sans écho et Isabelle ne répondit pas tout de suite.

Par la fenêtre ouverte, elle voyait l’enfilade des toits de Paris, et ses yeux assombris erraient pensivement sur le paysage de cheminées.

– Peut-être aussi, observa-t-elle à mi-voix, calculiez-vous qu’il fallait me donner des habitudes de bien-être, afin, plus tard, en m’en privant tout d’un coup, de me mettre mieux à votre discrétion ?

Il se cabra, comme si elle lui avait donné un soufflet inattendu.

– Évidemment ! s'exclama-t-il avec amertume. Je ne peux concevoir que des choses malpropres !

Sa violente exclamation fit sursauter l'orpheline.

– Je ne sais pas, balbutia-t-elle, interdite. Je cherche quels mobiles vous faisaient agir.

– Et naturellement, de moi, vous ne pouviez qu'imaginer du mal !

Le doute d'Isabelle l'atteignait à la fois au cœur et au cerveau en dissipant son émotion.

Un instant, il lui parut que l'orpheline était haïssable. Toute remplie de son honnêteté, pétrie de vanité parce qu'elle était sage, elle ne savait pas discerner la droiture ou les bonnes intentions des autres.

Pourquoi la poursuivait-elle de son désir, celle-là plutôt qu'une autre ? Était-il donc devenu fou, qu'il s'abaissait à mendier l'amour d'une choriste qui le méprisait ?

Il s'était levé et arpentait la chambre avec agitation.

Tout à coup, il s'arrêta devant elle :

– Vous avez raison. Est-ce que je peux être sincère, moi ? La noce, les maîtresses vénales, voilà ce qu'il me faut !

Il se mit à rire et son rire était forgé de toute l'ironie du monde.

– Henri Talaine n'a jamais tenu un serment d'amour, ni été fidèle à une femme ! poursuivit-il, en s'exaltant. Il ne faut pas se fier aux boniments qu'il débite : autant en emporte le vent ! Ah ! ah ! ah ! Voilà ma réputation ! Voilà ce que l'on dit ! Voilà ce que vous pensez !

En ce moment, toutes les passions mauvaises étaient en lui, et il aurait fait du mal pour le plaisir de voir souffrir ou de faire horreur.

Les hommes ont des instincts qui annihilent en eux raison et volonté : il était à un de ces mauvais instants et il ne lui venait aux lèvres que des mots pouvant la meurtrir et la scandaliser davantage.

Mais sur la joue pâle d'Isabelle, il vit rouler une larme...

Il arrêta soudain sa marche énervante.

– Je suis une brute ! dit-il, la voix changée.

De nouveau, tout était encore chambardé en lui-même et il sentit se gonfler sa poitrine sous une émotion nerveuse qui aurait eu besoin de se traduire par des larmes, si un Talaine avait été capable de pleurer !

Machinalement, il avait repris sa place sur la chaise, en face d'elle. Et, les coudes sur la table, la tête cachée dans ses doux mains ouvertes, il essayait de dominer son émotion et de retrouver son calme.

À travers la table, le bras d'Isabelle s'allongea et sa main, doucement vint toucher les siennes.

– Monsieur Talaine, vous vous êtes mépris sur mes sentiments. Je n'ai jamais pensé tant de mal de vous et je suis persuadée que vous êtes très loyal et que vous pouvez être très bon. Jamais vous ne m'avez fait de vaines promesses et vous avez toujours modéré vos paroles avec moi, si bien que j'ai eu l'impression que vous me respectiez plus que les autres.

Il leva les yeux sur elle et la regarda, un peu

hagard. Sur la petite main tremblante, il posa longuement ses lèvres.

– Avec vous, j’étais sincère, balbutia-t-il.

– Je n’en doute pas, convint-elle gravement. C’est moi qui vous ai déçu. Il ne faut pas m’en vouloir. J’ai des idées... elles ne sont peut-être plus de mode aujourd’hui ; mais je n’en changerai pas. Je me suis promis de rester une honnête fille et rien ne me fera revenir là-dessus.

– Je sais bien ; vous n’êtes pas comme les autres.

– On ne se refait pas ! Aussi, vous, il faut être raisonnable et ne plus penser à moi. J’ai l’instinctif besoin d’une vie régulière. Jamais je n’accepterais le déshonneur dans une liaison passagère.

– Je ne suis pas libre de vous offrir autre chose ! Mes parents ont tracé la voie de mon avenir et je n’ai pas le droit de m’en écarter et de les décevoir.

– C’est eux qui vous ont lancé dans cette vie de plaisir ? fit-elle avec étonnement.

– Non, mais ils admettent toutes mes folies et ils paient tous mes caprices ; ça leur paraît naturel. Il faut que jeunesse se passe, disent-ils. Il n’y a que mon avenir qu’ils se réservent et qu’ils veulent diriger selon leurs vues. Je leur ai promis d’épouser une jeune personne de leur entourage qu’ils désirent avoir pour fille.

– Alors, vous êtes fiancé ?

– Non. Pour le moment, je ne veux pas me marier ; le mariage me fait horreur.

– Mais vous êtes engagé tout de même.

En parlant, elle retirait sa main qu’il avait gardée entre les siennes.

– Je ne suis engagé que vis-à-vis de mes parents, précisa-t-il. Mais cela n’a pas d’importance, je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais.

– On dit ça, et puis un jour on s’y décide tout de même. Et c’est heureux, car il faut bien perpétuer une famille. S’il n’y avait pas les enfants, un homme serait inutile sur la terre.

– C’est une opinion ! Pour le bonheur de

l'humanité, il faudrait peut-être qu'il y eût moins d'habitants sur le globe ! Quant à moi, je ne me suis pas beaucoup soucié de ces choses jusqu'ici. Il a fallu qu'une femme passât dans ma vie pour que j'entrevoie un autre mirage. Oh ! Isabelle, si vous vouliez m'aimer !...

Mais l'orpheline hocha négativement la tête. Elle pensait que ce serait un bien grand malheur pour elle si pareille chose arrivait. S'éprendre d'un garçon aussi inconstant que Talaine, et qui prenait soin de la prévenir qu'il avait promis d'épouser une autre femme !

Un silence était tombé entre eux.

Talaine ruminait des pensées qu'il ne voulait pas exprimer pendant qu'Isabelle suivait du regard, à travers les vitres de la fenêtre, le vol un peu lourd de deux pigeons qui se poursuivaient sur les toits. Et elle songeait que les bêtes sont moins compliquées que les hommes.

« Elles suivent leur instinct, elles, elles ne connaissent pas le mariage et ne redoutent pas l'abandon. »

*

– Isabelle, dites-moi que vous ne partirez pas ?

Elle tressaillit à la voix implorante du jeune homme qui mettait en elle de singuliers frissons quand elle cessait d’être gouailleuse.

– Je me suis engagée, je ne puis revenir sur ce qui est décidé.

– Même si je payais le dédit qui vous lie ?

– À quel titre paieriez-vous un tel dédit ? Et pourquoi renoncerais-je aux avantages d’un si magnifique contrat ?

– Parce que j’ai besoin de vous voir et que votre départ va me désespérer.

– Vous savez bien, monsieur Talaine, qu’il ne peut rien y avoir entre nous. Vous venez de m’apprendre que vous n’étiez pas libre de disposer de votre vie.

– Alors, si j’avais été moins loyal et que, pour vous convaincre, je vous eusse promis ce que

vous auriez voulu, quitte à ne pas tenir plus tard mes promesses, comme tant d'hommes le font, vous m'auriez été favorable ?

Elle hocha la tête :

– Je ne crois pas, fit-elle gravement. Une femme se méfie toujours un peu des trop belles promesses... D'ailleurs, même si j'avais été votre fiancée, je n'aurais pas voulu que vous payiez pour moi... sans compter enfin qu'il me serait bien agréable de ne pas arriver au mariage – même à un mariage riche – les mains vides ; ces deux millions qu'on m'offre ne sont pas à dédaigner !

– Deux millions ? fit-il avec dédain. C'est pour un tel chiffre que vous allez vous exiler ! Cette somme vous fascine ?

– Dame ! fit-elle en souriant. Pour moi, c'est une grosse fortune, et gagnée honnêtement par mon travail...

– Oui, approuva-t-il avec dépit. De l'argent gagné proprement. Le seul que vous vouliez accepter.

Cette constatation qu'il avait faite si souvent l'agaçait toujours un peu. Autrefois, en pareil cas, il eût ironisé sur les sentiments « pompiers » d'Isabelle ; aujourd'hui, il ne discutait même pas. Il acceptait qu'elle eût de tels principes et qu'elle les lui opposât.

Tant de femmes avaient passé dans sa vie qui ne lui avaient donné que des sourires et des satisfactions ! Celle-ci lui était d'autant plus chère et plus désirable qu'en le désespérant elle demeurait inaccessible.

Après un nouveau silence, il se leva et demanda :

– Votre contrat doit durer longtemps ?

– Douze mois.

– Vous reviendrez ici dans un an ?

– Oui, je rentrerai à Paris.

– Sans accepter une autre tournée ?

Elle réfléchit avant de répondre. Prudemment, elle se demandait où il voulait en venir.

Comme il répétait sa question, elle acquiesça :

– Oui, certainement, je reviendrai à Paris avant de signer un autre engagement.

– Je vous reverrai donc dans un an ?

Il s’arrêta, gêné d’avoir à formuler une question qui le hantait et dont la réponse allait peut-être le désespérer.

– Et... cet homme ? Celui dont vous m’avez parlé l’autre jour ?

– Quel homme ?

– Celui qui assistait à votre anniversaire ?

Elle haussa les épaules.

– Lyse Rolle vous a dit la vérité. Nous étions seules, elle et moi ; il n’y avait personne avec nous.

– Cependant, vous m’avez dit...

– Des blagues ! Pour m’amuser !

– Est-ce bien vrai ?

– Je vous l’affirme ! La vérité, c’est que j’ai trouvé cette bague dans mon gâteau... un gâteau de Lyse, naturellement. L’anneau allait à mon doigt ; alors pour m’amuser, j’ai imaginé une

fable. La bague avait été mise à mon intention par un homme qui m'aimait... Le Prince Charmant dont on rêve à mon âge ! Pendant quelques heures, je me suis plu à créer une image et à parer un inconnu de toutes les qualités que j'aurais voulu qu'il possédât...

– Quelles qualités ?

– Bah ! des rêves fous qui ne riment à rien. Il était ceci et cela, mon Prince Charmant. Il n'aimait que moi, j'étais son unique amour et il me sacrifiait tout... Il travaillait pour que je devienne sa femme et on était heureux tous les deux... Quoi ! des bêtises, je vous dis.

Mais il faut croire que ces bêtises-là tenaient malgré tout au cœur d'Isabelle, car, bien qu'elle parlait en souriant et d'un ton un peu railleur, une larme, subitement, avait noyé ses grands yeux.

Du revers de la main, elle l'essuya brusquement.

– Ce que je suis sotte, tout de même, de m'attendrir pour un rêve !

Et elle se mit à rire, mais Talaine demeura

grave.

Le front un peu têtue, le regard sombre, il avait saisi son émotion ; et maintenant, il fixait la main d'Isabelle où brillait l'anneau du gâteau.

– Cette bague, questionna-t-il d'une voix rauque, vous allez la garder ?

– Bien sûr, puisqu'elle vient de Lyse Rolle. Et puis, c'est un souvenir... un double souvenir même ! Celui de mes vingt ans et celui d'un rêve de gosse qui aurait pu être vrai !

– Alors, portez-la toujours, ne la quittez pas ! Elle sera peut-être un talisman. Sait-on jamais si nos rêves n'influencent pas l'avenir ?

Mais elle secoua la tête.

– Non ! dit-elle. Le mien était trop beau.

Il ne parut pas l'entendre.

– Promettez-moi que je vous retrouverai libre dans un an ?

– Libre ?

– Oui, ni mariée, ni liée à un autre.

Elle tressaillit et le regarda ; puis, troublée par

le regard profond qu'il rivait sur elle, elle baissa les yeux sur ses secrètes pensées.

– Je serai libre, promit-elle.

Mais s'apercevant qu'elle s'engageait en quelque sorte, elle ajouta :

– D'ailleurs, possédée par mon art et par mon désir d'arriver, je ne crois pas que j'aie le temps de penser à un homme.

L'affirmation singulière troubla profondément Talaine comme si elle équivalait à une dénégation défensive.

Mon Dieu ! que pensait-elle au juste, la petite choriste qu'il avait poursuivie si longtemps de ses irrespectueux hommages et qu'il allait laisser s'envoler loin de lui ?

Saisi d'un fol espoir, il la regarda avec des yeux d'halluciné.

– Isabelle, jurez-moi de m'attendre... de rester libre, supplia-t-il, ne calculant plus ses paroles... Quand vous reviendrez, les choses seront peut-être changées... Si je pouvais, un jour, vous offrir ce que vous exigez de la vie, ce que je ne peux

pas vous promettre actuellement ?

Il parut à la jeune fille que tout tournoyait autour d'elle.

Était-ce du bonheur ou du malheur qui lui arrivait ? L'amour de Talaine était-il une bénédiction ou ravagerait-il sa vie s'il s'avisait jamais de lui offrir le mariage ?

– Je serai libre, promit-elle, toute bouleversée et sans vouloir étudier plus longtemps l'étendue de son engagement.

– Vous me le jurez ?

– Je vous en fais le serment.

Un instant, ils se regardèrent, si profondément émus, qu'ils n'osaient plus parler.

Talaine devait se raidir pour ne pas la prendre dans ses bras et lui murmurer d'illusoires promesses qu'il n'était pas sûr de pouvoir tenir.

– D'ici là, voulez-vous m'écrire, Isabelle ? demanda-t-il enfin, à voix basse.

Il aurait voulu l'implorer à genoux et il se croyait ridicule dans le rôle d'amoureux sincère

qu'il incarnait pour la première fois.

Mais la jeune fille eut peur de cette correspondance qu'il exigeait d'elle.

– Oh ! non ! Il ne faut pas, jeta-t-elle instinctivement.

– Pourquoi ?

– Parce qu'écrire ferait naître des illusions... des espoirs inutiles... Je doute... il me semble...

Elle cherchait ses mots, craignant de le vexer et ne sachant pas expliquer délicatement les craintes qui étaient en elle.

Elle se rendait compte qu'il ne fallait pas permettre à son imagination féminine de se leurrer en entretenant de vaines chimères à propos d'un homme aussi inconstant.

D'un autre côté, elle connaissait son propre caractère et elle savait qu'elle ne pourrait pas, dans une correspondance suivie, empêcher son cerveau de s'exalter et son cœur de s'enflammer ; déjà, elle avait toutes les peines du monde à demeurer raisonnable et sage en face de Talaine, dont le charme était indiscutable. Les mots

d'amour qui volent de bouche à bouche sont dangereux ; à plus forte raison ceux qu'on écrit, qu'on relit et qui demeurent présents parce qu'ils s'incrument dans l'âme.

Non ! Non ! elle ne pouvait pas accepter de correspondre avec Talaine.

Mais il n'insistait pas. Il sentait que l'heure était venue de la quitter et qu'il allait sortir de cette entrevue plus désespéré encore qu'en arrivant. Sa main, machinalement, pressa son front brûlant.

Un vertige le prenait devant les grands yeux attristés d'Isabelle... Il dut se secouer pour fuir une tentation trop forte...

Alors, subitement, le jeune homme eut peur des mots qu'il pouvait dire dans son désarroi, il s'affola des serments qu'il était prêt à faire !

Tout son instinct d'homme se dressa contre l'emprise de la femme qui faisait fléchir sa volonté.

En course échevelée, des pensées s'imposèrent à lui qui l'armèrent à nouveau en face d'elle.

« Les hommes s'engagent toujours trop vite, quand leurs passions sont en jeu, se dît-il. C'est souvent par coups de tête qu'ils agissent... pour regretter, ensuite, quand c'est irréparable ! »

Non ! Non ! Un homme comme lui, qui connaissait les femmes et leurs roueries, n'allait pas se laisser berner par une petite fille adroite et réfléchie ! N'avait-elle pas osé, un jour, lui suggérer elle-même l'idée du mariage ? Depuis, elle avait su tenir bon, la mâtime ! Son émotion, qui le désesparait, était bien jouée ! C'était comme cette histoire de bague ? Quelle comédie ! Lyse Rolle avait dû lui dire qu'elle provenait de lui et la jeune fille, habilement, en usait pour l'attendrir.

Toutes ces pensées, en sarabande, passèrent devant son cerveau exalté en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Et comme il est difficile aux hommes qui ont trop fréquenté les filles de joie de croire à la sagesse et à la sincérité des autres femmes, Talaine doutait maintenant d'Isabelle.

Il eut un rire léger... un rire qui lui rendait son

équilibre et faisait table rase, ironiquement, de toutes les émotions qui avaient failli troubler son impassibilité habituelle.

Redressé tout à coup, il tendit la main à l'orpheline, dont le regard attristé s'attachait sur le sien et cherchait à comprendre son changement d'expression.

– Séparons-nous, mademoiselle. Suivons chacun notre chemin, puisque vous en avez décidé ainsi.

Sur les petits doigts glacés, il mit un galant baiser.

Et c'est avec son air railleur habituel qu'il prit congé de la jeune fille.

– À l'année prochaine... D'ici là, remportez beaucoup de succès, ça remplace bien des choses, le succès et l'argent ! Au revoir, Isabelle !

– Au revoir ! balbutia-t-elle, éperdue.

Sur le seuil de la pièce, la porte ouverte, il demeura immobile une seconde. Puis, se retournant, d'un dernier regard, il embrassa le décor : l'humble chambrette et la jeune fille en

noir ; à la tête du lit, un crucifix était accroché au mur, et, aux pieds du christ, un bouquet fané de violettes avait été attaché.

Il eut l'impression d'une main de fer se crispant à sa gorge sous une émotion atroce.

Ses yeux hallucinés regardèrent les humbles fleurs...

S'agissait-il de celles qu'il avait offertes à Isabelle à l'occasion de ses vingt ans ?

Mais, ça encore, c'était peut-être comédie. C'est comme cette médaille d'or qu'elle portait au cou et qu'il entrevoyait à travers l'échancrure de sa blouse d'intérieur : un souvenir de première communion, probablement, dont elle se parait comme d'un gage d'innocence.

Mensonge ! Mensonge !

Toutes les femmes savent mentir pour tromper les hommes, les engluer et arriver à leurs fins.

Et puis, en admettant qu'Isabelle fût sincère, ce qui n'était pas prouvé, n'était-ce pas folie à lui de vouloir vaincre sa farouche vertu ? Sincère et pure, ce Dieu qu'elle invoquait et en qui elle

puisait sa force devant, la nuit, envoyer ses anges veiller sur son sommeil.

Démon tentateur, nouveau Faust amoureux d'une enfant pure, n'avait-il pas contre lui le Ciel tout entier pour protéger l'innocente fillette ?

Alors, éperdu, l'orgueil le raidissant en face de cette femme qu'il n'arrivait pas à dominer et qu'il ne vaincrait peut-être jamais, il referma la porte sur lui.

En descendant fébrilement l'escalier, par fanfaronnade, il sifflait...

Sur le bord du trottoir, il s'arrêta, les mains dans les poches, le front haut comme s'il voulait plastronner devant d'invisibles adversaires.

– De quoi devenir fou !

Ces mots, traduisant son émoi intérieur, s'échappèrent de ses lèvres sans qu'il s'en rendît compte... Comme ses poings crispés au fond du veston et ses yeux durs qui, sans la voir, semblaient percer la façade de la maison d'en face.

– Ce qu'ils rigoleraient, les autres, s'ils

savaient ! Talaine sincère en face d'une femme qui se moque de lui !... Quelle noce carabinée vais-je faire pour effacer tout ça !

Un petit rire sec devant toutes ces folies offertes à son besoin d'oubli. Puis, conscient des équivalences :

– Ça va lui coûter gros, à mon paternel, une affaire comme celle-là !

L'émotion sincère ressentie là-haut, auprès d'Isabelle, semblait avoir épuisé tous ses bons sentiments.

– Qu'est-ce qu'il va prendre, Ravanot ! L'imbécile ! S'attaquer à moi !... Si je peux le f... par terre, celui-là, il n'y coupe pas !

*

Là-haut, dans sa petite chambre, tremblant de tout son corps, étourdie, inquiète, peut-être même déçue, Isabelle pleurait avec de gros sanglots.

L'enfant sage maudissait sa bonne éducation

et le besoin de propreté morale qui était en elle. Elle venait seulement de comprendre, elle, la saine et honnête fille que son cœur n'obéissait plus à sa raison, elle s'était mise à aimer d'amour Henri Talaine, le volage, l'incorrigible noceur... l'habitué de toutes les boîtes de nuit, l'homme à qui aucune femme sérieuse n'aurait osé faire confiance !

*

Par une instinctive pudeur qui l'empêchait d'exprimer tout haut des sentiments que son moi intime avait du mal à admettre, Isabelle ne parla pas à Lyse Rolle de la visite d'Henri Talaine.

Il lui aurait été pénible, d'ailleurs, en son état d'esprit, d'entendre dire du mal du jeune homme.

Et elle savait bien que, si elle avait raconté fidèlement à son amie tout ce que celui-ci lui avait dit, la comédienne aurait critiqué la manière à la fois désinvolte et ironique dont Talaine avait osé lui exprimer son amour et réclamer d'elle un

engagement.

Oh ! L'obsession de ce souvenir : le jeune homme n'avait-il pas voulu lui laisser entendre qu'il l'épouserait peut-être à son retour ? Quelle griserie qu'un tel espoir !

Mais était-il sincère ? Isabelle n'osait pas répondre à une telle question ; n'avait-il pas exigé d'elle une promesse, alors qu'il ne s'engageait pas lui-même ?

Si Lyse Rolle avait connu ce détail, quel argument n'y aurait-elle pas puisé pour la dissuader de croire aux paroles de Talaine ; et elle se serait empressée, en toutes circonstances, de l'exhorter à ne pas tenir l'engagement insensé et inutile auquel elle avait consenti.

Or, tout en se répétant que le jeune homme n'était pas sérieux et ne pouvait pas être sincère, Isabelle éprouvait le besoin de tenir cette promesse si singulièrement acceptée. Elle s'en faisait une sorte de point d'honneur, sans s'apercevoir que tout son être vibrait de contentement intime, à la seule vision d'un Henri Talaine véritablement amoureux d'elle.

Elle ne voulait pas se leurrer, cependant, la prudente jeune fille ; en son for intérieur, elle se répétait que les déclarations du riche clubman n'étaient que de vaines paroles pour l'amener à satisfaire ses désirs.

Mais pourquoi, en dépit de la raison, le cœur a-t-il sa logique particulière ?

Ce jour-là, elle s'efforçait de concilier en elle-même tous ces sentiments quand Lyse Rolle pénétra dans sa chambre.

– Vous venez avec moi choisir les malles dont nous aurons besoin ? demanda-t-elle amicalement.

– Si vous y tenez ; mais je n'ai guère d'entrain aujourd'hui, avoua l'orpheline, qui était en proie à la mélancolie.

– Voyons, Bella, que signifie cette mine soucieuse que vous avez depuis quelques jours ? Vous étiez si heureuse de cette tournée théâtrale...

– Je le suis encore.

– Et vous êtes toujours aussi contente de quitter la France ?

– Oui, toujours !

– Alors, je ne comprends pas pourquoi vous paraissez préoccupée.

– Le suis-je réellement ? Aucun motif, en tout cas... je n'ai...

Elle s'arrêta, hésita une seconde : puis, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre indifférent :

– La vérité, peut-être, c'est que j'ai lu, ce matin, un livre qui m'a troublée... Il n'était peut-être pas des plus gais, mais il posait un problème psychologique toujours passionnant pour une jeune fille...

– Racontez-moi ça en vous préparant, fit Lyse Rolle, intéressée.

Isabelle ne souhaitait pas autre chose que soulager sa peine. Elle s'imaginait pouvoir en parler à son amie avec des paroles prudentes, sans que celle-ci pût soupçonner la vérité.

– Eh bien voilà, fit-elle, il s'agit d'une jeune fille honnête... oui... une jeune fille sage et travailleuse qu'un homme poursuit... Ce dernier est léger, volage, et celle qu'il dit aimer n'ose pas

avoir confiance en lui. Bien certainement, elle a raison de ne pas ajouter foi à tout ce qu'il raconte ! Et lorsqu'elle s'éloigne...

– Elle s'éloigne, dites-vous ? interrompit doucement la comédienne, qui regardait Isabelle.

– Oui... elle part en voyage... très loin... dans sa famille... Or, avant qu'elle parte, il vient la voir...

– Ah ! Il vient ? Il est venu pour la détourner de ce voyage, probablement ?

– Pour ça... mais aussi pour lui parler de son amour et lui expliquer qu'il n'est pas libre de l'épouser...

– Il est donc marié ?

– Non.

– Alors ?... Un homme qui n'est pas marié est généralement libre de faire ce qu'il lui plaît, observa Lyse Rolle avec logique et sans ménagement.

– Oui, évidemment ; pourtant, celui-ci invoque sa famille. Il est très riche et ses parents le laissent libre de faire toutes les folies qui lui

plaisent ; du moins se réservent-ils le soin de lui choisir une femme.

– Ah ! Bon ! Je comprends... c'est ça qui l'a préservé, jusqu'ici, du mariage, observa Lyse à mi-voix. Enfin, comment l'auteur conclut-il ? reprit-elle plus haut.

– L'auteur ?

– Oui, l'écrivain qui a signé ce livre...

– Ah ! oui. Eh bien, il ne conclut pas, ou plutôt il laisse la jeune fille s'éloigner.

– C'est ça qu'elle avait de mieux à faire.

– Vous croyez ? fit rêveusement Isabelle, sans s'apercevoir que sa compagne l'examinait avec une amicale indulgence.

– Écoutez, Bella, reprit cette dernière : pour bien juger de la thèse d'un livre, il faut essayer d'en transporter le sujet dans la vie réelle.

– Peut-être.

– Examinons à froid la donnée du problème... La jeune fille sage, c'est vous, ou moi, par exemple...

– En effet, ça pourrait être l’une de nous.

– Admettons-le... Supposons aussi que le jeune homme riche, léger, frivole et peu soucieux de s’engager dans les liens du mariage, soit... Camilla, le ténor...

Elle s’arrêta.

– Non, reprit-elle aussitôt. Camilla travaille, il est forcé de ménager sa voix, de se plier aux répétitions ; il ne peut donc pas être l’homme volage et léger dont parle votre livre. Cherchons-en un autre... Je ne vois pas qui pourrait être comparé... à moins que... mais, parfaitement ! Henri Talaine remplit les conditions.

Isabelle, en dépit de sa volonté, était devenue toute rouge. Mais Lyse Rolle évitait de la regarder.

– Eh bien ! Maintenant, voici le problème tout entier : moi ou vous d’un côté et, de l’autre, Talaine. Or, sincèrement, connaissant le passé de celui-ci comme nous le connaissons, je ne vois pas laquelle de nous pourrait ajouter foi aux fallacieuses promesses que Talaine s’amuserait à

nous débiter pour le seul plaisir de vaincre les difficultés qui empêchent une honnête jeune fille d'accepter l'amour en dehors du mariage. Vous n'êtes pas de mon avis, Bella ?

– Si, peut-être.

– Oh ! ce n'est pas *peut-être* qu'il faut dire, mais *certainement*. Ni vous ni moi n'avons envie de jouer le rôle de victime ou d'abandonnée. J'estime, par ailleurs, qu'un homme qui se déclare empêché d'offrir le mariage est impardonnable de troubler la vie d'une fille sérieuse ; je crois aussi que tous ces jolis papillons invoquent toujours de belles raisons pour se dérober aux devoirs qu'ils ne veulent pas assumer. Au fond, ce sont des lâches qui ont la prétention de jouir de tous les bonheurs de la vie sans en prendre les charges. Ils ne méritent que le dédain des honnêtes filles.

Le visage d'Isabelle était tout chargé de mélancolie. D'une voix songeuse, elle demanda :

– Vous n'envisagez pas qu'eux aussi, un jour, puissent être sincères et penser sérieusement ce qu'ils ont tant de fois promis en mentant ?

– Pardon, j’admets qu’ils peuvent être épris, vraiment, eux aussi... au moins une fois, dans leur vie. Ainsi Talaine, par exemple, puisque nous avons essayé d’en faire le héros de votre livre, eh bien ! je crois que, le jour où ce garçon sera véritablement amoureux, il changera totalement de vie. Pour la femme qu’il aimera, il renoncera aux folies, aux soirs d’ivresse, aux nuits de bombe ; il travaillera peut-être. Dans tous les cas, pour cette femme, il passera outre aux volontés de ses parents et nous le retrouverons, un jour, marié, père de famille, et tout à fait rangé.

– Pour celle qu’il aimera, avez-vous dit ? Il en est donc une qui pourra se fier à lui ?

Lyse Rolle tressaillit de voir où ses arguments aboutissaient.

– Évidemment ! s’écria-t-elle, en affectant de rire. Il en est une ! Mais celle-ci sera seulement l’élue qui saura se refuser assez longtemps pour lui donner la latitude de changer de vie et d’habitudes... La peur de perdre la femme aimée étant le commencement de la sagesse.

– L’héroïne de mon livre admet qu’elle ne part

pas pour toujours... elle reviendra un jour...

– Cela peut se soutenir.

– Et, bien qu'elle ne laisse place à aucun espoir, elle accepte de ne pas s'engager ailleurs.

– Hé ! hé ! J'aurais préféré qu'elle ne capitulât pas si facilement.

L'orpheline hésita, puis, timidement, expliqua :

– Pour ne pas tuer l'espoir, n'est-ce pas ?

La comédienne approuva tout de suite. Elle ne voulait pas condamner trop vite un sentiment dont nul n'est maître, ni faire naître une révolte dans cette âme emplie de ferveur et d'indulgence.

– Son geste part d'un bon naturel, c'est certain, mais avec un Talaine quelconque qui est expert en l'art de séduire les femmes, une naïve jeune fille a bien des chances d'être roulée.

Mais Isabelle secoua fermement la tête.

– Vous vous trompez, Lyse, affirma-t-elle gravement. Si c'était l'une de nous, comme vous le supposiez tout à l'heure, eh bien ! je suis

persuadée que nous piétinerions notre cœur plutôt que de consentir jamais la moindre concession.

Et Lyse Rolle sentit qu'elle disait vrai.

– C'est juste, Belia, quant à la possibilité que nous tombions jamais. Mais les peines de cœur, le chagrin que causent les déceptions, vous en faites bon marché. Toute capitulation indique une désillusion, il résulte donc que plus nous capitulerons, plus nous souffrirons un jour de la perte de nos illusions.

Un nuage passa sur le front de la jeune fille.

– La part du feu. que, dans toute lutte, il faut faire, murmura-t-elle avec un soupir. C'est déjà merveilleux de ne pas être vaincue.

La comédienne ne pouvait qu'approuver tant de résignation et elle conclut d'une voix cordiale, pleine d'encouragement :

– Qu'il en soit donc ainsi, petite amie, si jamais nous avons à vivre la vie de l'héroïne de votre livre. J'espère qu'alors nous aurons beaucoup d'énergie, de sagesse et très peu d'imagination, ce sera encore le meilleur moyen

de nous en tirer facilement !

– Oui, répéta docilement Isabelle avec un soupir, très peu d’illusions, c’est certainement le plus sage !

Et, comme si tout avait été dit sur ce sujet et qu’elles fussent tombées d’accord pour ne plus faire aucune allusion nouvelle à Henri Talaine, elles changèrent de conversation et affectèrent une tranquillité d’esprit qu’aucune des deux ne ressentait vraiment.

*

Le jour du départ arriva très vite.

Isabelle n’avait pas revu Talaine, bien qu’elle eût attendu sa visite, la veille, toute la journée.

Une mélancolie était en elle devant cette absence. Pourquoi le jeune homme n’était-il pas revenu ?

Regrettait-il donc déjà le faible espoir qu’il lui avait donné ? Craignait-il, maintenant, qu’elle ne

prît avantage sur lui après la promesse qu'il avait exigée d'elle ?

Ah ! comme il la connaissait peu ! Elle estimait que, sur une pareille question, tout devait être fait de bonne volonté et non par surprise ou par force.

Lyse Rolle et elle prirent donc le train à la gare Saint-Lazare pour gagner Le Havre, où elles devaient rejoindre M. Simpson et s'embarquer avec lui pour l'Amérique.

Quelques camarades vinrent leur serrer les mains sur le quai de la gare.

Pendant que Lyse Rolle s'informait du théâtre où elle avait connu ses premiers succès, Isabelle Fouquet questionnait ses anciennes partenaires du Lyrique.

Chacune répondait, donnant le plus de détails possible, en s'efforçant de chercher l'incident nouveau qui pouvait intéresser la transfuge.

Tout à coup, l'une s'écria :

– Vous savez, votre amoureux ne revient plus au Lyrique.

Saisie, Isabelle eut du mal à dominer son trouble.

– Mon amoureux ?

– Oui, Talaine.

– Ah ! Bon, il n’y revient plus ?

– Non, il s’est chamaillé avec Ravanot. Je ne sais au juste ce qu’il y a eu entre les deux hommes, mais ils ont failli se battre, et le directeur a donné des ordres formels pour qu’on ne laisse plus Talaine remettre les pieds dans les coulisses.

– Et alors ? balbutia Isabelle dont le cœur battait à grands coups précipités, le concierge l’a mis à la porte ?

– Il n’a pas eu cette peine : Talaine n’est pas revenu !

– Il paraît, dit une petite choriste qui n’avait pas encore parlé, que le beau jeune homme fait une noce de tous les diables. J’ai un ami qui est dans un jazz, au *Sunlight Bar* ; il m’a dit que, toutes les nuits, Talaine faisait un boucan épouvantable dans l’établissement. Mais il est

toujours avec une demi-douzaine de girls et il paie largement ; alors, le gérant s'efforce de limiter les dégâts.

À mesure qu'elle parlait, le front pâle d'Isabelle se redressait orgueilleusement, comme si sa fierté voulait faire face aux désastreuses nouvelles.

– Je savais que ce monsieur n'était pas sérieux, mais, jamais, je ne m'étais imaginé qu'il fût ivrogne, fit-elle avec un peu de mépris.

– Oh ! vous savez, quand on est riche, on peut s'enivrer tous les jours sans que cela ait de l'importance ! Il y a toujours un maître d'hôtel pour aider le chauffeur à vous mettre dans votre voiture !

– Évidemment, mais pauvre ou non, ça n'est jamais bien plaisant, un monsieur qui a trop bu, et je trouve que les girls qui lui donnent la réplique ont un certain courage.

– Elles ont surtout le souci de leurs intérêts, car, en dehors du chahut qu'il exige d'elles et qu'il paie largement, Talaine les laisse tomber. Il

se soucie d'elles comme de sa première dent de lait. Mon ami m'a dit qu'il ne partait jamais accompagné d'une femme.

Cette dernière affirmation mit un sourire un peu triste sur les lèvres d'Isabelle.

L'image d'un Talaine chahutant au milieu d'un groupe de femmes, dans une boîte de nuit, médusait la jeune fille.

Elle se demandait comment pouvait agir pareillement cet homme qui avait des allures de grand seigneur et qui affectait toujours un air de parfaite correction.

Quand le train roula, elle en parla à Lyse Rolle.

Celle-ci l'écouta sans mot dire ; elle était au courant des excès de Talaine, mais, connaissant des détails qu'ignorait Isabelle, elle se demandait si elle devait en parler à celle-ci. Elle finit par le dire, avec sa loyauté habituelle.

– Talaine, en effet, a fait scandale au *Sunlight Bar*, trois nuits de suite... Il était abominablement triste et a certainement bu pour noyer, au fond

d'un verre, quelque pensée trop importune. Je ne pense pas qu'en dehors de cet excès de cocktails il ait commis une autre incongruité. Le quatrième jour, une dépêche de chez lui l'a rappelé auprès de sa mère malade, dans le centre de la France. Il y est encore.

Le cœur d'Isabelle se remplit aussitôt d'indulgence et, avec une subite volte-face, elle excusa toutes les folies qu'on attribuait à Talaine.

« Pauvre garçon, pensa-t-elle, tout l'accable en même temps. Sa mère malade juste au moment où quelque chose ne va pas ! C'est toujours comme ça que fonce l'adversité. »

Son bon cœur lui fit même prier tout bas pour le rétablissement de la mère du jeune homme. Mais elle ne supposa pas un instant que celui-ci se fût enivré parce qu'il était triste à cause d'elle.

*

Il restait encore trente minutes avant l'heure officielle du départ du paquebot et Isabelle

demeurait debout au pied de la passerelle, voulant rester jusqu'à la dernière minute sur le sol de la France qu'elle allait quitter pour longtemps.

Soudain, une longue auto bleue stoppa à quelques mètres. Son conducteur n'avait pas encore ouvert la portière que déjà le cœur de la jeune fille dansait la sarabande. Elle avait reconnu Talaine, dont elle n'escomptait certes pas la présence, après ce que Lyse lui avait dit dans le train.

Comme il s'avavançait vers elle, tête nue et avec toujours cette hautaine correction qui la subjuguait, il lui parut changé, amaigri ; son visage un peu allongé semblait soucieux.

Tout de suite leurs mains se rejoignirent pour une longue étreinte.

– J'espère que votre maman va mieux, dit-elle avec une affectueuse sollicitude.

– Oui, ma mère est aussi bien que possible. Ce fut une fausse alerte, heureusement. Je l'ai quittée, cette nuit, tout à fait rassuré.

– Cette nuit ?

- Oui, j’arrive du Loiret.
- Oh ! Vous avez fait une si longue course !
- Pour vous voir. Je n’avais qu’une crainte : arriver trop tard.
- Le bateau ne part que dans une demi-heure.
- C’est-à-dire bientôt... ça passe vite, les derniers moments.

Il alla chercher quelques fleurs dans sa voiture et les lui apporta.

– Je les ai cueillies pour vous, dans la serre, fit-il, les lui mettant dans les bras. Des fleurs de France... des fleurs de chez moi... je souhaite qu’elles embaument un peu votre cabine et vous parlent des amis délaissés.

– Je les conserverai le plus longtemps possible, promit-elle avec émotion.

Il la regarda, une flamme ardente au fond de ses prunelles. Puis, se mordant les lèvres comme s’il ne voulait pas prononcer les mots qu’il aurait aimé dire, il se secoua un peu.

– Vous vous rappelez ce qui est convenu entre

nous, Isabelle ? finit-il tout de même par énoncer en s'efforçant de prendre un air naturel.

– Je me souviens de vous avoir fait une promesse stupide, répondit-elle en riant.

– Pourquoi stupide ?

– Parce qu'il faut l'être, expliqua-t-elle crânement, pour s'engager vis-à-vis d'un habitué du *Sunlight Bar* qui passe ses nuits avec une demi-douzaine de girls.

– Ah ! M^{lle} Rolle vous a, tout de suite, documentée !

– Ce n'est pas par elle que je l'ai appris.

– Quelle chronique s'est donc occupée de mon humble personne ?

– D'anciennes camarades qui sont venues, à l'aube, saluer notre départ, à Saint-Lazare... Vous dites qu'elles ont menti ?

– Pardon, elles vous ont rapporté l'exacte vérité.

– Vous voyez donc bien que j'ai été stupide l'autre jour d'avoir confiance en vous.

– Avez-vous réellement eu confiance ? demanda-t-il, en devenant tout à coup sérieux.

Isabelle ne sentit pas l'inquiétude de sa voix.

– Non, fit-elle avec le désir de le blesser. Jamais je n'ai supposé qu'une femme pût avoir confiance en vous.

– Naturellement, ce blagueur de Talaine ne peut être sincère ! c'est chose convenue.

– Ah ! ma foi, vous faites tout ce qu'il faut pour qu'on en soit persuadé.

– Est-ce à dire que notre entente de l'autre jour soit rompue ?

– Mon Dieu, à y réfléchir... une entente comporte une réciprocité... Enfin... tenez-vous tant que ça à ce que vous m'avez demandé ?

– Il faut le croire, puisque j'ai insisté.

– Mais si je ne tenais pas cet engagement, vous vous en consolerez facilement.

– Pourquoi ne le tiendriez-vous pas ?

– Parce que dans votre vie, il me semble qu'il y a de trop nombreuses girls... Je ne vois pas ce

que je viendrais faire là-dedans... Et tout ce scandale entre les tables d'un bar... Bref, un tas de petites choses qu'une jeune fille très naïve et peut-être très sotté, comme moi, ne comprend pas et n'acceptera jamais.

– La jeunesse est toujours très sévère.

– On le dit ! Quoi qu'il en soit, je ne pourrai jamais être l'amie insoucianté dont vous avez besoin.

– Je sais... vous voulez autre chose !

– Oh ! même si vous m'offriez cette autre chose. Est-ce que je pourrais mettre ma main dans la vôtre avec confiance ?

Il se redressa un peu vivement :

– C'est tout ce que vos méditations vous ont appris à mon sujet, depuis l'autre jour ?

– C'est ce que j'ai ruminé dans le train, après mon départ de Paris.

– Et, naturellement, quittant la France avec de pareilles impressions, vous allez oublier la pauvre petite promesse de rien du tout que vous m'avez consentie l'autre jour ?

– N'est-ce pas plus sage ?

Talaine laissa ses yeux errer sur les flots verts que la brise, assez forte, semblait soulever.

– Alors, fit-il, au bout d'un instant, je suis venu chercher ici une déception !

Cette simple remarque troubla profondément l'orpheline, bien qu'elle fût faite d'un ton léger.

Elle avait parlé avec l'obscur besoin de le morigéner qu'ont toutes les femmes amoureuses qui veulent sentir irréprochable celui qu'elles aiment ou plus simplement qui veulent que leur volonté et leur façon de voir prédominent.

Elle espérait que le jeune homme se défendrait et lui ferait la promesse d'être plus rangé, mais elle n'avait pas pensé qu'il pût accepter si simplement sa menace de rompre l'engagement pris.

Comme elle se taisait, Talaine la dévisagea.

– À quoi pensez-vous, petit sphinx cruel, qui n'avez pas pitié des pauvres hommes que nous sommes ? Vous ne dites rien ?

– Qu'est-ce que vous voulez que j'ajoute ? Je

vais partir.

– Et vous tenez à garder votre liberté, afin de ne pas manquer l’occasion d’un beau mariage, s’il s’en présentait un en Amérique ?

– Je n’ai pas calculé cela.

– Mais votre amie Rolle l’a pensé pour vous. Elle me l’a dit l’autre jour.

– Elle a eu raison, alors ! Lyse est la sagesse même.

– Cela est bien votre opinion ?

– N’est-ce pas tout à fait raisonnable ?

Un instant, leurs yeux se croisèrent presque pour un défi.

– Ainsi, vous allez me quitter sans vouloir me faire aucune promesse ?

– Je n’ai rien à promettre à un habitué du *Sunlight Bar*, répéta-t-elle en frémissant. Lui et moi ne pouvons nous entendre !

– *Sunlight Bar* est un prétexte que vous cherchez. Vous savez bien que quand vous étiez au Lyrique, je passais toutes mes soirées dans

vosre ambiance.

– Vous agissiez pareillement avant que j’y fusse !

– Je ne vous connaissais pas, alors.

– Cela vous a changé de me connaître ?

– Profondément.

– En effet, des coulisses vous avez glissé sous la table d’un bar.

– Ce parti pris contre les bars ! Il faut bien que je sois quelque part, puisque je ne puis être auprès de vous. Si le *Sunlight Bar* vous déplaît, j’irai ailleurs.

– La vie vous apparaît impossible sans bar, sans girls chahutantes et sans scandaleuses ivresses ?

– Elle me paraît surtout impossible sans vous.

– Oh ! Ne me mêlez pas à tout cela ! La pensée que j’existe ne paraît pas beaucoup empêcher vos folies.

– Enfin, qu’exigez-vous de moi ?

– Rien.

Ce petit mot parut les séparer et le silence tomba entre eux.

Mais, au bout d'un instant, Talaine proposa :

– J'ai envie de vous rejoindre en Amérique.

– Ah ! non, je vous le défends bien.

– Parce que ?

– Je ne vois pas du tout ce que vous feriez à ma suite. Vous me compromettriez et c'est tout !

– Ce serait assez si j'éloignais de vous toute autre présence d'homme.

– Quelle idée ridicule ! Vous n'avez pas la prétention de me surveiller toute ma vie pour empêcher les autres de m'approcher ?

– La prétention ? Je l'ai ; c'est le droit de pouvoir le faire que vous me refusez.

– Vous êtes formidable !

– Je suis un homme qui vous aime et qui doute, je n'ai pas su vous retenir... vous allez partir et peut-être un autre réussira-t-il à vous émouvoir...

– Presque tout nous séparait.

Mais il secoua la tête.

– Rien ne nous séparait que nos deux volontés, affirma-t-il. Je me révoltais contre la vérité ! Pouvais-je supposer que j'étais sincère et que j'allais souffrir par vous ? Et vous, trop orgueilleuse, vous n'avez pas compris qu'il fallait être indulgente... qu'un homme comme moi ne pouvait pas accepter l'emprise du premier coup... qu'il ne voulait pas, surtout, être inférieur et jouer le rôle d'homme indigne que vous lui réserviez ! Votre vertu ? Ah ! Que je l'ai maudite et que j'aurais voulu la vaincre parce que vous lui opposiez toujours mon passé de folies et de légèretés.

– Votre réputation était ma seule arme ! Comment aurais-je pu vous résister sans ça ? avoua-t-elle humblement.

Il faillit lui répondre :

« Pourquoi me résister ? »

Il se contenta de poursuivre :

– Aucune volonté ne m'aurait empêché de vous faire mienne si j'avais senti votre tendresse

plus forte que votre raison, et si vous aviez mis votre main dans la mienne en vous fiant à ma loyauté. L'homme a besoin de dominer la femme qu'il aime. Il ne peut pas, en amour, être le réprouvé dont on se méfie et à qui on pardonne. Il lui faut la confiance et l'admiration de celle qu'il choisit ! Vous, vous ne m'avez offert que mépris et railleries... J'arrive de loin, j'ai traversé une partie de la France pour vous apporter quelques fleurs, et je me heurte à vos sarcasmes.

Debout devant lui, dont la singulière logique masculine dénaturait tous ses actes, elle l'écoutait, les bras ballants, les yeux à terre, complètement désarçonnée par tant de reproches qui semblaient justifiés.

– Je n'ai pas compris, s'excusa-t-elle. Je vous ai fait de la peine ?

– Oui, bien souvent.

– J'ai été méchante sans le vouloir, alors !

– Pas méchante, mais très sévère.

– Enfin... il est trop tard maintenant !

– Mais non ! cria-t-il. Il n'est pas trop tard,

mon petit ! Vous n'êtes pas partie, vous êtes encore auprès de moi !

Il avait jeté son cri avec une telle ardeur, qu'inquiète, elle regarda derrière elle le bateau toujours à quai.

– Vous m'avez fait peur ! J'ai cru qu'il avait levé l'ancre sans moi.

– Et quand cela serait ?

Il l'avait saisie par les épaules, il l'attirait dans ses bras, contre lui.

– Ma bien-aimée, restez... ne me quittez pas. Je paierai le dédit... vous serez mienne...

– Mais, vos parents ?

– Eh ! qu'importe, puisque nous nous aimerons !

Avec douceur, mais avec fermeté, elle se dégagea de ses bras.

– Non, monsieur Talaine, il n'importe pas ! Une promesse aux siens, c'est aussi sacré qu'un serment d'honneur. Vous avez dit, tout à l'heure, que j'avais été très dure avec vous. Cela doit être,

puisque vous en avez souffert. Mais savez-vous ce qui me donnait le courage de vous résister ?

– Ma réputation d’homme léger, fit-il, railleur et de nouveau amer.

– Non, dit-elle sincèrement, ça n’aurait pas suffi ! Quoi que l’on m’ait dit de vous, je voyais bien que vous ne courtiesiez que moi... vous ne vous occupiez pas des autres, et, tous les jours, vous étiez là. Alors, n’est-ce pas ? J’étais forcée de convenir que vous étiez moins volage qu’on ne disait ; vous étiez capable d’aimer proprement... Non, ce n’est pas votre réputation qui m’a éloignée de vous.

– Alors, qu’est-ce que c’est ? Votre indifférence, peut-être ?

– Pas davantage ! Je puis bien vous le dire, maintenant... dans dix minutes le bateau m’aura happée et je serai très loin de vous... J’ai pensé à vous, dès que vous vous êtes intéressé à moi ! On ne se rend pas compte, tout de suite. On ne comprend pas ce qui arrive... surtout lorsqu’on est jeune comme moi. Mais je me souviens que j’avais déjà du chagrin, au début, quand on

racontait vos bonnes fortunes...

– Ma petite Isabelle, fit-il en s'attendrissant, vous avez pu être si dure avec moi ?

– Il le fallait bien, puisque moi aussi j'étais liée par une promesse...

– Quelle promesse ? À qui ?

Déjà, son front jaloux se durcissait.

– À ma mère morte, expliqua-t-elle docilement. Voyez-vous, quand j'ai quitté ma famille, dans un coup de tête, parce que j'étais très malheureuse auprès d'une riche parente qui me reprochait, chaque jour, le pain dont elle me nourrissait... j'ai compris que j'étais toute seule, à présent, et qu'il n'y avait plus personne pour veiller sur moi. Et tous les jours, en me levant, j'ai murmuré, pour être forte, cette petite phrase : « Maman, je te promets de rester sage comme si tu étais encore auprès de moi. » Voyez-vous, ça n'a l'air de rien ces mots-là ! C'est puéril et ça doit paraître aux autres un peu bête, mais c'est un vrai talisman par moments...

Elle s'arrêta, oppressée. Elle se disait qu'elle

avait tenu le serment fait à une morte, c'était très bien... mais c'était peut-être au prix de son bonheur de femme ! Connaîtrait-elle jamais l'appel de l'amour, à présent ?

Soudain, un long hululement de sirène, tout près d'eux, déchira l'air.

– Voilà le dernier appel du bateau, dit-elle en s'agitant. Je vais vous quitter, monsieur Talaine...

Il eut un geste éperdu :

– Alors, c'est décidé, vous partez ?

– Il le faut, affirma-t-elle avec un pauvre sourire. C'est mieux, croyez-moi ! L'avenir est entre les mains de Dieu... un an, c'est vite passé...

Mais il la retenait par le bras.

– Tiendrez-vous la promesse que vous m'avez faite l'autre jour ? interrogeait-il, affolé.

– Je la tiendrai.

– Vous m'attendrez ?

– Je vous le jure.

Leurs mains s'étreignirent éperdument, car, en ce moment suprême de la séparation, ils ne

savaient plus bien ce qu'ils faisaient. Pourtant, timidement, l'orpheline demanda :

– Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

– La noce, naturellement ! répliqua-t-il en riant nerveusement.

Mais comme il voyait une détresse passer dans ses grands yeux d'enfant, il l'attira brusquement contre lui et la serra avec force dans ses bras.

– Restez-moi fidèle, Isabelle, écrivez-moi quelquefois. J'aurai besoin de vos encouragements pour réussir... et si je réussis, rien ne nous séparera plus !

– Rien, fit-elle à voix basse, en fermant les yeux, comme si cette perspective de bonheur était trop belle pour qu'elle pût la regarder en face.

– Oui, répéta-t-il, c'est mon plus cher désir, maintenant.

Alors, pendant que la sirène, dans un nouvel appel, vibrait pour les retardataires, Isabelle, d'un élan, sans calculer davantage, se blottit contre lui, sa tête sur son épaule et sa main dans la sienne, il n'eut qu'à refermer les bras sur elle pour une

étreinte sauvage qu'il aurait voulu prolonger et rendre définitive.

Oubliant même qu'une foule les entourait, Talaine posait sa bouche avide sur le front pur, puis sur les lèvres pourpres tendues vers lui.

– Ma petite Isabelle... ma chérie... À moi pour toujours, alors ?

– Oui... à vous pour toujours... à vous seul !

– C'est promis ?

– C'est juré.

Par une délicatesse infinie, la jeune fille ne lui demandait aucun engagement en retour. Elle lui donnait son cœur sans condition. Elle évitait même le mot mariage, ne voulant pas, si près d'une longue séparation, faire renaître un désaccord. Cependant, elle savait bien qu'à son retour les mêmes discussions reprendraient, car elle était de celles qui ne peuvent pas vivre en dehors des convenances.

Mais l'heure pressait ; le moment de se séparer était venu et, une fois encore, ils s'étreignirent passionnément.

Pendant que le lourd bateau s'éloignait lentement du quai, Talaine jeta vers Isabelle ces ultimes recommandations :

– Écrivez-moi, ne m'oubliez pas !

Pour toute réponse, du haut de la plate-forme des premières où elle avait pris place, elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

Puis ce fut tout... Bientôt le paquebot disparut derrière la jetée du Havre, et Talaine, désarmé comme il ne l'avait jamais été, se retrouva seul...

*

Quand la terre de France ne fut plus, au loin, qu'une petite ligne sombre perdue dans la brume, Isabelle cessa de pleurer. La séparation était cruelle, mais la jeune fille emportait au fond de l'âme une telle lueur irradiante, une foi si ardente, un espoir si confiant, qu'il lui parut déraisonnable de se lamenter plus longtemps, alors que la destinée, en lui donnant l'amour de Talaine, semblait la combler de ses dons.

Elle pensa, tout à coup, à Lyse Rolle qu'elle avait oubliée dans ce départ très mouvementé et elle la rejoignit.

– Oh ! Lyse ! Quelle vilaine égoïste je fais ! C'est seulement maintenant que je me souviens que vous existez.

La comédienne sourit.

– Ne vous excusez pas, petite amie, j'ai assisté à votre embarquement et constaté que votre amoureux avait su vous convaincre de sa sincérité.

– Ce n'est pas qu'il m'ait convaincue, avoua-t-elle. Mais c'était tellement dur de partir sans lui dire que je l'aimais aussi... Et puis, il venait de voyager une partie de la nuit, pour me voir, une dernière fois ; je ne pouvais pas rester insensible !

– Après tout, vous avez peut-être bien fait de croire en lui ; sait-on jamais ce qu'un homme pense, en pareil cas ? Les plus fous ont leurs moments de sagesse, il peut avoir les siens ! Vous voyez, ajouta-t-elle en riant, je suis très favorable à Talaine, maintenant que chaque tour d'hélice

nous éloigne de lui.

Isabelle sourit :

– Vous le suspectez toujours de mauvaises intentions ?

– Pas précisément ! Ce n'est pas seulement de lui que je doute ! C'est de la vie, surtout, que je me méfie ! Si vous aviez dû rester en France, je serais terriblement inquiète désormais.

– Si j'étais restée, je ne lui aurais jamais avoué que je l'aimais, protesta l'orpheline.

– Ç'eût été plus raisonnable ! Mais nous partons, tout est pour le mieux.

– Oui, approuva Isabelle.

Mais son ton pensif ne paraissait pas, cette fois, convaincu...

*

Des jours, des semaines, des mois ont passé.

La tournée triomphale d'Isabelle à travers

l'Amérique méridionale est achevée et la jeune fille rentre en France, comblée de cadeaux, riche, célèbre déjà, mais toujours aussi simple, aussi pure, et, faut-il le dire, aussi naïvement confiante en l'homme à qui elle a donné sa parole.

Entre elle et lui, il n'y a guère eu de longues correspondances échangées. Toujours en route, de ville en ville ou de palace en palace, elle n'a pas eu le loisir d'écrire de longues lettres. D'ailleurs profondément troublée de l'engagement qu'il a exigé d'elle, et ne voulant pas promettre plus que sa conscience ne lui permettra de tenir, elle a évité le danger des correspondances détaillées qui laissent trop s'épandre le moi intime.

Des cartes postales fréquentes, envoyées de tous les pays visités, ont marqué son itinéraire et fourni les indications principales sur sa vie, les quelques lignes ajoutées sous le chapelet des dates successives, devant donner à l'ami lointain la preuve qu'il n'est pas oublié.

« Toujours à vous. »

« Je me souviens. »

« Ma pensée chemine à vos côtés... etc. »

« Votre petite amie s'ennuie souvent de vous. »

Et cent autres phrases qui ont maintenu le lien d'amour sans en marquer les extrêmes limites. Une chose, pour débiter, avait embarrassé Isabelle : l'adresse exacte de la rue où Talaine habitait. Elle l'ignorait totalement et Lyse Rolle ne la connaissait pas davantage.

Comme elle ne pouvait faire passer ses lettres par le Lyrique, puisque Ravanot était fâché avec son ancien habitué, l'orpheline en usa autrement pour arriver jusqu'à lui. On se souvient que celui-ci était le fils du grand constructeur d'automobile dont le monde entier connaissait la marque. La correspondance d'Isabelle fut donc expédiée au siège central des usines Talaine, avec l'habituelle « prière de faire suivre », indiquée.

Il faut croire que cette adresse suffisait, car le destinataire ne jugea pas utile d'en préciser une autre.

Cette discrétion inquiéta même l'orpheline.

Pourquoi le jeune homme lui laissait-il ignorer son adresse personnelle ? Avait-il donc peur qu'elle ne connût son domicile ? Cette crainte mit encore des doutes en son esprit :

– Mon Dieu ! Quelle vie doit-il continuer à mener ?

Pourtant, généreusement, elle se garda bien, dans sa correspondance, de laisser percer son inquiétude.

Nous ne croyons pas nécessaire de rapporter la teneur des réponses que fit l'amoureux à celle qu'il disait aimer. Ses lettres furent peut-être plus longues que les cartes d'Isabelle, mais elles ne différèrent pas de celles que tous les hommes écrivent en pareil cas, et qui roulent toujours autour des mêmes recommandations :

« Ne m'oubliez pas, ma bien-aimée, et gardez-moi fidèlement votre foi...

« Que ne puis-je dérober à tous votre beauté ! Je voudrais que vos yeux ne regardent que moi, que tous vos sourires me soient réservés, que toutes vos pensées viennent me retrouver...

« Je souffre atrocement de vous sentir si loin, ô ma précieuse amie ; dites-moi que je n'ai rien à redouter de l'éloignement, ni de votre délicieuse mais involontaire coquetterie. »

De pareilles phrases n'étaient propres qu'à attiser le feu et Isabelle s'apercevait – non sans inquiétude – qu'elle s'attachait de plus en plus à son lointain correspondant et que si, tout à coup, son amour lui avait fait défaut, elle eût été véritablement malheureuse.

Une remarque qu'elle fit au bout de quelques mois vint attiser le feu de son inquiétude.

Il lui semblait qu'à mesure que le temps s'écoulait, les lettres de Talaine s'espaçaient un peu.

Au début, il écrivait plusieurs fois par semaine. Bientôt, elle n'eut plus qu'une lettre, tous les huit jours ; puis, les nouvelles du jeune homme arrivèrent plus irrégulièrement ; il s'en excusait d'ailleurs, se disant très occupé et un peu fatigué.

Elle s'étonnait qu'il ne précisât pas mieux

quelles occupations le fatiguaient ainsi ; mais, comme elle-même, très prise par ses déplacements continuels et sa vie agitée, de ville en ville et de scène en scène, écrivait avec moins d'exactitude, elle n'osa pas se plaindre de son manque de zèle. D'ailleurs, sa correspondance courait souvent après elle, et quelquefois elle recevait, en même temps, deux lettres de Talaine. Elle ne pouvait donc pas raisonnablement lui faire grief d'une irrégularité qui lui était souvent imputable.

Cependant, quand vint le moment du retour en France, elle s'aperçut qu'il y avait un grand mois qu'elle était sans nouvelles de Talaine.

Dans la fièvre des dernières semaines, parmi le bouleversement des départs précipités et des représentations multipliées pour terminer à temps le programme convenu, Isabelle ne s'était pas rendu compte du temps passé. Maintenant qu'elle se retrouvait seule avec Lyse Rolle et qu'elle avait des loisirs pour classer ses papiers, l'orpheline constatait le retard à écrire du jeune homme.

Elle ne put s'empêcher d'en parler à Lyse :

– Une lettre s'égaré facilement, répondit cette dernière qui ne voulait pas inquiéter sa compagne.

– Mais un mois... un grand mois sans le lire ! Je trouve cela surprenant.

– Nous avons été un peu secouées ces derniers temps. À courir derrière nous, notre courrier a pu s'éparpiller.

– Peut-être, en effet ! Je m'inquiète quand même. Heureusement, je serai bientôt fixée. Encore quinze jours et nous serons à Bordeaux.

– Pour plus de sécurité, télégraphiez à Talaine la date de notre retour.

– C'est ce que je me proposais.

Lyse Rolle ne disait pas toute sa pensée. Elle ne croyait pas que Talaine pût, si longtemps, rester fidèle au souvenir d'une femme éloignée de lui. Et elle estimait que le trop volage et trop léger jeune homme devait s'être facilement consolé du départ d'Isabelle.

Cependant, comme il n'était pas impossible

que le bouillant millionnaire ne retombât amoureux de l'orpheline dès qu'il la reverrait, Lyse se gardait bien de faire naître l'inquiétude dans l'âme candide de sa compagne.

Elle ne put malheureusement pas lui éviter la grosse déception qu'elle redoutait à leur arrivée en France : Talaine n'était pas venu au débarquement et personne n'était là pour saluer le retour des deux femmes sur la terre française.

L'orpheline avait tant escompté la présence du jeune homme qu'elle fut peinée de ne pas le voir. Son chagrin redoubla quand, dans le courrier qu'on distribua aussitôt que le bateau toucha quai, elle ne trouva aucune lettre de l'absent.

Son retour en France s'annonçait mal ; elle y vit un mauvais présage.

À Paris, elle n'eut pas une meilleure impression. Talaine ne donna pas davantage signe de vie. Et l'étrange silence de son amoureux commença à la désespérer.

Pendant que Lyse Rolle allait en Normandie embrasser sa mère et ses sœurs, la jeune

chanteuse connut des heures de vide et de doute douloureux devant le singulier mutisme et la non moins étrange abstention de celui en qui elle avait mis sa confiance... et trop légèrement peut-être.

Il lui était difficile de s'informer du jeune homme, puisqu'elle ignorait où celui-ci habitait. Discrètement, mais en vain, elle interrogea quelques anciennes camarades qu'elle s'était efforcée de croiser en route, dans cette intention. Elles ne savaient rien ! Il lui aurait fallu aller demander Henri Talaine aux usines de son père, mais il lui répugnait de tenter une telle démarche, comme si sa pudeur lui défendait de courir après un homme qui la délaissait. Pour la même raison, elle s'abstenait de lui écrire à nouveau. Par lettre et par dépêche, elle l'avait prévenu de son retour, c'était à lui de la rejoindre, à présent. S'il ne revenait pas, il ne restait à l'orpheline que la ressource de l'oublier...

Elle devait d'ailleurs s'occuper de ses affaires et de ses intérêts. Maintenant qu'elle était une artiste en vogue, des propositions flatteuses et alléchantes lui étaient faites.

*

Il avait été convenu avec la direction de l'Opéra de Paris que la chanteuse, à son retour, prêterait gracieusement son concours à une représentation de gala en faveur des orphelins du théâtre.

Tous les journaux parlaient de cette soirée de bienfaisance. Une publicité était organisée afin que toutes les places, dont le prix avait été triplé, fussent louées à l'avance. Ce gala s'annonçait comme un succès qui allait révéler officiellement à la capitale la merveilleuse artiste dont l'Amérique du Sud s'était enthousiasmée. Bref, les échos mentionnaient partout le nom d'Isabelle Fouquet ; on donnait sa photo et son adresse ; mais malgré ce tapage fait autour d'elle, l'orpheline ne voyait pas apparaître celui qu'elle eût voulu rencontrer entre tous.

Après la démoralisation des premiers jours, un dernier espoir lui restait ; pour la surprendre ou

pour une raison qui lui échappait, Talaine s'était fait invisible tous ces jours-ci, mais il apparaîtrait dans sa loge, le soir de la représentation à l'Opéra. Durant quelques jours, l'orpheline se nourrit de cet espoir et ne vécut que dans cette attente.

Hélas ! Il n'en fut rien.

Tout ce que Paris compte de personnalités en vue défila devant Isabelle, cette nuit-là, pour la féliciter et même l'inviter à de nombreuses fêtes, chacun voulant exhiber chez soi la nouvelle étoile. Mais dans tout ce flot d'invités et de flatteurs qui s'écrasaient dans sa loge ou sur son passage, la chanteuse ne vit pas apparaître celui qu'elle attendait.

Lyse Rolle, qui l'avait rejointe depuis la veille et qui l'assistait en cette circonstance, était aussi surprise qu'elle-même et elle s'étonnait, véritablement, qu'à défaut d'un autre sentiment le snobisme n'eût pas ramené Talaine auprès de la brillante cantatrice.

– C'est à n'y rien comprendre, répétait-elle.

– Je suis profondément déçue, avouait l’orpheline.

– Comment est-il possible que dans toutes ces fleurs aucune ne porte le nom de votre ancien admirateur ?

– Il aurait pu m’écrire, tout au moins ! S’il a changé d’avis ou de sentiments, il devait correctement m’exprimer ses regrets et prendre congé.

– Il aura eu un empêchement... je ne vois pas autre chose.

– À moins qu’il ne soit accaparé par une nouvelle passion. L’amour rend égoïste ! On devient facilement négligent et impoli quand on file le parfait amour.

– Ne vous montez pas la tête : tout s’expliquera très naturellement ; vous verrez.

Mais l’orpheline était trop déçue pour ne pas faire les pires suppositions. Elle se sentait triste à pleurer et elle aurait voulu être déjà rentrée chez elle pour pouvoir laisser couler ses larmes.

– Ce qui est étrange, reprit Lyse Rolle, c’est

que personne ne sache ce que ce garçon est devenu : un homme comme lui ne disparaît pas sans laisser de traces. En allant voir nos anciennes camarades, je me suis discrètement informée de lui. Elles disent ne plus l'avoir revu depuis notre départ ; cela me paraît véritablement extraordinaire.

– Elles m'ont fait pareille réponse.

– D'un autre côté, j'ai interrogé Bonvoisin et Ruponchel, ils sont dans la plus complète ignorance du sort de votre ami.

– Ravanot le sait peut-être, remarqua tristement l'orpheline, mais il fronce le sourcil dès que l'on prononce le nom de Talaine, et quand j'ai osé le questionner sur ce dernier, il m'a répondu que je ferais mieux de me jeter à l'eau que de chercher à revoir un pareil personnage.

– Beau certificat de vertu qu'il décernait là à son ancien ami ! Ils ont fait la noce ensemble autrefois et il ne sait que trop bien ce dont l'autre est capable. Tout de même, il serait plus généreux de sa part de ne pas en parler !

Isabelle soupira et garda le silence. Parbleu, elle savait bien que la mauvaise réputation de celui qu'elle aimait n'était que trop justifiée !

Lyse Rolle la voyant songeuse, essaya de faire dévier sa pensée sur les difficultés rencontrées par elle à la recherche de l'absent.

– Croiriez-vous, mignonne, que je suis allée jusqu'au *Sunlight Bar* ainsi qu'au *Paradis des Musettes* et à l'*Abbaye de Samos* chercher des nouvelles de Talaine ? Les maîtres d'hôtel se souviennent de lui, naturellement ; mais ils supposent qu'il voyage, car ils ne l'ont pas revu.

– Je trouve cela tout à fait singulier ! reconnut encore Isabelle.

– Oh, vous savez, observa Lyse, Montmartre est un grand village qui ne s'occupe guère que de ceux qui le fréquentent. Il suffit qu'un homme change de quartier et hante les lieux de plaisir d'un autre coin de la capitale pour que, cessant d'appartenir à la Butte, on ne s'y occupe plus de lui. On oublie vite dans les cafés montmartrois qui sont toujours peuplés d'étrangers.

– Peut-être, mais c’est quand même étrange !

Cependant, autour d’Isabelle, des centaines de personnes qui font partie du Tout-Paris, s’agitaient et venaient lui faire leur cour ou lui prodiguer de chaleureuses félicitations.

Elle devait sourire, remercier et encore sourire... Elle était l’héroïne de la soirée, la reine de la fête, celle dont on saluait l’apothéose au ciel de Paris. Elle ne pouvait se dérober.

Jamais succès ne fut plus amèrement payé. Jamais femme ne fut plus isolée qu’Isabelle au milieu de cette foule enthousiaste qui s’occupait d’elle, mais dont aucun visage ami ne venait varier l’indifférente banalité.

Sa tante, à qui elle avait envoyé un fauteuil et un programme, ne s’était pas dérangée...

Indifférence ? Rancune ?

Isabelle ne savait pas ; mais elle se disait qu’en bonne justice, devant le succès d’un membre de la famille, sa tante aurait dû pardonner son départ clandestin.

Finalement, l’orpheline se demandait s’il

existait, en dehors de Lyse, quelqu'un qui s'intéressât à elle sur la terre.

Aussi, ce fut avec une vraie joie qu'elle accueillit un couple de Brésiliens qu'elle avait rencontrés à Rio de Janeiro, et qui vinrent la voir au dernier entracte.

Elle avait chanté chez eux, dans une soirée qu'ils avaient donnée en leur palace de Copacabana.

M. et M^{me} Da Silva étaient depuis quelques semaines dans la capitale, et se lassaient un peu de n'y connaître personne. Ayant, par hasard, lu le nom de la chanteuse dans un journal, ils étaient venus spécialement pour elle à l'Opéra, se réjouissant d'avance de renouveler connaissance avec elle.

Ils étaient très exubérants et témoignèrent à l'artiste un véritable plaisir de la retrouver à Paris.

De son côté, Isabelle fut heureuse de leur amicale présence, qui coupait ses réflexions démoralisantes.

Une amitié spontanée vaut souvent mieux qu'une affection hésitante ou restrictive. En l'absence de sa tante, Isabelle leur fut reconnaissante d'avoir tenu à la revoir, et elle accepta volontiers de dîner en leur compagnie après le spectacle. Quand elle les quitta, elle prit rendez-vous avec eux pour les rejoindre le lendemain. De fil en aiguille, ils se retrouvèrent tous les jours suivants.

Isabelle se pliait de bonne grâce aux fantaisies de M^{me} Da Silva qui éprouvait le besoin de courir tous les magasins et de commander des robes à tous les couturiers de la capitale. Elle fut aussi précieuse au mari qui rêvait de stations prolongées dans les musées ethnographiques et ethnologiques de Paris, dont sa femme ne voulait pas entendre parler, mais qui n'effrayèrent pas Isabelle, ce dont le Brésilien lui sut un gré infini.

Bref, quelques jours de ce régime accentuèrent tout à fait l'intimité de l'orpheline avec le couple américain. Ils étaient devenus des familiers au point que l'homme et la femme désignaient la jeune fille par son petit nom, et qu'ils avaient

exigé d'elle qu'elle les nommât respectivement José et Rita.

C'est dans cet état d'esprit d'intimité que M. Da Silva demanda un jour à la jeune fille de l'accompagner dans une des maisons parisiennes de vente d'automobiles pour y acheter avec elle la voiture que sa femme désirait posséder, mais qu'elle lui laissait le soin de choisir.

– Justement, j'en ai envie d'une pour moi-même, acquiesça Isabelle, qui avait contracté en Amérique l'habitude de conduire.

Et c'est ainsi qu'ils partirent tous les deux, José et elle, un après-midi, pour un des nombreux stands d'automobiles de la capitale.

Isabelle, qui n'oubliait pas, malgré tout, son ancien amoureux, avait choisi comme but la maison d'exposition des voitures Talaine, située sur l'avenue des Champs-Élysées, et dont on vantait le merveilleux agencement du stand mis à la disposition des visiteurs.

Une pensée avait guidé la jeune fille dans ce choix ; elle espérait, au cours des pourparlers

d'achat, pouvoir s'informer du fils de l'industriel.

Isabelle s'était cuirassée d'avance contre toute mauvaise surprise, car elle était persuadée qu'on lui apprendrait le mariage d'Henri... Après toutes sortes de réflexions, elle avait fini par admettre qu'il n'y avait qu'un mariage qui pût expliquer l'attitude de l'infidèle. Elle arriva donc assez crânement dans l'immense hall, où plus de trois cents voitures de tout genre étaient exposées aux yeux du public.

C'était merveilleusement agencé et d'un luxe véritablement imposant. Par une rampe lumineuse, bordée de fleurs et d'arbustes, comme si l'on se fût trouvé dans un parc féerique, on montait aux étages supérieurs où la même variété de véhicules s'entassait.

Le vendeur qui les reçut s'attacha, tout de suite, à eux. Il avait compris que c'étaient des acheteurs sérieux, et il les promena inlassablement d'une auto à l'autre.

M. Da Silva ne regardait pas au prix, mais il voulait une voiture bien carrossée, bien suspendue et pourvue de tout le luxe moderne.

Isabelle, au contraire, était décidée à se contenter d'un cabriolet de série, sobre mais de couleur flatteuse, et surtout d'un prix modéré, en rapport avec sa fortune récemment gagnée, trop légère encore pour lui permettre de coûteuses folies.

Ils venaient d'arriver au premier étage, pour y admirer une splendide voiture dont le vendeur disait merveilles, quand Isabelle sursauta, comme sous un coup de fouet.

Là-bas, au fond du stand, sortant d'un bureau vitré, un groupe venait d'apparaître : un grand vieillard, une jeune fille et... Henri Talaine !

Celui-ci, nu-tête, comme s'il était chez lui, était, selon son habitude, d'une suprême élégance.

La main dans la poche de son pantalon, il souriait, l'air infiniment à l'aise et satisfait.

Marchant entre les deux personnes qui l'accompagnaient, il donnait l'impression d'une intimité assez grande avec eux, surtout vis-à-vis de la jeune fille dont, à un moment, il saisit familièrement le bras.

Isabelle était d'abord devenue rouge de surprise. Puis, sous l'émotion qui lui coupait le souffle, elle se décolorait peu à peu.

M. Da Silva ne s'était pas aperçu de l'incident, tant il était occupé à admirer la magnifique conduite intérieure qu'on lui montrait. Mais le groupe des deux hommes et de la jeune fille s'avavançait dans leur direction. Pour gagner le rez-de-chaussée et descendre l'ingénieuse rampe fleurie, ils devaient passer devant les deux visiteurs.

Isabelle eut soudain l'angoisse d'être reconnue et le besoin instinctif de ne pas être aperçue tout de suite par Talaine.

Le mouvement qui la jeta derrière l'une des voitures exposées fut plus instinctif que réfléchi, mais il amena le résultat cherché. Le fils de l'industriel passa devant elle sans la remarquer, en se contentant discrètement d'examiner, d'un coup d'œil rapide, l'acheteur riche que personnifiait M. Da Silva.

Derrière eux, le cœur battant à grands coups précipités, Isabelle, très pâle, se redressait et

suivait des yeux le groupe qui maintenant s'éloignait vers la sortie.

Elle avait cru défaillir. Elle dut même se cramponner à la carrosserie d'une voiture quand elle vit Talaine, à la porte du stand, attirer l'inconnue dans ses bras et l'embrasser tendrement.

La jeune fille était jolie, très distinguée, et si riieuse qu'espièglement elle noua son bras au cou du jeune homme et lui murmura, dans un éclat de rire, quelques mots à l'oreille. Cette vue bouleversa totalement l'orpheline, qui, à demi affalée sur une aile de l'auto, vécut en quelques instants une véritable agonie. Tout s'éclairait pour elle subitement. Celui que, dans son âme ingénue, elle nommait son fiancé, était allé vers de nouvelles amours. Loin des yeux, loin du cœur : un homme comme lui ne pouvait pas, un an durant, se souvenir d'une femme qu'il n'avait pas conquise.

Quelques minutes passèrent. Talaine avait reconduit jusqu'au bord de l'avenue, puis mis en voiture, ses deux compagnons.

À travers le brouillard de ses yeux défaillants, Isabelle vit la jeune femme envoyer du bout des doigts un dernier baiser au jeune homme pendant que celui-ci, discrètement, agitait la main dans sa direction.

Cette vue lui rappela son départ au Havre ; elle avait eu le même geste d'amour, il avait fait le même signe de la main...

Maintenant, ses visiteurs étaient partis, et Talaine, de son pas mesuré, rentrait tranquillement dans le stand, sans présager le drame qui l'attendait là-haut.

Il eut un regard d'inspection vers les voitures exposées, une oreille tendue dans la direction d'un vendeur qui expliquait quelque chose à un gros monsieur au visage d'apoplectique, puis, sans se presser, il prit la direction de la rampe fleurie, vers le précieux acheteur qu'il avait deviné au passage.

Isabelle comprit qu'il venait vers eux, pour les croiser, ou mieux pour surenchérir sur les paroles de leur vendeur. Si invraisemblable que cela lui parût, elle devinait que Talaine devait diriger

l'importante exposition de vente de son père.

Alors, elle se dressa, dominant avec fermeté l'émotion qui l'avait saisie. Elle ne voulait pas que la vanité du jeune homme pût se repaître de la peine qu'il lui causait.

Elle se rappelait le conseil donné dix-huit mois auparavant par une vieille camarade du Lyrique :

« Il faut leur rire au nez à ces beaux parleurs ! Nos larmes leur font faire la roue... »

D'un bond, elle rejoignit M. Da Silva et, comme elle sentait encore la faiblesse de ses jambes, elle passa familièrement son bras sous le sien pour s'y appuyer.

Flatté du geste de confiance, il tourna la tête vers elle et lui sourit,

– Qu'en pensez-vous, Bella ?... Cette voiture me paraît très bien convenir.

– Elle est fort belle, répondit l'orpheline, qui ne l'avait pas regardée, mais qui sentait Talaine derrière eux.

– La couleur vous plaît réellement ? Convient-il que nous l'achetions ?

À ce moment, elle devina que le jeune homme l'avait reconnue. Bien qu'elle n'eût pas encore levé les yeux sur lui, une sorte de magnétisme lui révélait l'état de stupéfaction de son ancien ami.

– La couleur me plaît ; cette voiture paraît confortable, affirma-t-elle d'une voix qui lui parut venir des profondeurs d'un abîme.

Comprenant qu'il lui fallait secouer son émoi et réagir, si elle ne voulait pas avoir une crise de nerfs ou éclater en sanglots devant tous, elle se raidit et eut le courage de quitter le bras de M. Da Silva pour aller vers la voiture.

– José, s'écria-t-elle fébrilement, avez-vous songé à essayer les sièges ?... rien n'est plus désagréable que des ressorts trop souples ou trop mous !

– Oh ! Ceux-ci sont confortables, mademoiselle, s'empressa d'affirmer le vendeur, que la présence du patron stimulait.

Ce dernier, cependant, eût été incapable en ce moment de lui faire une observation bonne ou mauvaise.

Ses yeux stupéfaits considéraient Isabelle, puis son compagnon, pour revenir vers la chanteuse.

Il était blême et complètement hors d'état de prononcer un mot. La présence inattendue en ce lieu, de l'orpheline lui paraissait une chose invraisemblable qui tenait du délire.

Il dut se mordre les lèvres jusqu'au sang pour garder son calme apparent et ne pas s'élaner vers Isabelle. Son visage décomposé avait des contractions douloureuses, pendant qu'il regardait agir l'orpheline.

Isabelle s'était glissée dans l'intérieur de l'auto et, avec une gaieté exagérée, s'était assise sur le siège le plus éloigné, en affectant de ne pas le voir. Et cependant, une seconde, elle ferma les yeux, en pensant qu'il serait bon de se laisser aller, la tête renversée sur le capitonnage, les membres las, sans penser, sans agir, pour donner à ses nerfs ébranlés la latitude de recouvrer leur équilibre.

Mais elle domina ce besoin qui était une faiblesse ; l'orgueil la maintint ferme sur son siège, il ne fallait pas que celui qui en aimait une

autre pût se glorifier de sa peine !

Même, elle appela son compagnon, et sa voix fut comme un éclat de gaieté :

– José, montez auprès de moi ! Vous allez voir combien ce capitonnage est moelleux.

Le Brésilien obéit. Ce caprice de la jeune fille l’amusait et, avec la simplicité déconcertante des étrangers, il s’installa posément à ses côtés.

– En route, Juca ! lança Isabelle, qui eut le courage de rire de cet ordre donné à un chauffeur imaginaire.

Ce fut à ce moment seulement que, volontairement, ses yeux croisèrent en éclair ceux d’Henri Talaine.

Le regard sombre et dur de celui-ci eût figé le rire sur des lèvres plus hardies que celles de l’orpheline, si celle-ci, exaspérée par la vue de Talaine embrassant une autre femme, n’avait pas été dans une disposition d’esprit susceptible de braver tous les courroux. Elle continua de rire... un rire agaçant qui semblait provocation alors qu’il n’était qu’un sanglot déguisé et prolongé.

– En route ! En avant pour le bonheur ! ajouta-t-elle, excitée par l'expression tragique de son volage ami.

– Décidément, cette voiture me plaît ! déclara M. Da Silva en se retrouvant devant l'auto.

Il ouvrit la portière de la voiture pour permettre à Isabelle de descendre. À ce moment, Talaine, qui, jusqu'alors, n'avait pas fait un mouvement, ni esquissé un geste, s'avança vers l'orpheline qui, glissant sur les sièges, atteignait le marchepied.

Il tendit la main vers la sienne pour lui faciliter le mouvement.

Très calme en apparence, souriant même avec un beau regard de défi, l'orpheline mit sa main vaillamment dans celle qu'il lui tendait...

Talaine ne l'avait pas quittée des yeux, et son regard halluciné semblait celui d'un fauve guettant sa victime.

Le sourire de la chanteuse parut déchaîner en lui tout un drame.

Son âme fut celle d'un tortionnaire et il serra à

les briser les doigts fragiles qui s'abandonnaient à lui.

Un cri de douleur s'échappa des lèvres blêmies de l'orpheline ; son sourire s'était changé en une affreuse grimace de souffrance.

L'homme exaspéré vit avec délices se remplir de larmes les yeux soudain angoissés de celle qui le bravait.

Et, pendant que M. Da Silva, qui n'avait rien remarqué, tournait le dos et s'entretenait avec son vendeur, Talaine penché vers la jeune fille lui demandait d'une voix basse, méconnaissable :

– Depuis quand êtes-vous à Paris ?

– Trois semaines, répondit-elle, incapable de fuir ce regard impératif qui s'incrustait en elle pour y chercher la vérité.

– Et je ne le savais pas !

– Je vous ai écrit...

– Mensonge !

– Oh !

Sa lèvre altière marqua du dédain pour celui

qui osait l'accuser.

– À quoi bon m'interroger si vous ne me croyez pas ?

– Non, je ne vous crois pas, car cet homme... Cet homme ! Qu'est-ce qu'il fait près de vous ?

Sa main s'abattit sur le bras de la jeune fille et, à travers le crêpe Georgette de sa robe, celle-ci sentit les doigts masculins s'agripper et tordre nerveusement sa chair.

Sous l'effroyable douleur, ses joues se décolorèrent et elle leva vers le jeune homme des yeux affolés qui imploraient pitié. En même temps qu'elle se contractait de souffrance, elle comprenait que celui-ci venait de prendre M. Da Silva pour son ami ou son mari.

Que ce fût jalousie instinctive ou jalousie blessée, Talaine, qui avait cessé de lui écrire, Talaine que, tout à l'heure, elle avait vu embrassant et étreignant une autre femme, Talaine n'admettait pas que celle qui s'était promise à lui pût se reprendre et s'engager ailleurs...

Qu'il fût infidèle ou volage, qu'il changeât sans cesse de maîtresses et rejetât avec insouciance celles qui avaient cessé de lui plaire, devait lui paraître tout naturel, pensait Isabelle ; mais qu'une femme se permît d'agir pareillement avec lui, cela il ne l'admettait pas, et sa vanité masculine, ne pouvant l'accepter, s'en exaspérait jusqu'au paroxysme.

Tout cela, elle le comprit en une seconde, pendant que sa chair torturée défailait sous l'étreinte sauvage du tortionnaire.

– Eh bien ! oui, cet homme est mon ami ! jeta-t-elle dans un cri de revanche qui fit sursauter le jeune homme et desserrer ses doigts.

Alors, instinctivement, pour le faire souffrir en même temps que pour se mettre à l'abri d'une nouvelle agression, l'orpheline rejoignit vivement M. Da Silva et se cramponna à son bras.

Elle était verte d'émoi et de mal physique. Mais sa rancune déçue ne fléchissait pas. Elle voulait rendre coup pour coup : et maintenant qu'elle était sous la protection du mari de Rita, elle osa, du regard, braver le courroux du

vindictif millionnaire.

Talaine se contenta de faire peser sur elle son regard chargé de folie. Il ne comprenait pas, il ne pouvait pas comprendre comment elle était là devant lui, au bras d'un autre.

Les dernières cartes de la jeune fille étaient affectueuses et ne faisaient rien prévoir. Pourquoi était-elle revenue en France sans qu'il en fût avisé ? Quel était cet homme qui l'accompagnait ? Son mari ou... ?

Il porta ses deux poings crispés à son front, là où, soudain, son crâne lui faisait tant de mal. C'était inconcevable ce qui lui arrivait ! Il ne se rendait compte vraiment que d'une chose : Isabelle était avec un autre et le bravait !

Il eut envie de se jeter sur elle et de l'arracher des bras protecteurs auxquels elle s'accrochait.

Son expérience des femmes, instinctivement, car il était incapable d'une réelle réflexion, lui conseilla une autre tactique. Parmi les fauves, l'homme se révélait félin, bien que son réflexe masculin eût souhaité d'aveugles violences.

Redressé, désinvolte, un sourire stéréotypé aux lèvres, il vint à M. Da Silva et lui adressa la parole de ce ton supérieur et persuasif qu'il savait prendre en certaines circonstances, quand il avait besoin de faire prévaloir sa volonté.

– Cette voiture est très belle, monsieur, et je vous conseille de la choisir de préférence à toute autre... je ne pense pas que vous puissiez trouver mieux.

Jamais il n'avait mis tant de charme convaincant dans sa voix, et Isabelle, médusée, le regardait.

– Je la prends, décida le Brésilien, que l'allure hautaine de son interlocuteur séduisait.

Et, se tournant galamment vers Isabelle, M. Da Silva s'informait :

– C'est bien votre avis, ma chère amie ? Vous qui en avez parlé avec Rita, vous êtes meilleur juge que moi...

– C'est tout à fait ce qu'il vous faut, fit-elle comme en un rêve.

Le Brésilien paraissait ravi de son

approbation.

– Eh bien ! C'est entendu, j'achète cette voiture... Mais vous, Isabelle, continua-t-il avec empressement, avez-vous choisi la vôtre ?

– Je verrai... je ne suis pas encore fixée sur ce que je désire...

– Madame voulait acheter également une voiture, expliqua le vendeur à Talaine, dont le regard interrogeait.

– Pour madame ? s'écria celui-ci. Oh ! Nous avons fait des prodiges pour les femmes ! Voulez-vous me permettre de vous conseiller, madame ?

Jamais il n'avait été aussi aimable avec des clients ! Malgré la lueur tranchante de son regard d'acier qui ne désarmait pas, il mettait une caresse dans sa voix en s'adressant à la jeune fille :

– Tenez, cette voiture claire, là-bas, entre deux autos grises... acceptez-vous de l'examiner ?... Une pure merveille... Voyez : le capitonnage de broché rose est choisi pour faire ressortir la

beauté d'une femme... Et la discrétion des garnitures en argent, la profusion de la lumière épandue !... Tout est calculé pour mettre en valeur la grâce et la toilette d'une Parisienne. Approchez, madame, je vous en prie : vous verrez que vous ne pouvez souhaiter plus merveilleux écrin.

Sa voix chaude roulait des saveurs inusitées qui bouleversèrent la jeune fille.

Pour le suivre au milieu des véhicules, elle avait dû quitter le bras protecteur de M. Da Silva, qui marchait derrière elle, très intéressé par toutes ces formes d'autos qu'il côtoyait, et devant chacune desquelles il aurait voulu s'arrêter.

Talaine, dans une sorte d'extase douloureuse, la regardait venir vers lui. Il remarqua, tout à coup, qu'elle tenait contre sa poitrine, avec sa main valide, celle qu'il avait si nerveusement meurtrie.

Le geste enfantin souleva son remords de l'avoir blessée, en même temps que sa rage intime trouvait qu'il serait bon, pour sa déception d'amoureux, de pouvoir la faire souffrir

davantage.

Ah ! la battre, la battre, jusqu'à ce qu'elle demandât grâce et tombât dans ses bras, conquise et repentie...

Tout son émoi intime délirait dans ce besoin raffiné de violences qui semble réveiller dans l'homme d'ancestrales vengeances animales.

Tourné vers la voiture, il la lui désignait et, parce que M. Da Silva ne les regardait pas, il prit d'autorité la petite main endolorie qu'elle ne voulait pas lui abandonner et qu'elle défendait avec de petits cris plaintifs et douloureux.

Doucement, il frôla les doigts violacés. Puis, avec délicatesse, il en fit jouer les articulations.

Maintenant contre lui le membre blessé, il leva ses yeux profondément graves vers le visage attentif qui semblait redouter ses réactions.

– Ah ! Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu ? Pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle déroba ses yeux, qui l'eussent trahie, aux regards hallucinés dont il l'enveloppait.

– Il me semble que je deviens fou devant cette

déception !

Le soupir profond qui ponctua ses paroles parut contenir, pour Isabelle, toutes les désespérances, et il lui fallut se raidir et évoquer la grâce souriante de l'inconnue entrevue au bras de Talaine, pour qu'elle ne s'abandonnât pas à son émotion et n'avouât pas tout de suite la vérité.

Cessant de contempler le petit visage qui s'obstinait à demeurer rigide, les yeux de Talaine revinrent se poser sur la main bleuie qu'il n'avait pas quittée.

Un coup d'œil de côté lui montra M. Da Silva encore loin. Alors, il s'inclina brusquement, les yeux clos, pour mieux savourer la caresse acceptée, puisque la main ne se déroba pas, et il baisa l'un après l'autre les petits doigts blessés qui frémissaient sous ses lèvres. Mais il vit là, à son doigt, la petite bague trouvée dans le gâteau et dont elle ne s'était jamais séparée.

Un émoi furtif altéra son visage.

– Vous la portez toujours, fit-il en faisant

tourner l'anneau autour du doigt fragile comme s'il voulait le retirer.

– J'y tiens, puisqu'elle me vient de Lyse, répondit-elle en pliant son annulaire pour maintenir la bague en place.

– Mais si c'était moi qui vous l'avais choisie ?

Elle eut une courte hésitation durant laquelle ses lèvres avivées de rouge tremblèrent d'émoi.

– Est-ce que vous auriez gardé quelque chose venant de moi, vous ? fit-elle, bourrue, pour toute réponse.

– Peut-être...

Il tira son portefeuille de la poche intérieure de son veston et, l'ouvrant, il lui présenta le billet de mille francs tout froissé qu'elle lui avait jeté un jour à la figure.

– Constatez...

Ce fut au tour du visage d'Isabelle de marquer une émotion.

Ses yeux angoissés se levèrent sur le regard anxieux de son compagnon et, pendant quelques

secondes, tout un drame se joua dans leurs prunelles éperdues.

Ils se séparèrent juste comme le Brésilien arrivait auprès d'eux.

– Vous avez raison de prendre cette voiture, madame, disait Talaine, en recouvrant sa présence d'esprit. Demain, je vous en montrerai le fonctionnement. N'oubliez pas que nos autos diffèrent un peu de celles dont vous avez l'habitude en Amérique... Mais je vous mettrai au courant, et vous pourrez conduire ensuite en toute sécurité. Nous prendrons demain notre première leçon.

Elle se taisait, n'ayant compris qu'une chose, c'est qu'il voulait la revoir le lendemain.

– Très chic, ce cabriolet ! observa M. Da Silva. Vous avez du goût, Isabelle ! Cette voiture est un enchantement. Combien coûte-t-elle ?

– Cent cinquante mille francs, précisa le vendeur.

Le Brésilien ne sourcilla pas, et pour cause.

– Elle les vaut, affirma-t-il.

Mais Isabelle, malgré son trouble, entendit le chiffre et s'effara un peu. Elle ne pouvait se permettre un tel achat.

– Oh ! C'est cher. C'est trop cher... Je ne voulais qu'une petite voiture de série, un rien... pour me permettre quelques déplacements...

– Cette voiture semble avoir été aménagée pour vous, madame, répliqua Talaine d'une voix dont il s'efforçait de dominer l'intonation douloureuse. Voici six semaines qu'elle attend... celle qui doit la conduire... Croyez-moi, c'est celle que vous devez choisir... elle a été construite sur mes indications et, réellement, on dirait que j'ai pensé à vous en la commandant.

La voix de l'homme se voila en prononçant ces derniers mots. Malgré son empire sur lui-même, cette situation qui le replaçait en face d'Isabelle, devant un homme qu'il prenait pour son mari, avait quelque chose de cruel qu'il n'arrivait pas à dominer.

Ce fut M. Da Silva qui, sans s'en rendre compte, permit aux deux amoureux de reprendre leurs esprits.

Ne comprenant rien au mutisme d'Isabelle, il entreprit de lui démontrer qu'elle avait tort d'hésiter à prendre un aussi joli véhicule.

– Monsieur a raison, insista-t-il. Cette auto vaut son prix. Elle est faite pour satisfaire l'amour-propre d'une femme.

L'orpheline, que les dernières insinuations de Talaine avaient profondément troublée, n'avait pas le sang-froid voulu pour débattre une telle affaire.

– C'est le prix, balbutia-t-elle, pour dire quelque chose.

– Ah ! le prix !

Cette exclamation du jeune homme semblait dire que cette question d'argent était bien misérable et bien secondaire, en face du drame atroce qui bouleversait leurs existences. Comment pouvait-elle la soulever, alors qu'il venait de lui faire comprendre que cette voiture avait été construite, avec amour, pour elle ?

Et Isabelle, plus émue et plus convaincue qu'elle ne voulait le laisser paraître, n'insista

plus. Un vertige l'envahissait qui lui faisait oublier tout ce qui n'était pas son amour et les heures de cauchemar qu'elle vivait depuis quelques jours.

Le prix ? Eh bien ! Elle le paierait, le prix ! Est-ce qu'elle n'aurait pas donné tout l'argent qu'elle avait gagné pour pouvoir croire en Talaine ? Pour ne pas l'avoir vu auprès d'une autre femme ?

Lentement, les quatre personnages revinrent sur leurs pas. M. Da Silva paya tout de suite le prix de son auto, qu'il voulait pouvoir faire prendre dès le lendemain.

Comme le vendeur demandait s'il versait des arrhes sur la voiture retenue par Isabelle, Talaine voulut intervenir, mais M. Da Silva, qui tenait son carnet de chèques à la main, libella tout de suite un billet de dix mille francs.

– Isabelle, prévint-il, j'ai versé un acompte sur votre voiture.

Elle allait répondre, quand elle remarqua le regard soudain haineux dont le fils de l'industriel

enveloppait l'Américain.

Cet argent versé pour Isabelle, par un autre, a propos d'une voiture qu'il avait lui-même fait construire pour la jeune fille, était du vitriol sur l'âme ulcérée du jeune homme.

En cet instant, celui-ci comprenait qu'un homme fût capable de tuer ou de torturer, et Isabelle, qui avait surpris l'éclat homicide de ses yeux, s'effraya d'avoir suscité telle hostilité.

Instinctivement, elle se jeta entre les deux hommes pour les séparer, bien que l'un ne se doutât de rien et que l'autre n'eût pas eu un geste de provocation.

– C'est entendu, intervint-elle très vite ; demain, je viendrai prendre ma première leçon de conduite, car je crois qu'il me faut un permis en France.

Son regard eut du mal à rencontrer celui de Talaine, qui demeurait rivé sur l'homme qu'il prenait pour son rival.

– À demain, dans la matinée, insista-t-elle en avançant le bras pour attirer son attention.

Il tressaillit et se tourna vers elle. Dans ses prunelles d'acier, la flamme haineuse brillait encore.

– À demain, répéta-t-il durement, sous l'empire d'autres pensées.

Elle lui souriait... leurs yeux se pénétrèrent.

Et ce fut ce sourire très doux et ce regard d'amour dont il fut pénétré qui firent s'éteindre enfin la lueur mauvaise et meurtrière.

*

Après une nuit blanche entièrement passée à ressasser tous les événements du jour précédent, Isabelle alla au rendez-vous fixé la veille avec Talaine.

Vingt fois, elle avait eu la tentation d'envoyer un pneumatique décommandant sa visite, mais la peur que le jeune homme, par bravade ou par amour-propre exagéré, ne commît quelque acte regrettable vis-à-vis d'elle ou vis-à-vis du Brésilien, la détermina à l'explication nécessaire

entre eux.

D'ailleurs, elle ne comprenait pas elle-même la conduite de Talaine. Elle lui avait écrit pour le prévenir, et il semblait n'avoir rien reçu, ne pas être au courant de son arrivée en France.

Avait-il donc aussi ignoré le gala de l'Opéra ?

C'était invraisemblable !

Enfin, si, cependant, elle acceptait cette double ignorance, existait-il une raison à son attitude affectueuse envers une femme qui se suspendait à son cou et lui envoyait des baisers ?

D'un autre côté, elle ne pouvait nier qu'il eût été ému en l'apercevant. Véritablement, il avait été bouleversé ! Impossible également de constater sa jalousie, ni sa colère exaspérée dont elle portait encore des traces visibles sur le bras et sur la main ; ni l'amour qui rayonnait en lui et dont elle n'osait pas désavouer les troublantes manifestations... Ce baiser sur ses doigts meurtris... ces regards qui distillaient d'aussi passionnants reproches... ce bouleversement intime qui trouvait en elle un écho... Était-il donc

admissible que tout cela ne fût que comédie et mensonge ?

Ou bien fallait-il admettre qu'un homme fût capable d'aimer plusieurs femmes à la fois ?

Cette dernière supposition avait quelque chose de si importun, qu'elle lui en était profondément désagréable. Isabelle avait déjà entendu soutenir de pareilles théories, mais, dans son âme exclusive, elle n'en admettait pas la possibilité.

Elle concluait donc qu'elle devait chercher la vérité et ne pas permettre à un doute ou à une équivoque de s'installer sournoisement entre elle et celui qu'elle aimait. S'il y avait quelque part une tare cachée qui dût la blesser à vif dans son âme confiante, elle débriderait largement la plaie pour pouvoir mieux la cicatriser.

S'il y avait un autre amour dans la vie de Talaine, s'il s'était engagé avec une autre femme et qu'il fût incapable de lui donner la seule place qu'elle pût accepter de lui, elle romprait bravement et définitivement, comme il convenait de faire à une jeune fille honnête, dût-elle en mourir de chagrin ou rester à jamais blessée de

son rêve brisé.

Quoi qu'il en fût, elle agirait en toute connaissance de cause et sans laisser rien au hasard.

Quand elle arriva au stand des Champs-Élysées, ce fut son vendeur de la veille qui la reçut.

On lui avait donné des ordres la concernant :

– Si Madame veut me suivre... une voiture attend Madame au garage.

– Qui donc va me donner cette première leçon ?

– M. Talaine en personne, bien certainement.

Elle avait un tel désir de connaître la vie privée de ce dernier que ce fut plus fort qu'elle d'interroger le vendeur :

– Je crois avoir eu le plaisir de rencontrer M^{me} Talaine chez des amies. Ce monsieur est son mari, n'est-ce pas ?

– Oh ! Non, madame. M. Henri n'est pas marié. Madame ne peut connaître que sa mère.

– Ah ! Vraiment... il me semblait ! Après tout, ce n'était peut-être que sa fiancée.

– Cela est possible !

Elle crut défaillir.

– Il est fiancé, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

– On le dit... ce n'est pas officiel, mais, enfin, il doit en être question... c'est sans doute la raison qui a décidé M. Talaine à créer ce stand.

– Sa future famille exigeait qu'il ait une occupation ?

– Probablement.

Elle ne posa plus de questions. Elle en savait assez maintenant pour pouvoir résister à toutes les ensorcelantes déclarations de son fidèle soupirant.

Celui-ci l'attendait en fumant une cigarette sur le seuil du garage. Isabelle, avec un serrement de cœur inexprimable, remarqua, en marchant vers lui, son élégance et son indiscutable distinction. Bien que ce fût elle qu'il attendît elle pensa que c'était pour une autre qu'il se mettait habituellement en frais... une autre qui

posséderait toute sa vie ce compagnon si raffiné et si joli garçon.

Un gros soupir gonfla sa poitrine.

Isabelle avait beau être une véritable artiste à présent, riche, même, elle se disait que, pour Talaine, elle serait toujours la petite choriste, en robe de laine noire, d'un humble théâtre de quartier. Elle était celle que l'on aime peut-être ; celle qu'on désire et qu'on choisit pour amie... elle ne serait jamais celle qu'on épouse.

Ces pensées traversèrent vertigineusement son esprit...

« Depuis deux jours, j'hésite à signer ce contrat qu'on m'offre aux États-Unis ; pourquoi tergiverser pareillement ? Ce soir, décida-t-elle, j'envoie mon adhésion. »

Elle était de nouveau démoralisée...

Dès que Talaine l'aperçut, il jeta sa cigarette et vint vers elle avec cette grande correction qu'il affectait vis-à-vis de toutes les femmes, et qui était une de ses plus grandes séductions.

– Si vous aviez manqué ce rendez-vous,

j'aurais fait un malheur, lui dit-il comme paroles de bienvenue.

Il avait un regard de folie, montrant que, lui aussi, depuis la veille, avait dû ruminer plus de pensées désagréables que bienfaisantes.

Il l'aida à s'installer dans la longue auto bleue dont il usait habituellement ; puis ils partirent dans la direction de l'Étoile.

C'était lui qui avait pris le volant.

– Vous pourrez conduire, si cela vous agrée, dès que nous serons en dehors de l'agglomération parisienne.

– Où allons-nous ?

– N'importe où ; je m'en fiche. Je souhaite que cette sortie soit la dernière et que nous n'en revenions ni l'un ni l'autre !

– Oh ! voyons, protesta-t-elle avec un sourire triste devant son exagération. Ne dites pas une chose pareille.

Il ne répondit pas. Les yeux fixés sur la route devant lui, il se mordait les lèvres, accélérant la vitesse de la voiture.

– Ah ! vous ! fit-il au bout d'un moment. Vous pouvez vous vanter d'avoir bouleversé mon existence ! Mais ne croyez pas que ça va se passer comme ça : on ne se moque pas impunément de moi !

La menace ne troubla pas Isabelle. Elle savait bien qu'elle n'avait rien à se reprocher.

– Une femme en qui j'avais confiance ! continuait-il. Une femme que je plaçais au-dessus de toutes les autres, sur un piédestal si haut que j'acceptais même qu'elle me trouvât indigne de la mériter ! Et cette femme-là n'était qu'une cabotine, désireuse de briller aux chandelles et en quête du mariage qui la tirerait de sa situation...

– Dites donc, continuez, vous !

Il ne s'en privait pas.

– Cette femme-là m'a roulé comme la première fille venue. Sa petite robe noire qui me bouleversait si fort n'était qu'un travesti pour attirer l'imbécile pitié de celui qui la prendrait au sérieux... Et moi qui connaissais la rouerie des femmes et les ressources inépuisables de leur

imagination inventive, j'ai cru en cette petite robe noire, en ce petit col blanc, en ce regard d'ange, en cette voix innocente, en cette enfant fragile qui s'en allait à pied, dans la nuit, sous la pluie, en serrant contre elle un insuffisant manteau, alors que je lui offrais un bien-être qu'elle repoussait et une fortune qu'elle paraissait mépriser. Oui, j'ai cru en tout ça, qui n'était que mensonge. J'ai rêvé posséder cette pureté à mes côtés... Pour toujours vivre tranquillement auprès d'une femme propre... Et je me suis fait rouler comme un débutant, moi, Henri Talaine, qu'aucune femme n'avait su asservir et qui avait résisté à toutes leurs simagrées !...

Il venait de donner un brusque coup de volant et la voiture avait fait une dangereuse embardée.

– Vous allez nous tuer sans raison, observa Isabelle, que les reproches du jeune homme continuaient à laisser insensible.

L'effet de cette voix tranquille, après la violence de ses imprécations, augmenta encore, s'il est possible, l'emportement du millionnaire.

– Tant mieux, si nous nous démolissons

ensemble ! Votre Américain pourra s'attendrir sur notre triste sort, sans se douter que notre mort l'aura préservé d'une fin analogue... car vous ne paraissez pas vous douter des pensées que je rumine depuis hier. Je ne rêve que vengeance et violences. Et j'ai imaginé le plaisir que j'aurais à fausser tous les rouages de sa voiture pour qu'il se tue dès la première sortie.

– Ce serait criminel, protesta-t-elle tranquillement. Vous n'avez pas pu vouloir une pareille chose, vous, un honnête homme.

– Et pourtant, c'est la pensée que je causerais la ruine de mon père qui m'a, seule, retenu de le faire cette nuit.

Et, se tournant vers elle d'un mouvement brusque, involontaire :

– Mais vous ne comprenez donc pas, Isabelle, le mal que vous m'avez fait ? s'écria-t-il, en s'emportant à nouveau.

– C'est vrai, avoua-t-elle avec calme, je ne le comprends pas.

– Parce que vous n'avez jamais cru en ma

sincérité.

Elle eut une hésitation.

– Si, j’y ai cru, mais je n’y crois plus, en tout cas !

Il sursauta.

– Mais que m’aurait-il donc fallu faire pour vous convaincre de mon amour ?

– Autre chose, probablement, que des paroles et des protestations.

– Mais j’ai ravagé ma vie pour vous plaire... je me suis plié à une existence régulière, moi qui n’avais jamais connu que mes caprices et mon plaisir.

– C’est pour moi que vous avez travaillé ? s’informa-t-elle d’une voix subitement troublée.

– Évidemment, c’est pour vous ! Vous m’aviez fait promettre de changer mon genre de vie. Je l’ai fait !

C’était inimaginable ! Elle n’avait jamais envisagé cela. Mais, est-ce qu’elle pouvait le croire ? Ne mentait-il pas encore ?

– Et c’est pour moi aussi que vous vous êtes fiancé à une autre ? dit-elle avec une sorte de violence.

– Mensonge, je ne suis fiancé à personne ! riposta-t-il en haussant les épaules, car il croyait qu’elle inventait cette accusation pour excuser sa propre conduite.

– Oh ! riposta-t-elle, si ce n’est pas officiel, du moins c’est tout comme.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Nierez-vous qu’hier vous serriez dans vos bras celle que vous destinez probablement à porter votre nom ?

– Qu’est-ce que vous me chantez là ?

– Ce qui est.

De surprise, il avait arrêté sa voiture. Depuis un quart d’heure ils roulaient dans le bois de Boulogne. Cet arrêt, au milieu d’une route fréquentée, aurait pu gêner la circulation. Heureusement, la route était presque déserte, ce jour-là.

– De quelle femme parlez-vous ?

Il dévisageait la jeune fille avec une évidente surprise.

– Je parle de celle qui se cramponnait à votre cou et vous envoyait encore, de loin, des baisers.

– Je n’y suis pas du tout. Je crois que vous inventez tout cela.

– Par exemple ! s’énerva-t-elle. Je l’ai vue de mes propres yeux, avant que vous veniez nous rejoindre, hier, au premier étage de votre stand.

– Oh ! fit-il, en comprenant enfin. C’est de Niquette que vous voulez parler ?

Une seconde, son regard s’attendait en examinant sa voisine, dont la petite tête se redressait avec bravade.

– Vous avez donc été jalouse, Isabelle ?

– Moi ?... oh ! non.

La vivacité de cette protestation, qui marquait sa volonté de ne pas s’excuser, fit renaître toute la mauvaise humeur de l’homme.

– Évidemment, ce n’est pas la femme que vous avez vue hier qui a pu vous inciter à choisir

un compagnon comme ce Da Silva, que vous entourez de prévenances et que vous comblez d'attentions.

– José est charmant, c'est le meilleur garçon que je connaisse, riposta-t-elle. Tout de même, ce n'est pas de savoir qu'il existait qui vous a empêché de venir à Bordeaux me rejoindre, comme il avait été convenu.

– Je n'ai pas eu vos cartes, ni votre télégramme... Je suis même resté assez longtemps sans nouvelles de vous, et j'aurais été très inquiet si je n'en avais reçu une de Lyse Rolle, à défaut des vôtres.

– Je vous ai écrit.

– Je le sais, maintenant. Je suis allé, hier soir, à l'usine, et j'ai fait un boucan de tous les diables, jusqu'à ce que ma correspondance ait été retrouvée. Elle avait été mise de côté pour m'être expédiée à Berlin, où je suis allé passer quelques semaines pour l'installation d'un stand analogue à celui que vous avez vu, hier, aux Champs-Élysées. L'employé avait complètement oublié cette partie de mon courrier.

– Il y a longtemps que vous êtes revenu de Berlin ?

– Huit jours à peine.

– C'est donc pour ça que vous n'êtes pas venu à l'Opéra ?

– Quoi faire, à l'Opéra ?...

– M'y voir, tout simplement. Il y a eu un gala auquel j'ai participé.

– Je l'ai ignoré ; sinon, je serais venu spécialement d'Allemagne pour vous entendre.

Comme elle avait un air sceptique, il protesta :

– Voyons, Isabelle, vous ne doutez pas que, vous sachant en France, si près de moi, j'aie pu ne pas faire un bond jusqu'à Paris pour vous retrouver ?

– Pourquoi vous dérangeriez-vous plutôt pour moi que pour la jeune fille d'hier ? Elle paraît également sûre de votre tendresse, celle-là.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa.

– Tout à l'heure, je vous répondrai à ce sujet.

Dites-moi auparavant ce qui a pu vous décider à épouser cet Américain ?

Elle ne répondit pas tout d'abord. Son regard se posa, interrogatif et douloureux, sur son compagnon, puis il alla pensivement se perdre sur la route, vers les confins où elle disparaissait.

– Vous ne me répondez pas, Isabelle.

– À quoi bon ! Ne parlons pas de José Da Silva.

– Parlons-en, au contraire ! Je veux savoir comment ce grotesque personnage, avec sa figure taillée à coups de hache et ses lunettes rondes qui lui font des yeux de taureau, a pu vous décider à lui confier votre vie... Il est très riche, probablement ?

– Oui, il est très riche.

– Et cela a suffi pour que vous l'épousiez ?...

– M. Da Silva n'est pas mon mari, déclara-t-elle enfin, avec franchise.

– Il ne vous a pas épousée ?

– Non.

- Alors, qu’est-ce qu’il fait auprès de vous ?
- C’est mon ami... mon seul ami, je crois !
- Ah ! Taisez-vous, n’est-ce pas ? N’essayez pas d’évaluer et de comparer l’amitié ou l’affection que les gens peuvent avoir pour vous !
- Dans tous les cas, fit-elle avec un sourire de vague taquinerie, il ne m’a jamais brutalisée, lui ! Voyez ce que vous avez fait de ma pauvre main.
- S’il suffisait de vous battre pour effacer le mal que vous m’avez fait, je crois que je vous torturerais volontiers, fit-il avec rage, en regardant la petite main blessée exposée, avec un raffinement cruel, devant lui.
- Grand merci ! Je ne puis plus remuer le bras... Je suis peut-être estropiée pour toujours avec votre geste de sauvage.
- Délicatement, elle faisait glisser, sur son bras, l’étoffe de sa manche pour découvrir la chair blanche qu’une ecchymose marquait d’une grande tache sanguine.
- Elle la lui désigna :
- Contemplez votre ouvrage !

Les jeux de l'homme s'agrandirent sous une horreur subite. Était-il possible que ce fût lui qui eût meurtri pareillement la chair adorable de celle qu'il aimait ?

– Je vous aurais tuée, balbutia-t-il d'une voix méconnaissable. J'étais fou.

Mais, comme il rencontrait le regard coquettement rancunier d'Isabelle, il eut peur de s'attendrir et fronça soudainement le sourcil.

– Voulez-vous que je recommence ? s'écria-t-il avec un redoublement de rudesse, pour fuir la lâcheté d'une capitulation que tout son être désirait.

Interdite de sa violence ressuscitée, elle rabattit vivement sa manche et en boutonna le poignet.

Tant d'injuste ressentiment, après qu'elle lui avait déclaré que José n'était pas son mari, emplissait son âme d'amertume.

Il était méchant et brutal, cet homme qui n'avait aimé en elle que la victime promise à ses appétits masculins.

Ses yeux s'emplirent de larmes et elle détourna la tête pour qu'il ne vît pas sa détresse.

– Si nous rentrions ? proposa-t-elle, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel.

– Où l'avez-vous connu, votre Brésilien ? demanda-t-il, pour toute réponse.

Par bravade, pour se venger peut-être de ses duretés, elle fournit toutes les précisions qu'il désirait.

– À Rio de Janeiro, au Municipal, puis chez lui, à Copacabana, où j'ai chanté un soir.

– Chez lui ? Vous avez chanté chez lui ?

– Parfaitement, il m'a même offert un collier de perles en remerciement du plaisir causé à ses invités.

– C'est du propre ! Et, naturellement, depuis vous ne l'avez pas quitté ?

Elle ne répondit pas.

– C'est son air de caballero ou son visage de pain d'épice qui vous a grisée ?

Elle haussa les épaules et, du bout des doigts,

sans qu'il la vît, effaça la larme qui venait au coin de ses yeux brouillés.

– Je l'ai retrouvé à Paris, l'autre jour, expliqua-t-elle, après quelques secondes.

– Et cela a suffi pour que vous perdiez toute dignité et acceptiez qu'il vous offrît une auto après le collier de perles ?

– Votre imagination brode beaucoup, je crois.

– Enfin, s'écria-t-il avec violence, ai-je rêvé hier ? Il vous tutoyait et vous étiez sur un tel pied d'intimité que je me demande comment j'ai pu résister à l'envie de sauter sur lui.

– Quelle exagération dans tout ! Aucun homme, même pas vous, ne peut se vanter d'avoir été autorisé par moi à me tutoyer. Et je crois que mon attitude était autrement correcte que celle de la jeune femme qui vous envoyait des baisers en plein boulevard.

– Cette femme était ma sœur que mon père accompagnait, déclara-t-il en s'emportant ; vous voyez qu'elle pouvait être incorrecte et que vous avez tort d'être jalouse.

– Votre sœur ? fit-elle en sursautant.

– Oui.

– Oh ! Est-il vraiment possible, Henri, que ce soit votre sœur ?

Sa voix était toute chavirée par la joie inattendue. Elle tremblait soudain de satisfaction contenue.

– Puisque je vous l'affirme.

Elle courba la tête et se mit à pleurer, sans songer à cacher ses larmes, tant cette nouvelle-là la bouleversait.

– Vous voyez que vous n'avez aucune excuse de vous être jouée de moi.

– Je ne me suis pas jouée de vous, affirma-t-elle enfin quand elle put parler. Votre silence, depuis mon arrivée en France, m'a fait beaucoup de peine et j'ai imaginé les pires choses...

– Je vous ai expliqué comment le malentendu a pu se produire. Seulement, vous n'avez jamais eu confiance en moi.

– Si ! mon cœur croyait en vous, en dépit de

ma raison...

– S’il en est ainsi, je m’explique encore moins votre Brésilien.

Câlinement, elle passa sa main sous son bras et se serra contre lui.

– Décidément, fit-elle en riant, votre aveuglement vaut le mien. José Da Silva est le mari d’une de mes amies qui, pour courir plus facilement les magasins, me passe quelquefois la corvée d’accompagner son mari. Puisque ce dernier voulait acheter une voiture et que j’en désirais une moi-même, il fut convenu que nous viendrions ensemble les choisir, Rita s’en rapportant à mes goûts. Mes deux amis forment un couple délicieux, ils s’adorent, et je ne suis entre eux que l’amie complaisante qu’ils sent heureux d’avoir retrouvée à Paris et à laquelle ils se cramponnent puisqu’ils n’en connaissent pas d’autres dans la capitale.

Il se pencha vers elle pour mieux la tenir sous son regard.

– L’amie complaisante pour laquelle le mari

casque, fit-il lentement, en scandant chaque syllabe.

Mais elle hocha la tête :

– M. Da Silva tenait, hier, son carnet de chèques à la main, il a cru devoir verser pour moi les arrhes que l'on réclamait ; mais, ensuite, je lui ai rendu la somme. Si vous en doutez, consultez le talon du chèque que je lui ai remis.

De son sac à main, elle tirait un carnet à son nom, de son dépôt en banque.

– Examinez, insista-t-elle. Il ne faut pas que vous gardiez ce doute injurieux.

– Et le collier de perles ? demanda-t-il après avoir vérifié ce qu'elle avançait.

– C'est Rita et non lui qui me l'a remis ce fameux soir... Vous pourrez le lui demander.

– Alors, pourquoi m'avoir laissé supposer tant d'horreurs ?

Elle rougit brusquement.

– Je vous ai vu embrassant une jeune femme, j'étais sans nouvelles de vous, vous n'étiez venu

ni à Bordeaux ni à l'Opéra ; alors, je me croyais abandonnée.

Il la regarda, étrangement calme.

– Vous mériteriez que je vous meurtrisse votre autre bras, petite fille cruelle, pour m'avoir infligé une telle torture morale. Vous ne savez donc pas de quoi un homme est capable vis-à-vis de la femme qu'il croit infidèle ?

Elle leva la tête, le regarda longuement avec la même gravité.

– Une femme ne peut être infidèle qu'à son mari ou à son fiancé, fit-elle lentement. À quel titre vous seriez-vous vengé ?

– À celui que vous m'aviez consenti, dit-il en souriant, celui que j'avais exigé de vous et que vous aviez accepté.

– Et lequel donc ? insista-t-elle, très pâle.

Il secoua la tête, indulgent et heureux de la joie qu'il allait causer.

– Chère petite incrédule, puisque vous auriez refusé d'être mon amie, il fallait bien que je vous conquière autrement. Est-ce que je pouvais vous

proposer autre chose que le mariage en exigeant que vous vous gardiez pour moi ?

– Oh ! fit-elle pour toute réponse.

Vaincue par un si grand bonheur, elle cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter de joie.

Depuis quinze mois, tant de suppositions misérables avaient assombri son esprit et bridé son amour ! Voilà que la réalité se faisait plus belle que le rêve. L'homme qu'elle aimait l'aimait assez pour la faire sienne après avoir transformé son genre de vie, afin qu'elle pût y trouver place dans une dignité partagée.

– À la fiancée chérie, ne pleurez plus, fit-il en l'attirant dans ses bras, car il avait arrêté son auto une nouvelle fois.

Et, ému, la gorge serrée par une émotion à la fois pénible et délicieuse, après tant de minutes tragiques, il la serra passionnément contre lui.

– Mon adorée, dont la petite robe noire résistait à tous ces assauts... Je l'ai conquise tout de même, la sauvage petite fille qui n'avait pas

confiance et qui ne voulait rien savoir...

– Je vous aimais, pourtant, déjà dans ce temps-là, avoua-t-elle en riant au milieu de ses larmes. J'étais si malheureuse de toutes les folies qu'on vous prêtait.

– Et dont le nombre dépassait encore celui qu'on m'attribuait ; il a fallu qu'une petite bonne femme de rien du tout, dans sa pauvre robe de laine, me tînt tête pour que je m'aperçusse que je gâchais ma vie...

Elle le regarda, un peu taquine.

– Mais, fit-elle, est-ce que vous allez m'aimer encore ? J'ai de belles robes, à présent...

– Elles sont gagnées en travaillant...

– En chantant !

– Oui, tout en chantant, comme une cigale qui serait laborieuse et sage. Vous ne chanterez plus que pour moi, à présent, Isabelle.

– M^{lle} Fouquet est morte une seconde fois.

– Nous la ressusciterons quelquefois sous le nom de M^{me} Henri Talaine. Votre voix sera notre

grand luxe : une fortune dont nous ne profiterons pas ou que nous gaspillerons gratuitement.

– Oh ! le beau rêve, murmura-t-elle en se pressant plus fort contre lui avec des yeux illuminés, pourvu que vos parents ne me repoussent pas !

– Ils vous attendent, mon amie.

– Vrai ?

– Ma mère connaît notre doux roman et remercie le Ciel que son grand fils se soit assagi...

– Et votre père ?

– Quand je lui ai dit que je voulais m'occuper de ses affaires pour avoir une situation indépendante, il a compris que je voulais me marier. « Plaise au Ciel, m'a-t-il dit, que celle que tu choisis soit sage. Il faut une femme honnête pour fonder un foyer ; la mère de nos enfants doit être irréprochable... » Vous voyez, lui aussi, vous accueillera comme sa fille.

– Alors, vraiment, je puis croire au bonheur ? Je n'aurai plus de déception à présent ?

– Ni vous ni moi, je l'espère bien ! À moins

que vous ne soyez encore jalouse de ma sœur ou que je n'aie envie, à nouveau, de tuer votre damné Américain.

– Pauvre José ! fit-elle en riant ; il ne se doute pas combien il l'a échappé belle.

Comme, avec fougue, il l'attirait plus fort contre lui, elle eut une involontaire grimace de souffrance.

Alors, il prit le bras meurtri, en releva la manche, comme elle l'avait fait elle-même auparavant, et, doucement, religieusement, il baisa l'affreuse meurtrissure.

– Pardonnez-moi. Oh ! Pardonnez-moi, mon amie chérie, fit-il passionnément. J'étais fou et je fus méchant en cette histoire... La jalousie aveugle ! J'aurais eu une arme en main que je vous aurais tuée ! C'est extraordinaire comme la passion peut dominer un homme et le rendre semblable à ses frères inférieurs. Je n'ai eu que des pensées de brute depuis dix-huit heures.

Elle sourit, remplie d'indulgence.

– Je ne vous donnerai jamais l'occasion d'être

jaloux, Henri, promit-elle.

– Mais je crois en vous à présent ! jura-t-il avec ivresse. Pour que je doute de vous, il a fallu cette correspondance égarée et ce bonhomme de pain d'épice à vos côtés.

« Je suis heureux et rassuré... oh ! si heureux ! »

Attirant sous ses lèvres le petit bras blessé, il mit avec ferveur des baisers sur la chair blanche pour encercler d'amour la tache sombre qui était son remords.

– Je n'oublierai jamais ma brutalité, répéta-t-il. Et si un jour je vous causais la moindre contrariété, il faudrait m'en faire souvenir, ma chérie, ce serait la plus grande punition que vous pourriez m'imposer.

Mais elle mit avec confiance sa tête sur son épaule. Elle savait bien maintenant qu'elle n'avait plus que du bonheur à attendre de lui, puisque, pour la conquérir et la faire sienne, l'homme léger et inconstant avait su devenir raisonnable.

*

Quelque temps après, sortant d'une église et toute vêtue de tulle blanc, Isabelle montait dans une auto capitonnée de soie claire.

Comme il s'installait auprès d'elle et lui baisait la main, son mari observa, toujours impitoyablement railleur :

– Je vous ai conquise, mon aimée ! Vous m'appartenez maintenant et ne pouvez plus rien refuser à mes désirs amoureux... Mais, somme toute, le grand vainqueur, en cette histoire, ce n'est ni vous, ni moi, mais bien votre petite robe de laine qui bouleversa toutes mes théories sur les femmes et me mit knock-out à vos pieds ! À sa suite, j'ai marché vers l'Unique... vous seule comptez pour moi, à présent.

Cet ouvrage est le 283^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.